LA REVUE MODERNE

Le Salon de l'Auto

ROMAN COMPLET:

Toutoune et son amour
Par Mme Lucie Delarue-Mardrus

La vie des revues
Par JEAN BRUCHESI

Le code civil et la femme
Par THERESE-F. CASGRAIN

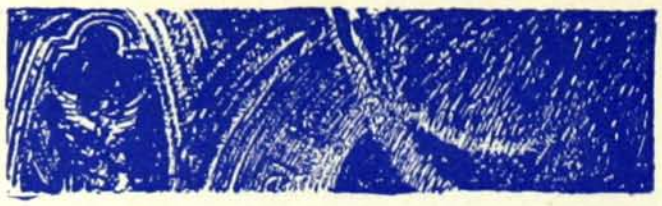
La femme devant la loi
Par ROGER BROSSARD

Poésies par Simone Routier

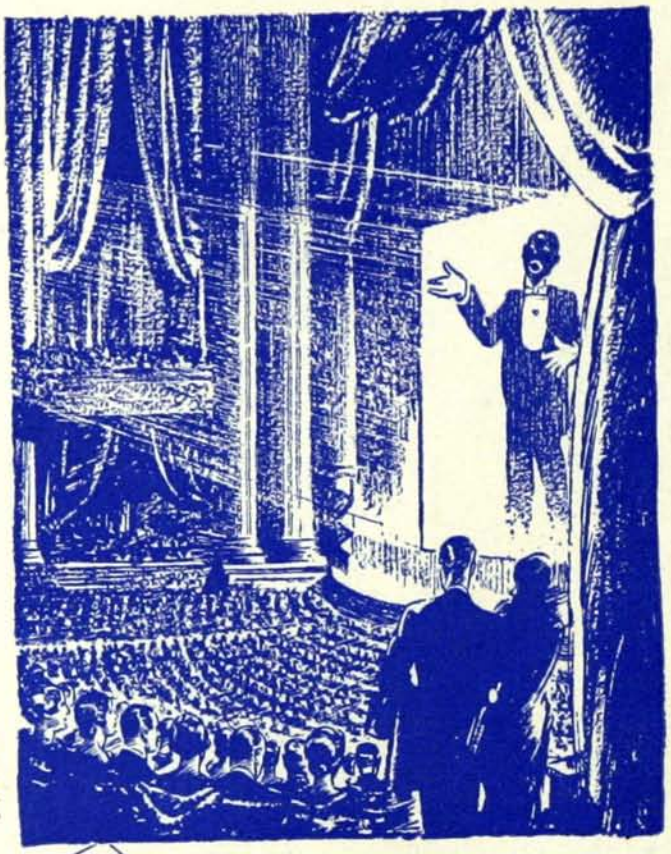
L'amour et le reflet
Par ANDRE CASTAING

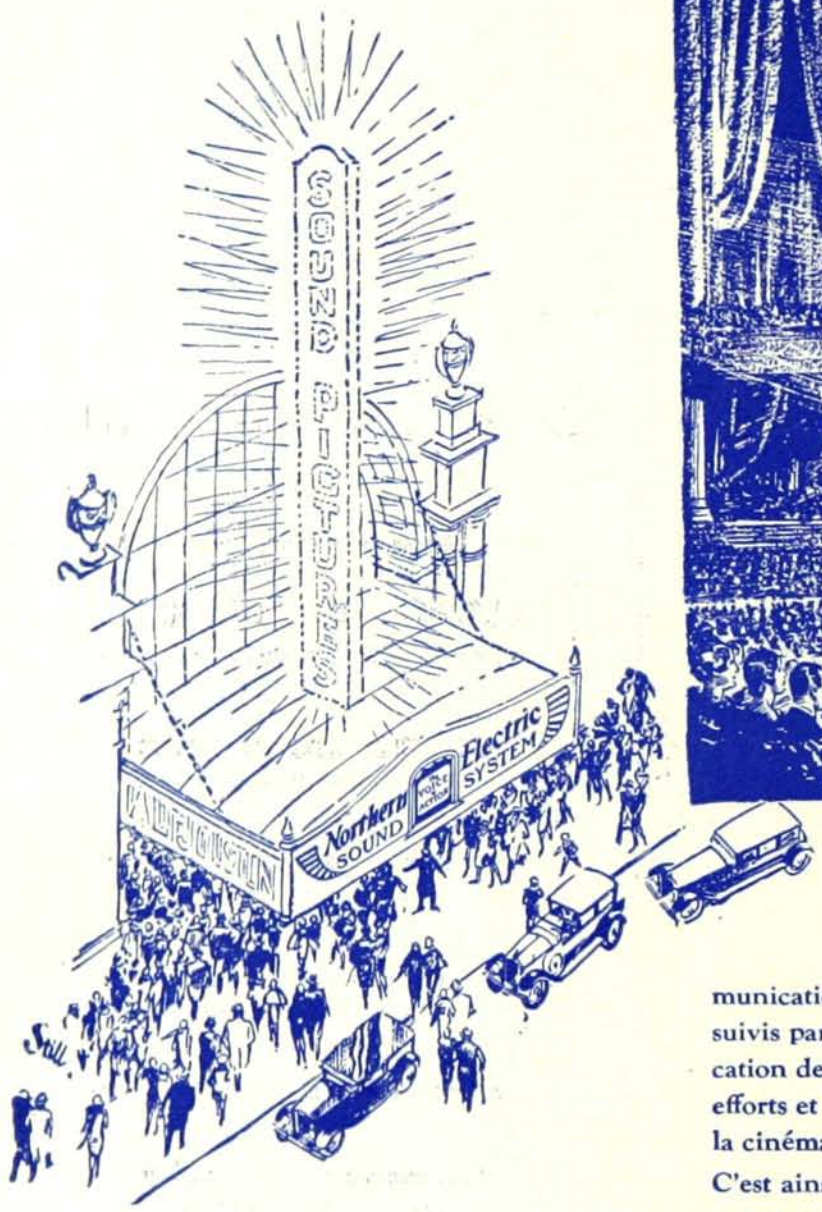
La Vie Canadienne
Par MADELEINE

MONTREAL, CANADA — FEVRIER 1930
11e ANNEE **15c** NUMERO 4



LA RÉCRÉATION





LE film parlant est, pour ainsi dire, l'enfant du téléphone! Les travaux effectués dans le but de perfectionner les communications téléphoniques furent logiquement suivis par l'étude de la reproduction et de l'amplification de la voix humaine. Le succès couronna ces efforts et le synchronisme des ondes sonores et de la cinématographie fut enfin réalisé.

C'est ainsi que la "Northern Electric Company", outre ses travaux relatifs aux émissions radiophoniques et aux mégaphones électriques, peut aujourd'hui contribuer plus encore à la *récréation* et à l'amusement du public canadien. Cette Compagnie installe et se charge de l'entretien des appareils phono-cinématographiques, connus sous le nom de "Northern Electric Sound System", dont l'usage se répand si rapidement dans presque tous les théâtres du pays. On en compte déjà près de 200 de Halifax à Vancouver.



J'ÉCOUTE...

La "Northern Electric Company" fabrique des appareils téléphoniques et leurs accessoires, des fils et des câbles pour transmettre l'énergie électrique, et l'outillage électrique destiné à l'Industrie. Elle offre aussi au public les nombreux accessoires électriques indispensables à tout intérieur moderne.

Northern Electric
COMPANY LIMITED
Fabrication Nationale d'Outillage Electrique

257MF

Rédacteurs-Conjoints:
MADELEINE
Jean BRUCHESI

Administrateur:
Roméo CARON

Publicité:
E.-J. SHEARMAN

Service des abonnements:
E.-L. MIGNAULT

LA REVUE MODERNE
et...
LA VIE CANADIENNE
...fusionnées

Président-Directeur:
NOËL-E. LANOIX

Bureaux:
320 est, rue Notre-Dame
Tél. Harbour 6195

Représentants:
G.-M. RAE, Toronto
J.-W. HASTIE, New York
Franklin-E. WALES, Chicago
Thos.-J. STOBART, Londres, Ang.

IIe Année — No 4 | *MONTREAL, CANADA* | *Février 1930*

LA VIE DES REVUES

Par JEAN BRUCHESI

C'EST devenu presque un lieu commun de dire que les revues ont la vie courte au Canada français. Les journaux sont plus heureux. Ils répondent à un besoin de chaque jour. Ils satisfont la curiosité des gens pressés qui vont chercher la science dans les nouvelles quotidiennes et les articles éditoriaux.

Nous avons de grands journaux, de gros journaux surtout; peut-être, de l'Atlantique au Pacifique, une quinzaine de quotidiens de langue française pour trois millions de compatriotes. Certains diront que le chiffre n'est pas élevé. Il faudrait en convenir et conclure que nous ne lisons pas beaucoup.

Il paraît qu'en Turquie, de nos jours, on lit très peu le journal. Le Turc n'achète qu'un journal qu'il lit attentivement, par petits coups, le crayon à la main. A ce compte-là, plusieurs heures lui sont nécessaires et la lecture du journal est répartie sur deux ou trois jours. On se croirait encore au temps "béni" où les premiers journaux ne tiraient qu'à cent ou deux cents copies et où un abonnement coûtait le prix d'un carrosse...

Nous n'avons pas manqué de revues, depuis un siècle. La plupart sont allées dormir au cimetière de nos entreprises nationales. Que de croix noires! Quelques-unes de ces revues, comme la *Revue Canadienne* — dont on souhaiterait la résurrection — ont eu longue vie. Les autres, parce qu'elles étaient mal rédigées, ou bien parce qu'elles se montraient trop hardies dès leur apparition, ou parce qu'elles se heurtaient à l'indifférence, ont fait comme les roses du poète. Il faut autre chose que le dévouement et les belles idées pour empêcher une revue de mourir. Et il est curieux de constater que les philanthropes ne s'intéressent à peu près jamais à ces petites choses de papier noirci qui portent avec elles, sous une couverture rose, bleue, orange ou blanche, le rêve, la pensée, les expressions de l'art. Et pourtant, Dieu sait que l'œuvre est belle et que l'intelligence a besoin de se nourrir un peu chaque jour!

Mais laissons là les mortes et ne pensons plus à ce qui aurait pu être. N'oublions pas que s'il existe, chez nous plus qu'ailleurs, des obstacles nombreux au développement intellectuel, il y a par contre des éléments précieux qu'il faut savoir utiliser.

Le lecteur français n'a que l'embarras du choix lorsqu'il veut s'abonner à une revue. La qualité de certaines de ces revues en fait la réputation internationale. Tel est le sort enviable des revues centenaires comme le *Mercure de France*, le *Correspondant* ou la *Revue des Deux Mondes*, et d'autres plus jeunes: *Revue Universelle*, *Annales* ou *Illustration*. Et à côté de ces revues hebdomadaires, bimensuelles ou mensuelles qui répondent aux exigences d'une culture générale, on trouve quantité de revues à grand ou petit format, abondantes ou chétives, qui s'adressent à tous les spécialistes des diverses connaissances et activités humaines.

La plupart de ces revues viennent au Canada, et ceux qui les reçoivent ne sentent pas, trop souvent hélas! le besoin de recevoir aussi une petite revue locale qui fait figure de Cendrillon. C'est déjà un premier obstacle au développement des revues de chez nous; obstacle d'autant plus difficile à renverser que notre classe intellectuelle, dans le sens profond du mot, est plutôt restreinte en dépit de tous les bacheliers et de tous les "professionnels". En dehors d'un groupe minime que se disputent revues françaises, quelques bonnes revues anglaises ou américaines et nos rares revues canadiennes, la masse nourrit son cerveau à même les bulletins paroissiaux et de confréries — ce qui, est-il besoin de le dire? n'est pas un mal — ou les "tabloids" hebdomadaires et les magazines insipides que nos voisins déversent chez nous — ce qui est, à n'en pas douter, un mal.

(Suite à la page 5)

NOTRE HAUTE REDACTION

La nomination de M. Robert Choquette au secrétariat des Beaux-Arts, nomination fort flatteuse pour notre jeune ami, nécessitait que nous recherchions autour de nous, et parmi les meilleurs talents, celui qui devait le remplacer, et notre choix s'est arrêté sur M. Jean Bruchesi qui vient prendre aux cotés de "Madeleine" la direction de la rédaction à titre de rédacteur-conjoint. Nos lecteurs connaissent déjà le brillant talent du jeune professeur d'histoire et de sciences politiques à l'Université de Montréal. Tous l'ont lu, entendu dans des conférences, écouté au radio, et jamais, il n'a désappointé ceux qui s'attachaient à son talent et surveillent sa marche ascendante dans la littérature canadienne. M. Bruchesi a déjà beaucoup voyagé. Boursier du gouvernement de Québec, pendant son séjour dans la métropole française, il s'est attaché à connaître les personnalités littéraires ou politiques que l'intelligence de ce jeune Canadien intéressait, et qui lui firent toujours bon accueil. A ce contact, M. Bruchesi développa rapidement sa personnalité. Tous les ans il retourne là-bas, et nous le revoyons en Italie, en Belgique, en Pologne, dans les Balkans, partout où son esprit chercheur et passionné d'histoire trouvait matière à s'intéresser.

Nos lecteurs remarqueront également dans les pages de la Vie Canadienne *les articles de M. Wilfrid Gascon qui veut bien prêter son concours distingué au succès de notre Revue. M. Gascon a la solide réputation d'être l'un des meilleurs journalistes du pays, l'un des plus subtils comme des plus courtois polémistes du Canada français. Nous tenons à remercier M. Gascon de l'attention flatteuse qu'il donne à notre Revue, et à lui adresser ici nos sincères hommages.*

Le public nous tient évidemment compte de l'effort que nous tentons pour grouper ici, une rédaction et une collaboration de tout premier choix, puisque nous voyons notre circulation se développer avec une rapidité qui nous prouve que nos lecteurs sont contents de nos efforts constants vers le progrès et la beauté pour rendre notre publication de plus en plus sérieuse, attrayante et belle.

Le Président-directeur,
NOEL-E. LANOIX.

SOMMAIRE

Le Salon de l'Auto 25
La vie des revues, *Jean Bruchési* 3
Poésies, *Simone Routier* 4
Discours de M. Roch Pinard 4
Dans le monde des Lettres 5
Le code civil et la femme, *Thérèse-F. Casgrain* 6
Réflexions d'un ami 6
La femme devant la loi, *Roger Brossard* 7
L'amour et le reflet, *André Castaing* 40

LA VIE CANADIENNE, *Madeleine* 10-13
Notre frontière de ligne 45e, *Wilfrid Gascon* 10
Visite à Port-Royal-des-Champs, *Berthe Delisle* 12
Courrier de Madeleine 56

ROMAN

Toutoune et son amour (au complet) *Mme Lucie Delarue-Mardrus* 15

PAGES FEMININES *par Marjolaine*

Eve au Miroir, *Celia Caroline Cole* 14
Un living-room moderne 8-9
Les modes 43
Conseils de Manette 38
Les viandes congelées 53
L'art de la pâtisserie 55
Courrier du moi, *Marjolaine* 58

LE JARDIN DU POETE

Simone Routier

TOUT S'EN VA

L'air de Shéhérazade en nous à peine éteint
— Vibrant récit scandé du vent dans les cordages —
Toi tendre et captivant de ton grand air calin,
Tous quatre nous causions d'art, d'amour, de voyages.

L'ambiance, ta voix, le confort, ta beauté,
Tout était charme, enfin! et parce que je t'aime,
Je pensai: "Chaque soir, de cette intimité
Bercer sa vie! Ah! quel unique et cher poème!"

Or tu dis: "Oui, je pars, mais nous nous reverrons;
Notre amitié ne peut s'éteindre en mon absence,
N'est-ce pas, la petite?" et tous nous approuvions;
Mais ces mots, goutte à goutte, en mon cœur en démence,

Comme du plomb fondu, sont tombés lourdement.
Je te revois: si tôt l'heure vient qui sépare!
Mais à cet endroit où l'on souffre, à tout moment,
J'entends grincer comme un paquebot qui démarre...

DEPART

A ce dernier moment, tous les mots sont osés
Dans le regard: mots nus, mots vrais, mots angoissés.

La main fébrilement, comme une main qui sombre,
Se crispe sur la main qui part; et, quand vient l'ombre,
L'ombre du paquebot qui déjà vous le prend,
C'est en vain que le cœur et tout l'être se rend.

Non, il n'est plus à vous car, de la passerelle,
Il a gagné le bord et le monstre chancelle.
Il glisse, siffle et grince avec des craquements
Où se brisent vos os, tous vos muscles déments.

Un feutre au bout du bras s'agite, se condense.
Et vous criez encor: "Non! Non!" à l'évidence.

Simone ROUTIER

[Poèmes tirés de *L'Amoureuse Enfant*, livre en préparation.]

Le discours de M. Roch Pinard

Toute la presse a reproduit, dans le temps, le discours que M. Roch Pinard prononça à Washington et qui lui valut la première place parmi huit autres concurrents. Des lecteurs nous ont demandé de publier la bonne page qui a rendu M. Pinard célèbre. Nous sommes heureux de reproduire ici ce discours d'un jeune à qui nous souhaitons de garder le plus longtemps possible son enthousiasme et sa foi:

"Le Canada est parvenu à une brillante époque de son histoire; il s'est fait peuple libre, il a conquis ses droits à la vie internationale. Désormais, le Canadien verra sa patrie prendre une part active aux affaires du monde. Ne doit-il pas se sentir le cœur rempli d'enthousiasme en quittant la vie passive *des colonies pour entrer dans la vie indépendante des Nations*? Ne doit-il pas regarder l'avenir avec espoir, en voyant son peuple, muni des qualités de deux races nobles et fières, faire sa trouée parmi les puissances? L'homme se sent heureux quand, à l'âge de vingt ans, il se soustrait à la tutelle de ses maîtres, pour se lancer, seul, par ses propres forces, dans la société. Plus profonde encore doit être cette joie, quand c'est tout un peuple qui parvient à sa majorité.

Pour vous faire comprendre l'évolution de notre pays et son caractère actuel, qu'il me soit permis de vous exposer sa double situation au point de vue politique et au point de vue ethnique, et de vous signaler les avantages nombreux qui en ressortent pour sa coopération à la prospérité du monde.

Deux pays se sont partagés la direction de notre vie coloniale: la France et l'Angleterre. Le premier nous a donné nos fondateurs et nos colonisateurs. Le second fit notre conquête il y a deux siècles et nous imposa son autorité tout en nous permettant de faire valoir nos compétences et par là gagner notre liberté.

En effet, qu'étions-nous après la guerre qui changea notre allégeance? Nous n'étions qu'une simple colonie en tout soumise à sa métropole, tout à fait impuissante à réaliser son avenir national. Mais non, cela ne pouvait durer toujours. Nos aïeux protestèrent avec force, combattirent sans relâche,— mais toujours avec une parfaite loyauté,— pour l'affranchissement de notre pays, et conquirent enfin le droit de se gouverner eux-mêmes. Alors l'Angleterre comprit que le Canada pouvait se suffire. Après plusieurs concessions partielles, elle nous accorda une forme convenable de gouvernement en approuvant celle qu'adoptèrent nos hommes politiques. Ne convient-il pas de vouer une grande reconnaissance à cette seconde mère-patrie qui a su nous connaître et nous diriger avec intelligence et justice, tout en gardant la meilleure part de notre gratitude à la douce France qui nous a donné le jour?

Le travail constant de nos hommes d'état, Cartier et McDonald, nous obtint la Confédération, acheminement certain vers notre indépendance. L'Angleterre mis le sceau de son entière approbation à ce système qui groupe les provinces ayant chacune un gouvernement particulier sous un gouvernement fédéral. Puis les Conférences impériales reconnurent le reste des libertés que nous revendiquions, et la dernière proclama clairement la complète autonomie du Canada. Nous constituons maintenant une nation libre, subordonnée à aucune autre, et faisant partie du 'Commonwealth', sorte de communauté de peuples égaux entre eux, qui travaillent chacun pour leurs intérêts propres en se prêtant une mutuelle assistance.

L'idée de Cartier et de McDonald ne fut-elle pas un coup de génie? La Confédération, dont le Canada fêtait avec tant de joie le soixantenaire il y a deux ans, est un mode de gouvernement, une charte, qui donne à notre pays une pleine satisfaction; elle répond aux exigences différentes d'un peuple bilingue en fournissant à chaque race la facilité de se développer selon son caractère particulier; elle permet à chaque groupe religieux de vivre selon ses aspirations, tout en assurant la collaboration de tous au bien général de la patrie. Ne devons-nous pas à l'organisation fédérale la liberté dans l'unité, la paix et la concorde, malgré les divergences d'idéal chez nos populations?

Le peuple canadien a une composition ethnique spéciale. Deux génies remarquables s'y trouvent en présence: le génie latin et le génie saxon. Le génie saxon, apanage des Anglais, est le génie proprement commercial et pratique. Le génie latin, au contraire, est littéraire et philosophe. C'est celui des Canadiens français. C'est lui qui nous unit encore intimement avec la France, non plus par un lien politique, mais par un lien intellectuel et moral. Quels profits doivent procurer à notre pays ces deux génies si différents? Longtemps une lutte de races, inutile autant que malheureuse, troubla la paix nationale et retarda notre prospérité. Heureusement cette rivalité de peuples paraît vouloir s'éteindre. L'accord, on le conçoit sans peine, sera un nouveau gage de développement, car si le génie pratique des Anglais s'allie au génie intellectuel des Français, ils feront ensemble de la nation canadienne une nation originale et complète.

A l'extérieur, la situation ethnique du Canada lui assure les alliances très utiles de plusieurs pays. L'Angleterre et les Etats-Unis sont forts et puissants dans la vie commerciale; ils nous seront une aide précieuse pour notre propre avancement dans les affaires; car notre pays possède d'immenses ressources qui attendent l'exploitation. La France, malgré ses épreuves passées, exerce toujours un grand prestige intellectuel sur le monde. Unis à ces peuples, nous participerons donc à leur influence.

Nous parlons deux langues aujourd'hui très répandues: la langue anglaise est la langue du commerce, la langue française est la langue de la diplomatie, et c'est elle qui nous assure des rapports plus intimes avec les grandes nations qui discutent les problèmes internationaux. Ne devons-nous pas à ces prérogatives de langue l'élection de l'un des nôtres à la présidence de la Société des Nations? Vous voyez comment la situation du Canada lui procure l'avantage de devenir le trait-d'union entre le nouveau-monde et les pays européens.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce que nous sommes, voilà ce que nous a valu le travail des générations passées. Que dire de l'histoire d'un peuple, jeune et vigoureux, descendant de deux nations glorieuses et qui combattit sans jamais fléchir pour sa liberté et ses droits? Que dire d'une pléiade d'hommes politiques, d'orateurs, de journalistes, de soldats, qui, d'une petite colonie, ont fait une grande nation? Que dire de l'histoire de deux races, différentes de langue, de caractère et de foi, qui s'unissent d'intelligence et d'efforts, pour la cause commune: la grandeur de leur pays? Il faut dire que cette histoire est belle, qu'elle est sublime. C'est plus qu'une histoire, c'est une épopée; c'est la nôtre, Canadiens. C'est le patrimoine que nous ont laissé nos aïeux, c'est le fruit de leurs travaux, de leurs luttes, de leur héroïsme: c'est le don de leur cœur; en un mot, c'est leur part. A nous, maintenant, de faire la nôtre.

Le devoir qui incombe aujourd'hui à toutes les populations est de coopérer à l'union comme à l'accord mondial. La dernière guerre, effroyable et sanglante, s'il en fut jamais, a donné à tous les hommes une soif nouvelle de tranquillité et de conciliation. Il faut tous marcher vers la réalisation de la paix internationale. Quelle page magnifique peut s'ajouter à l'histoire de tous les peuples! Quel don sacré d'amour mutuel ne pourrions-nous pas léguer à nos descendants! Qu'il me soit permis d'offrir, au nom de ma chère patrie, une collaboration, peut-être encore faible, mais sincère et généreuse. Qu'il me soit permis de tendre aux nobles fils des autres pays une main amie, une main fraternelle... A nous, dans un même élan d'amitié et d'enthousiasme, à nous les jeunes, ceux qui ont vingt ans, nous qu'on appelle l'espoir de demain, de relever, de soutenir le flambeau qu'ont porté nos ancêtres, pour le transmettre aux générations futures, encore plus ardent et plus rayonnant, comme un gage de prospérité et de bonheur. C'est le vœu que j'apporte du Canada à toutes les nations".

Dans le monde des Lettres

Par TROIS X

La Société des Gens de Lettres est une célèbre institution qui protège les intérêts des écrivains. Elle existe depuis 1838. Son président est, à l'heure actuelle, le romancier Pierre Benoît. L'Auteur de l'*Atlantide* est le 38e président de la Société qui eut à sa tête les plus illustres personnages des Lettres françaises.

En voici les noms, depuis 1838. Le premier fut M. Villemain; le deuxième, Balzac; le troisième, Victor Hugo. Ensuite, François Arago, de Salvandy, Louis Desnoyers, Francis Wey, Saintisse, Léon Gozlan, Michel Masson, Edouard Thierry... Puis Emmanuel Gonzalès, Paul Féval, Paul de Musset, Jules Simon, Frédéric Thomas, Edmond About, Arsène Houssaye, Henri Martin, Jules Claretie, André Theuriet, Henri de Bornier, Ernest Hamel, Emile Zola, Jean Aicard, Aurélien Scholl, Henry Houssaye, Marcel Prévost, Paul Hervieu, Abel Hermant, Victor Margueritte, Georges Lecomte, René Doumic, Pierre Baudin, Pierre Decourcelle, Edmond Haraucourt, Charles Le Goffic et Edouard Estaunié.

***

La publicité se glisse partout. La littérature ne dédaigne pas d'utiliser cette grande dame des temps modernes. Les journaux littéraires de France, par exemple, consacrent des pages entières à tel auteur ou à tel livre. Bien souvent, trop souvent hélas! la critique se transforme en réclame déguisée.

Les auteurs eux-mêmes se prêtent à cette publicité quand ils ne la dirigent pas. Un livre paraît. L'éditeur ou le libraire prépare un bel étalage avec photographies, manuscrits, ouvrages antérieurs. Rien de plus légitime. A Paris, certaine librairie des boulevards invite, un soir par semaine, ses clients à venir rencontrer un auteur qui autographie ses livres pour les acheteurs du moment. Et le libraire intelligent a eu des imitateurs.

Ce qui est moins bien, c'est d'utiliser un *homme-sandwich* pour annoncer un livre, comme la chose s'est faite à Montréal. Mais il y a mieux. Voici une nouvelle qui vient de France, comme cet oiseau célèbre de la chanson:

"Un auteur a eu l'idée de se servir du phonographe pour faire de la publicité à son roman. Les critiques viennent de recevoir un disque sur lequel l'auteur a enregistré quelques pages qu'il juge caractéristiques de son œuvre.

Il suppose, on l'imagine du moins, que chaque critique littéraire a un appareil pour écouter sa voix, et que les critiques de disques ne peuvent rester indifférents à cette tentative bien *moderne*".

***

Le livre français est fort bien accueilli chez nos voisins. Beaucoup d'Américains lisent dans le texte. Pour les autres, qui sont la grosse majorité, des traductions paraissent à peu près chaque mois en très grand nombre. Voici quelques titres de volumes traduits, il n'y a pas très longtemps, et qui jettent un peu de lumière sur les goûts du public américain.

Parmi les classiques: les œuvres de Rabelais (traduits par Samuel Putnam) et le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Parmi les modernes: *le Rabelais*, d'Anatole France; *le Royaume de Hu*, de Maurice Magre; *la Vie de Stendhal*, par Paul Hazard; *Destins*, de François Mauriac; *les Hommes de la Route*, d'André Chamson, et *la Prisonnière*, de Bourdet.

Il y a aussi *The Libertines*, par Henri de Régnier. On s'est demandé à quel titre français correspondait cette traduction.

***

On n'a pas fini de parler de Georges Clemenceau. Plusieurs livres, consacrés au célèbre homme d'état, sont déjà dans les mains des lecteurs. L'un de ceux qui a le plus de succès est l'ouvrage de Léon Treich, *la Vie et la Mort de Clemenceau*. M. Jean Martet, confident du Tigre, a également publié chez Albin Michel un très beau livre intitulé, *le Silence de M. Clemenceau*.

On sait que Clemenceau, élu à l'Académie française, sans l'avoir demandé, pour succéder à Emile Faguet, refusa de prononcer son discours et ne fut jamais reçu sous la coupole du Palais Mazarin. Dans un article récent, Léon Daudet soutient que "la véritable place de Clemenceau était à l'Académie Goncourt. Et il cite à ce propos deux belles lettres qui datent de l'époque de l'armistice. Dans la première, le président de l'Académie Goncourt, Geffroy, le plus vieil ami de Clemenceau, écrivait au Père La Victoire:

"Aux acclamations du monde entier célébrant votre œuvre triomphale, permettez à l'Académie Goncourt de joindre le familial hommage de son admiration...

"Soyez salué au nom des fondateurs de notre Académie: Edmond et Jules de Goncourt, fils de la Lorraine

.....

"Soyez salué au nom d'Alphonse Daudet, exécuteur testamentaire des deux frères, premier académicien de notre compagnie, inoubliable auteur de la *Dernière Classe*, où le vieux maître d'école alsacien rentre, aujourd'hui, pour enseigner à jamais cette langue française que vous écrivez, que vous parlez avec tant d'autorité, tant d'humaine éloquence..."

Et Clemenceau répondait entre autres choses:

"Messieurs de l'Académie Goncourt,

"Je vous remercie du fond du cœur des félicitations et des vœux que vous avez bien voulu m'adresser. Aucun témoignage de sympathie ne pouvait m'être plus précieux, car je sais que vous unissez dans une même ferveur l'amour des Lettres françaises et l'amour de la Patrie..."

***

Gracié par le Président de la République, Léon Daudet vient de rentrer en France, terminant ainsi un exil douloureux mais fécond de près de trois ans. Depuis la fameuse évasion de la prison de la Santé — évasion qui secoua de rire toute la France, du nord au midi,— le magnifique écrivain, gloire des Lettres, vivait en Belgique, voyageant, pendant les vacances, en Hollande et en Angleterre.

Les Belges, qui ont une admiration sans bornes pour Daudet, ont entouré sa vie d'exil de délicatesse et de sympathie. L'écrivain les en a remerciés en donnant à Bruxelles et dans les principales villes de Belgique des conférences littéraires qui ont eu un grand retentissement.

Pendant cet exil, Léon Daudet a en outre publié une bonne quinzaine de livres dont les plus célèbres resteront, croyons-nous, les quatre volumes groupés sous le titre de *Courrier des Pays-Bas*. Et cela n'a pas empêché Daudet d'écrire à peu près chaque jour dans son journal de Paris.

Ceux qui viennent de gracier le fils d'Alphonse Daudet, un peu tard, a-t-on dit, ont eu un beau geste. Ce geste, attendu depuis longtemps, dès le lendemain d'un verdict pour le moins étrange, l'opinion publique le réclamait en France et en Belgique. Ecrivains et journalistes surtout d'à peu près tous les partis et de toutes les tendances ont fait pression sur les pouvoirs publics. Et ils ont eu gainde cause.

Acclamé par Paris, salué par les plus illustres écrivains de France, parmi lesquels il a sa place, Léon Daudet est rentré chez lui, le premier janvier, sur une route jonchée de fleurs. Admirons cette splendide et heureuse solidarité des hommes de lettres et le pays où l'intelligence est toujours au premier rang.

LA VIE DES REVUES

(*Suite de la page 3*)

Nous avions encore, il y a deux ans, une vivante petite revue *l'Action Française*, tuée par ceux-là même qui l'avaient créée. Eh bien! je ne sais pas si parmi les quelque huit cents avocats de la région de Montréal elle comptait trente abonnés... Demandons à ceux qui dirigent la *Revue du Droit* — la seule revue légale du Canada français — s'ils reçoivent, de leurs confrères, l'accueil souhaitable.

Sans doute, on ne manquera pas de dresser une liste d'objections ou de reproches qui vaudront plus ou moins. Cette revue est trop sérieuse. Telle autre ne l'est pas assez. La collaboration d'une troisième n'est pas assez variée et vivante. Admettons pour l'instant qu'il en soit toujours ainsi. A qui la faute?

LA REVUE MODERNE a commencé sa onzième année d'existence et elle vient de prendre de l'embonpoint, si l'on peut dire, en s'annexant la *Vie Canadienne*. Ceux qui dirigent et rédigent cette revue mensuelle n'ont pas la prétention de croire que leur œuvre soit parfaite. Ils ont celle de penser qu'ils font de leur mieux. Mais ils sont pris entre deux feux: le feu de ceux qui disent: "Il n'y a rien à lire; vous n'écrivez que pour les jeunes filles avides de romans!" et le feu des autres, non moins cruel: "Pas d'articles sérieux! Personne ne comprendrait!" Tous oublient que LA REVUE MODERNE s'adresse à un public nombreux et varié. Elle ne peut pas être une revue pour spécialistes. Elle doit tendre et tend en effet à une juste moyenne qui correspond à l'état intellectuel du Canada français. Elle a vécu longtemps du dévouement de sa fondatrice, Madeleine. Si elle repose aujourd'hui sur des assises plus solides, elle le doit en grande partie aux efforts de la première heure, complétés par l'intelligente initiative de ceux qui la dirigent aujourd'hui. Il lui faut pour continuer de grandir, pour combler des lacunes, pour répondre à des besoins nouveaux, l'indulgence de ceux qui savent surtout se croiser les bras, l'encouragement de ses abonnés et lecteurs. Une revue, comme toute institution humaine, a un précieux gage de vie dans la collaboration et la bonne entente. Il ne nous appartient pas d'imposer un programme aux nombreux amis de LA REVUE MODERNE. D'autre part, ces derniers ne doivent pas prétendre diriger la revue. Nous avons besoin de leurs conseils comme ils peuvent avoir besoin de nos idées. Si la juste mesure est gardée partout, ce sera, nous n'en doutons point, un gage de succès pour notre revue. Abonnés et lecteurs en seront les premiers bénéficiaires.

Jean BRUCHESI

Les prix d'action intellectuelle

Au cours d'une séance publique qui aura lieu à la bibliothèque Saint-Sulpice, le mercredi, 12 février prochain, l'Association catholique de la Jeunesse canadienne distribuera ses dix prix d'Action intellectuelle.

On sait que l'objet de ces prix est de développer chez les jeunes Canadiens français le goût de la culture générale et d'encourager le bon labeur. Dix générations Mécènes donnent ainsi, chaque année, dix prix de cent dollars chacun pour les meilleurs ouvrages de littérature, de narration française, de poésie, de critique d'art, d'histoire, de sciences sociales, etc., parus dans l'année.

C'est le docteur Gendreau, professeur à l'université de Montréal et directeur de l'Institut de Radium qui fera la conférence le 12 février prochain. M. Longtin est au programme.

Le code civil et la femme

Par THERESE-F. CASGRAIN

Le statut légal de la femme dans la province de Québec fait un peu penser à l'état actuel de la Bourse. Tous déclarent que les conditions financières du pays sont sur une base excellente. Néanmoins le malaise subsiste. A cela il doit y avoir des raisons...

Laissons aux financiers le soin de rétablir la stabilité du marché. Et, nous les femmes, occupons-nous de notre problème. Nous trouverons facilement les raisons précises qui le font durer.

Une chose est certaine, c'est que le statut légal de la femme, dans le Québec, laisse à désirer sur bien des points. "En parcourant notre code civil, dit maître de Lauribard, on se demande pourquoi l'être qui est à la base de la famille, par conséquent l'assise même de la société, la raison de la grandeur d'un pays, est encore aujourd'hui, en plein vingtième siècle, traitée par nos lois avec un pareil dédain et maintenue dans une infériorité outrageante. Ce qui est grave, c'est que cela occasionne des répercussions sociales, indiquant que les législateurs n'ont pas voulu jusqu'à ce jour accorder une attention suffisante à la gravité de ce problème."

La femme aujourd'hui, dans le Québec comme ailleurs, est devenue un facteur économique qu'on n'a plus le droit de négliger. Tel n'était pas le cas hier. Il y a donc quelque chose de changé. Il nous semble même que le changement est d'importance. Il requiert, au moins, l'attention de tous les hommes et de toutes les femmes de notre province. Cela n'a pas moins de portée que tout ce qu'on peut discuter sous le vocable de politique ou de progrès.

Nous sommes traditionnalistes, certes; c'est la caractéristique des habitants de la province de Québec. Et les femmes n'attendent pas de leçon sur ce point. Mais est-ce à dire que cette tendance doive dégénérer jusqu'à l'inertie? Et l'insouciance serait-elle excusable quand une modification s'impose jusqu'à l'évidence? On nous a assez dit que les femmes du Québec ne s'intéressaient pas, ou si peu, à la condition qui leur est faite. Les réclamations incessantes de ces derniers temps, nos démarches fréquentes auprès des gouvernements devraient suffire comme réponse. Les femmes sont conscientes et réclament à bon droit, en s'appuyant sur des arguments de raison.

Malheureusement, on ne semble pas comprendre encore le bien fondé de nos revendications. Nous nous heurtons, sans cesse, au pire des obstacles, à savoir le "préjugé". Voltaire disait: "Il est plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés que de civiliser des hommes grossiers." Parmi tant d'erreurs, voici une bonne vérité, et tellement à propos, au compte du philosophe de Fernay.

Combien de gens, de qui tant de légèreté est incompréhensible, nous condamnent sans connaître le premier mot du problème, et sans avoir même le désir de l'étudier. Posez-leur nettement la question: "Pourquoi êtes-vous contre toute révision du Code civil?" Ils vous répondront: "Ciel! n'y touchez pas, vous allez tout détruire! Le mari est là pour protéger sa femme... Celle-ci doit être la gardienne du foyer, etc., etc."

D'accord. Mais si le mari néglige et persécute sa femme, si l'insuffisance de certaines de nos lois actuelles empêche celle-ci de défendre son foyer, alors, quoi?

Descartes disait déjà, de son temps, que "pour atteindre à la vérité il faut une fois dans sa vie se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues et reconstruire à nouveau, et dès le fondement, tout le système de ses connaissances." Encore faut-il en avoir! Mais je crois qu'en partie le conseil n'a rien perdu de son opportunité. Le malheur est que trop de gens, soit distraction ou béate indifférence, ne s'inquiètent pas "d'atteindre à la vérité".

Joseph Barthelemy, membre de l'Institut, professeur de Droit à l'Université de Paris, délégué français à la S. D. N. et, de plus, catholique notoire, expose sans restriction le statut légal de la femme en France. Il n'est pas différent, chez nous, puisque notre Code est calqué sur le Code Napoléon. Le Code civil, dit M. Barthelemy, assimile la femme mariée à un enfant mineur ou à un fou. L'épouse ne peut accomplir seule aucun acte de la vie juridique; elle ne peut vendre, acheter, emprunter, prêter, s'engager. Elle est une perpétuelle mineure. L'absurdité de cette situation éclate si l'on considère que la jeune fille majeure ou la vieille fille restent capables comme vous et moi." (Pas dans le Québec, cependant, car les femmes ne peuvent être tutrices, sauf la mère et les ascendantes; elles n'ont pas le droit, non plus, de signer un testament authentique parce que ce sont des femmes.) "C'est lorsque la femme prend mari, continue M. Barthelemy, qu'elle est frappée de cette déchéance. On serait presque tenté de croire que la loi considère le mariage comme une sorte de folie.

"Cette règle est une survivance d'un état social aujourd'hui disparu. Les vieux jurisconsultes, dont on nous apprenait à commenter les grimoires sur les bancs de l'école de Droit, sont unanimes à réclamer pour le mari le droit de correction physique: *il peut castier la femme rasnablement et sans mehaing*. Cela veut dire, en français moderne, qu'il peut la battre, à condition de ne pas l'estropier. La femme est la chose du mari. La femme est frappée de décheance juridique *propter imbecilitatem sexus*, ce qui ne veut pas dire précisément à cause de l'imbécilité de son sexe, mais à cause de sa faiblesse et de son inexpérience. C'est, d'ailleurs, une simple question de nuances".

Pas n'est besoin de commenter ici une déclaration aussi autorisée. Chacun pourra faire ses réflexions!...

Contentons-nous de dire que les amendements suggérés à la Commission de juristes n'ont d'autre but que d'améliorer le statut légal de la femme et de lui assurer une protection, non pas illusoire, mais efficace.

Les ménages heureux n'ont pas besoin du Code civil, c'est entendu, tout comme les honnêtes gens se passent, pour eux-mêmes, du Code criminel. Mais dès qu'il y a conflit, la femme est obligée de se défendre contre le mari son protecteur naturel. Et ce que nous disons c'est que certaines lois existantes sont plutôt faites pour l'empêcher. Voilà pourquoi celles d'entre nous qui ont pris la peine de se mettre au fait, et qui connaissent les drames engendrés par cette soi-disant protection de la femme, protestent aujourd'hui et réclament certains redressements. Etienne Lamy nous dit: "Qu'il y a une antipathie naturelle, non certes entre la femme et le devoir, mais entre la femme et le droit écrit. La femme contracte des mariages de raison, avec tous les intérêts. Si donc la femme n'est pas sauvée d'elle-même, de ce qu'il y a de plus noble dans sa nature, par la connaissance désenchantante des lois, elle a beaucoup plus que l'homme la chance de se meurtrir et de se briser contre elles."

Il serait peut-être intéressant de citer quelques-uns des amendements proposés à la Commission. Nous admirons, par exemple, la loi de communauté en tant que régime matrimonial. C'est la loi commune dans Québec. En principe, elle est excellente et avantageuse pour la femme. Pour en préserver l'idée et l'empêcher de tomber en désuétude, nous croyons qu'il importe de l'adapter aux besoins actuels. Et nous répétons que la situation n'est plus la même qu'autrefois.

Nos suggestions seraient:

1. De réduire la communauté aux acquêts. C'est-à-dire que chacun des époux conserverait en propre le capital, tant mobilier qu'immobilier, qu'il possède au jour du mariage. La communauté se composerait alors des biens acquis pendant le mariage et des revenus de la fortune particulière des époux.

2. De restreindre les pouvoirs excessifs du mari sur les biens de la communauté. Jugez plutôt par l'article 1292 du Code civil: "Le mari administre seul les biens de la communauté. Il peut les vendre, aliéner et hypothéquer sans le concours de sa femme. Il peut même seul en disposer par donation ou autre disposition entre-vifs, pourvu que ce soit en faveur de personnes capables et sans fraude".

3. Pour les femmes mariées sous le régime de la séparation, nous demandons certaines garanties. Car il ne faut pas oublier qu'un homme peut complètement déshériter sa femme, si bon lui semble. Même si celle-ci avait travaillé toute sa vie pour l'aider à amasser sa fortune.

4. Nous demandons encore une loi pour protéger le salaire de la femme mariée. Le besoin est criant. Il serait trop long d'énumérer ici tous les tristes cas portés à notre connaissance. Il en est de classiques, et qui firent l'objet de l'apitoiement général. L'insuffisance de la loi, sur ce point, est flagrante, à tel point que nos adversaires les plus intransigeants n'osent même le contester. Nous avons l'exemple de la France, d'ailleurs, où une loi corrective fut adoptée le 13 juillet 1907. Après plus de vingt ans, il serait peut-être opportun de suivre cet exemple.

5. Nous demandons, enfin, d'étendre le droit de tutelle à toutes les femmes en général. Une femme peut être curatrice, mandataire, exécutrice testamentaire; pourquoi pas tutrice? La Belgique, le 10 août 1909, amendait son Code dans ce sens. Le 20 mars 1917, la France faisait de même. Qu'attendons-nous? On répète sans cesse: "Sauvons nos lois françaises!" Très bien. Mais sont-elles encore ce que l'on dit? Il y aurait place ici pour la logique transcendante des hommes.

La Commission fut saisie de plusieurs autres demandes. Il serait trop long de les citer. Mais toutes procèdent du même esprit de justice et de modération. Nous comptons, d'ailleurs, sur l'équité et le bon vouloir des commissaires qui ont entendu notre cause.

Nous espérons, de plus, avoir l'appui de l'opinion publique. Mieux informée, elle ne saurait qu'adhérer à des réclamations qui s'inspirent de la raison et du bon sens.

REFLEXIONS D'UN AMI

Monsieur Etienne Gilson aime et connaît notre pays. De nombreux auditoires ont apprécié son éloquence sobre et sa phrase harmonieuse qui anime les sujets les plus arides. Il vint la première fois chez nous sous les auspices de l'Institut scientifique franco-canadien et professa à l'Université de Montréal. Parfois, il revient nous voir et nous charmer. Mais c'est à l'Université de Toronto qu'il travaille. Quel dommage que nous ne soyons pas assez riches ou assez entreprenants pour le garder!

Au mois de novembre dernier, M. Gilson était à bord du train, "quelque part entre Montréal et Trois-Rivières". Il engagea la conversation avec un Américain qui lui fit l'éloge de notre province, magnifique débouché pour les produits de la république voisine. Après, ce fut un Canadien qui prit la parole. Et voici ce qu'il dit à M. Gilson qui raconte son aventure dans *L'Européen* du 18 décembre 1929:

"— Monsieur, me dit mon autre voisin, cet homme vous a dit la vérité, mais pas tout entière. Je ne pense pas que vous vous sentiez responsable du commerce français à l'étranger; ce n'est pas, comme il dirait, votre ligne. Mais je vous connais un peu, je sais que la langue française est votre ligne, et la langue française, pour nous, c'est nous-mêmes. Voilà deux cents ans que nous nous battons pour la sauver et pour nous sauver; on ne vous reprochera pas d'avoir été indiscrets; si vous la retrouvez ici, ce n'est pas votre faute. Mais pensez-vous au danger que court cette langue du fait de votre abstention commerciale? Les catalogues américains inondent déjà nos villages, les prospectus commerciaux de langue anglaise pénètrent dans toutes les maisons. A force d'acheter en anglais des chaussures, des vêtements et des pendules, notre population risque de désapprendre les mots qui correspondent à ces objets. Vous seriez surpris de constater les effets indirects, mais profonds, de cette activité commerciale. Apportez-nous donc vos produits et vos catalogues, et vous aurez plus

(*Suite à la page 7*)

La femme devant la loi

Par ROGER BROSSARD

C'est inévitable, le féminisme triomphera ici comme il a triomphé ailleurs; la victoire aura été tardive tout au plus. Les grands courants d'idées, saines ou malsaines, ne parviennent jamais à nos rives qu'après avoir soufflé en tempête sur tous les autres sols de la terre, cinquante ou soixante années plus loin que leur point de départ. Nos femmes de Québec auront le droit de vote, notre code sera bouleversé, amendé, revisé, comme il a été ridiculisé en vue de ces changements nécessaires au bonheur des malheureuses esclaves de la province; il y aura des femmes-dentistes, des femmes-médecins, des femmes-avocats, des femmes électrices; il y aura aussi beaucoup moins d'enfants et de femmes-femmes. Ce n'est plus qu'une question de temps, mais l'échéance est rapprochée.

Certains journaux, dont les reporters sont d'une astuce merveilleuse à dénicher les secrets de l'Etat, nous apprennent, dans leur langage imagé, "qu'il est plus que probable que le Gouvernement suggèrera au cours de la présente session quelques changements au Code en ce qui a trait aux droits ou à l'absence de droits de la femme." Mon Dieu, pourquoi seulement quelques; il faut frapper le fer quand il est chaud, finissons-en. Puisque la femme veut son émancipation, donnons-la lui entière, foudroyante, immédiate; elle ne saura peut-être qu'en faire. Puisque la civilisation réclame l'abolition de la famille, le divorce, le règne des faibles sur les forts, cédons à la civilisation; la réaction n'en sera que plus rapprochée et plus violente.

Entre autres demandes des féministes de notre province, celle de la révision du Code civil semble être d'un intérêt tout particulier.

Ce ne sont pas les avocats, certes, qui s'objecteront à l'abolition de la communauté ou de l'obligation pour la femme d'être en certains actes autorisée par son mari. Les jeunes surtout se souviennent de l'ennui prodigieux que l'étude du chapitre sur la communauté leur a causé et leur cause encore dans ses applications, et ils savent combien il leur en coûte pour poursuivre le mari conjointement (quel adverbe approprié) avec son épouse.

Leur tâche s'en trouvera d'autant simplifiée et nos cours de justice s'égaieront du sourire et des bas des malheureuses d'autrefois qui devront maintenant témoigner là où leurs maris témoignaient au nom de la communauté. Fini l'esclavage des pauvres mères de famille; elles pourront dorénavant disposer de leurs biens (lesquels?) comme bon leur semblera. La fortune de notre province, à moins que ce ne soit celle des escrocs à bouche d'argent, des détrousseurs à gants de chamois, des précurseurs de l'âge d'or... des mines, va s'accroître des biens dont les femmes mariées vont maintenant disposer et qu'elles vont pouvoir faire fructifier sans qu'un mari au nez long et aux doigts crochus y fasse obstacle. Et quel charme ce sera dorénavant de causer bien tranquillement dans le vivoir aux reflets roses avec son épouse, sa mère ou ses sœurs, du dernier scandale politique, du projet de réforme des lois concernant les maisons de jeux et de désordre ou de la prise de bec entre madame la candidate une telle et madame telle autre à l'assemblée contradictoire de *Saint-Ustache*. Les hommes s'en réjouiront. Les femmes s'en trouveront-elles plus heureuses?

Le désintéressement de la grande majorité des femmes de notre province au mouvement féministe des quelques dernières années nous porterait à croire qu'elles sont entièrement satisfaites des conditions de vie "qu'un Code barbare", machiné en ces temps reculés de 1866, leur a imposées, ou tout au moins qu'elles n'en souffrent pas.

Les lois sont créées pour le bonheur des individus et basées sur le principe que, la famille étant le pivot de toute société humaine, en protégeant la famille on assure le bonheur de ceux qui la composent. C'est ce point de vue que perdent malheureusement presque toujours ceux et celles qui demandent — avec tant d'ardeur et parfois avec beaucoup de charme, beaucoup de diplomatie et le sourire aux lèvres (celles-là sont assurément les plus puissantes) — une révision radicale des lois concernant la femme mariée commune ou séparée de biens. Au fond, quels sont leurs principaux griefs? Que sous le régime de la communauté de biens l'administration des biens étant aux mains du mari, la femme en est frustrée de sa légitime part; que la femme séparée de biens ne peut faire d'autres actes que ceux de pure administration sans l'autorisation de son mari, ce qui la met dans un état d'assujettissement déshonorant et souvent fort injuste; que, du vivant des deux époux, le père seul a des droits sur les enfants; qu'il est plus difficile pour une épouse d'obtenir une séparation de corps que pour un mari; qu'on lui refuse l'exercice de certaines charges, celle d'exécutrice testamentaire, par exemple, et qu'on l'assimile sur ce point à un mineur.

Pour mieux comprendre le code en ces matières, il faut tout d'abord se rappeler qu'il a prévu un remède contre les exagérations. La femme commune en biens peut obtenir la séparation judiciaire si son mari dilapide les biens de la communauté et cette séparation s'obtient toujours aux dépens de la part du mari. L'épouse séparée de biens peut passer outre au refus injuste de son mari en s'adressant au juge. En pratique, les juges sont autant sinon plus sympathiques aux femmes dans les cas, aujourd'hui si nombreux et si tristes, de séparation de corps. En prévoyant les exagérations, le code a anticipé que, de façon générale, la machine légale fonctionnerait en douceur et dans le sens où il l'entend, i. e. dans le sens de la survivance et du maintien de la famille sans laquelle la race et les nations se disloqueraient. Il dit ceci aux époux communs en biens: "Vous qui vous êtes jugés dignes d'unir vos vies et vos biens, vous vous accorderez ou vous ne vous accorderez pas. S'il y a accord, quelle que soit la loi qui régit vos relations, tout ira bien, et lors même que la loi dirait que le mari est l'administrateur des biens de votre société, ce sera peut-être en fait, toi, l'épouse, qui administreras. Qu'importe puisque vous serez d'accord. S'il y a désaccord, il faut que j'intervienne pour décider où ira l'autorité: je ne pourrai vous la donner à tous deux, le désaccord continuerait. Je la donnerai donc à l'un des deux et j'estime que l'homme par ses fonctions, sa force, ses goûts, est plus apte à exercer cette autorité; je la lui donne donc immédiatement et, s'il en abuse, je la lui enlèverai."

A l'épouse séparée de biens, il déclare cette fois un peu plus lentement, en pesant ses mots et en les cherchant parfois, car il est moins convaincu du raisonnement qu'il fait: "Tu as l'administration de tous tes biens et, en ces jours de spéculation, de perturbations et de complications financières, c'est énorme. Sois sage, Muguette, il y a des loups partout. Mais lorsque tu disposes de tes biens, il faut qu'une prudence raisonnée te guide, l'ordre public lui-même l'exige; pour les mêmes raison, qui m'ont porté à confier à l'époux de ta sœur communs en biens l'administration des biens de la communautée pour ta propre protection et celle de tes enfants, j'exige que tu te fasses autoriser par ton mari chaque fois qu'il s'agira d'accepter ou de faire une libéralité, d'aliéner tes biens ou d'ester en justice. Si le choc des années n'a pas causé de désaccord chez vous, tu écouteras les conseils de ton mari ou il prêtera lui-même, avec un sourire d'émerveillement aux lèvres, une oreille sympathique à tes doctes raisonnements et partagera ton avis. Si vous ne vous accordez pas,... ma foi, il y a des juges pour te protéger contre les "caprices" d'un mari égoïste." A ceci la femme est en droit de répondre: "Et si je suis séparée de mon mari ou s'il est absent, devrai-je obtenir la permission du juge chaque fois que je voudrai vendre un immeuble ou chaque fois que je voudrai acheter des titres protégés par hypothèque et qui ne seront pas au porteur, ou pour chaque acte qui ne sera pas de pure administration?" Le code, un peu désorienté, répond, en faisant une légère moue en guise de sourire moqueur: "ces cas-là sont rares, dois-je me transformer pour quelques exceptions?" Il semble qu'il ait tort sur ce point et que l'obligation pour la femme séparée de recourir à un mari qu'elle ne voit plus pour obtenir sa signature ou de faire des procédures coûteuses à chaque nouvelle transaction soit une source de grands ennuis et au fond fort injuste. Cependant, cette nécessité pour elle de communiquer avec son mari peut être, dans les cas où les époux ne s'étranglent pas "à l'œil", une occasion pour eux d'oublier leurs griefs réciproques. Toutefois, si l'Eglise nous enseigne que seule la mort libère ceux que le sacrement a unis, les psychologues et les moraliste nous apprennent que rien ne réunira ceux qu'une belle mère ou une jolie femme auront séparés...

A la base de toute la législation sur le mariage se trouve le principe de l'autorité du chef de famille, principe qui fut reconnu, admis et respecté de tout temps et par toutes les civilisations; c'est de ce principe que les incapacités dont est frappée la femme mariée tirent leur source. Il ne peut y avoir d'harmonie là où deux volontés sont en opposition constante. Répétons-le, là où les époux s'accordent la femme n'a pas à souffrir de la loi; et là où il y a désaccord, forcée d'intervenir, la loi décrète, et cela depuis qu'il y a des lois, que le mari sera le chef de la famille, en qui reposera la responsabilité des actes des membres qui la composent; abolir cette autorité, c'est abolir la famille. Il suffit de lire les historiens et écouter les sociologues des trois dernières décades pour se convaincre des ravages que le féminisme et l'émancipation de la femme ont creusés au sein des familles.

Ce principe ne justifie pas néanmoins l'existence de certaines incapacités dont les femmes non mariées ou celles qui sont séparées judiciairement sont frappées. Qu'une sœur ou une tante, par exemple, ne puisse être la tutrice de ses frères ou neveux paraît une anomalie et peut souvent priver de malheureux orphelins de la direction d'êtres qui leur sont unis par les liens du sang.

Il faut admirer la sagesse et la modération avec laquelle quelques femmes de notre province revendiquent la révision du Code et de nos lois sur quelques points seulement; il faut surtout reconnaître leur merveilleux travail dans le domaine purement social, tels, par exemple, ces efforts tout récents pour obtenir pour les ouvrières un salaire plus rémunérateur de leur lourd labeur. Le champ de ces activités-là est considérable et c'est encore là que la femme peut exercer la meilleure et la plus grande influence. Que la femme reste femme, car... jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici-bas, ne peut, aux yeux du monde, être ce qu'il n'est pas.

REFLEXIONS D'UN AMI

(*Suite de la page 6*)

fait pour le maintien de notre langue qu'en nous envoyant quelques professeurs en Sorbonne agrémentés d'un Académicien. Nous avons plaisir à les entendre, et tous ne sont pas ennuyeux; mais il y a tout autant de France dans une reliure française que dans vingt discours. Envoyez-nous ce que vous faites et, si possible, des hommes et des femmes qui nous apprennent à le faire: quelques bons relieurs d'art, de bonnes brodeuses à l'aiguille, des dentellières, des ébénistes pour le meuble de luxe, et revenez à Québec dans dix ans: vous y trouverez les gratte-ciel de notre Américain, mais les hommes qu'ils abriteront seront encore des Français."

Et notre ami de conclure avec une pointe d'émotion qui ne dépare pas, au contraire, ses belles notes de voyage:

"C'est fini. Les dernières cultures s'effacent, rongées par les faubourgs. Symboles de toute une race, de vieilles fermes bretonnes luttent encore çà et là contre l'invasion des toits plats qui monte d'Amérique, et je rêve avec tristesse à notre incurable légèreté. Voltaire et ses arpents de neige... Il n'y a qu'un homme d'esprit pour être aussi bête, et nous sommes toujours aussi spirituels. Voici Québec, assise comme une reine entre ses deux fleuves, couronnée de clochers et de tours, la ville du monde où tout Français devrait sentir qu'il a le plus à se faire pardonner. C'est bien elle; je retrouve le quai familier de sa gare, l'étreinte fraternelle de ces mains tendues, le sourire ami de ces visages et en moi, ce grand serrement de cœur."

UN LIVING-ROOM MODERNE

Courtoisie du Delineator

Ce tapis, de la couleur des jolies baies du mûrier, est de la teinte dominante de la pièce, teinte qui se retrouve dans les rideaux de perse unie. Le papier tenture est à fond bleu avec fleurs blanches. Le plafond est rosé. Des lampes étonnamment pratiques répandent une lumière partiellement directe et partiellement indirecte.



TRES significatifs sont les détails de ce riche mais simple living-room où rien du confort moderne ne fait défaut.

On a réuni en un harmonieux mélange les tons de mûre, de bleu doux et de gris, n'employant l'or mat et le rose-violet que comme couleurs secondaires et, le vert vif, pour donner plus de vie à l'ensemble.

Le plancher est recouvert d'un tapis de la couleur des jolies baies du mûrier et d'un dessin si fondu qu'il fait l'effet d'une surface unie. Les boiseries sont peinturées gris français et le mobilier se compose de meubles modernes faciles à se procurer.

Les grandes fleurs du papier tenture bleu et gris, sont un des plus attrayants détails de la pièce. Les rideaux de perse unie, couleur mûre, avec volants plissés et doublure verte, sont montés sous une cantonnière de couleur assortie. L'ameublement est recouvert de brocatelle or et de damas rose-violet; le banc est de satin bleu mat et deux chaises de brocart vert. L'appareil téléphonique est portatif d'une pièce à l'autre et se raccorde aux prises de courant. Les lampes, nouveau genre, donnent à volonté une lumière directe ou indirecte. Le radio et le gramophone sont pourvus des derniers perfectionnements électriques et s'adaptent au courant ordinaire des maisons.

Vous êtes peut-être de celles qui aiment les choses jolies et confortables dans la chaude atmosphère d'un intérieur harmonieux et charmant. Vous ne vous sentez peut-être pas chez-vous au milieu du goût moderne et vous préférez peut-être le cadre plus élégant des salons d'autrefois. S'il en est ainsi, vous aimerez cette pièce que vous copierez avec plaisir; votre adresse et votre ingéniosité féminines y ajouteront la note d'embellissement qui lui donnera la grâce aimable de votre personnalité.

Ce living-room est absolument fin de siècle, c'est le dernier mot de la mode. Et on lui a donné ce charme vieillot sans sacrifier aucune des exigences modernes.

Le tapis, par exemple, offre tout à la fois l'avantage des tapis unis et à patron, car, celui-ci est si petit qu'il n'entre pas en conflit avec ce qui l'entoure: papier tenture, rideaux et ameublement.

L'architecture s'inspire de la période des rois Georges comme le prouvent la simplicité des boiseries, la symétrie des portes et la grandeur classique de la cheminée. Tout le bois est peinturé gris français; cette couleur se vend préparée, exactement de la belle nuance désirée, ce qui évite l'ennui de la préparation et la crainte de ne pas réussir. Les murs sont tendus d'un papier bleu doux où s'épanouissent de beaux lis blancs au milieu de feuilles grises, et ces grands ramages fleuris, de couleur si reposante, ne nuisent aucunement au bel effet du papier.

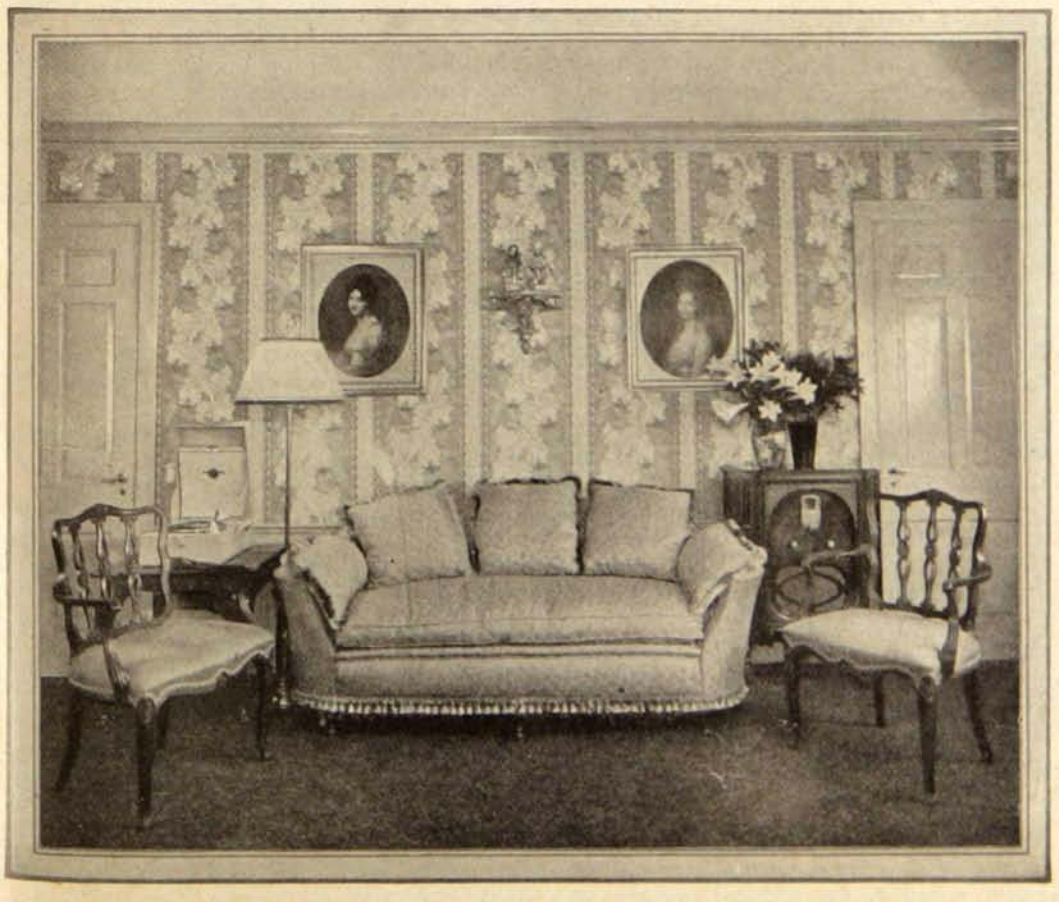
(Suite à la page 52)



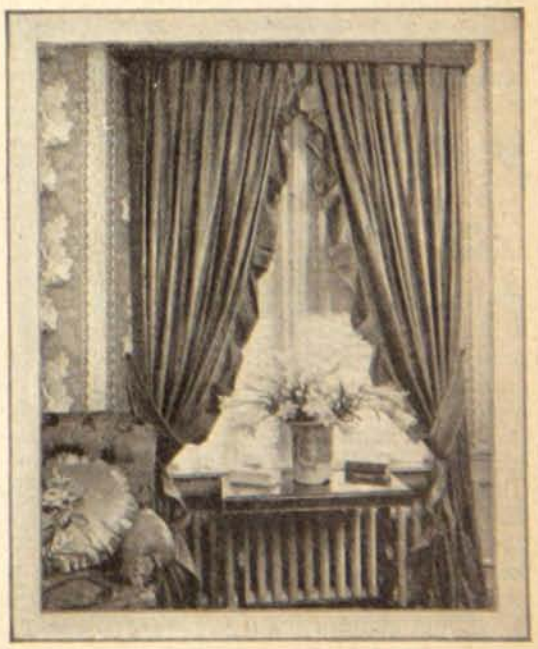
Les maisons modernes sont pourvues de prises de courant qui permettent de se servir de l'appareil téléphonique dans toutes les pièces.



Le manteau de la cheminée, comme toutes les boiseries de la pièce, est peinturé gris français. Les chenêts sont remarquables pour la beauté de leur dessin et la gravure est la fidèle reproduction d'une vieille peinture à l'huile.



Le sofa recouvert de brocatelle or, le radio et le gramophone électriques, forment un coin d'agréables distractions.



Les radiateurs, d'un joli gris doux, sont placés dans l'enfoncement des fenêtres et ne sont pas couverts.

La Vie Canadienne

Sous la direction de *Madeleine*

Notre frontière de ligne 45e

Le rapport des ingénieurs du Board of Trade va raviver la discussion sur le projet de canalisation du Saint-Laurent. Tout ce débat avec les Etats-Unis aurait été évité, si le commandant-en-chef à Québec, le général Carleton, n'avait pas cédé à la demande du gouverneur de la colonie de New-York, sir Henry Moore, qui lui proposa de fixer une fois pour toutes la limite sud de la nouvelle possession au quarante-cinquième parallèle, du Connecticut au Saint-Laurent.

Les Canadiens avaient adressé au Roi, fin 1773, une pétition pour demander leurs "anciennes lois et coutumes, avec les limites du Canada telles qu'elles étaient cy-devant". Cette pétition disait:

"La colonie, telle qu'elle est fixée maintenant "par la ligne de quarante-cinq degrés, est trop "resserrée dans ses limites. Cette ligne qui "la borne, passe à environ quinze lieues au-"dessus de Montréal."

Un premier projet, évidemment basé sur la pétition des Canadiens, fut examiné par le Gouvernement anglais. Il eut donné satisfaction à la province dont les établissements s'étendaient sur le haut Saint-Laurent et comprenaient, entre autres, le Fort de la Présentation, qui est aujourd'hui Ogdensburgh, N.-Y. Le projet fixait la nouvelle frontière ainsi qu'il suit:

"To extend the benefits of Civil Government "to the Settlements of Canadian Subjects that "have been formed in the different parts of it... "it is proposed:

"That the Limits and Boundaries of the "Government of Quebec should be altered and "enlarged in the following manner, that is to "say... by a line drawn from the head of Bay "Chaleurs... along the High Lands which "divide the Rivers which empty themselves into "the River St. Lawrence from those which "fall into the Atlantick Ocean, until the said "line reaches Lake Champlain in Forty-Five "Degrees of North Latitude.

"The said line to be continued from thence "in a direct course to the first spring or Head "of Hudson's River, and from thence in a direct "course to the entrance of Lake Ontario from "the said River St. Lawrence."

Ce projet rendait au Canada cette partie de l'état de New-York comprise entre le lac Champlain et le Saint-Laurent jusqu'au quarante-quatre degrés de latitude. Les montagnes Adirondacks se trouvaient placées dans la province de Québec et tout le cours du Saint-Laurent rentrait en territoire canadien auquel il avait toujours appartenu.

Mais sir Guy Carleton, étranger au pays, consentit à céder à son collègue le gouverneur de New-York, comme entre amis, la ligne quarante-cinquième, du Connecticut au Saint-Laurent, qui livrait aux Américains cent milles du cours de notre grand fleuve avec la clé du pays, le lac Champlain.

Cette cession fut approuvée par le Gouvernement anglais, en dépit de la pétition des Canadiens, et incorporée dans l'Acte de Québec de 1774.

Déjà, comme pour l'affaire du Labrador, le sacrifice d'une partie du territoire canadien n'est pas considérée comme une bien grande perte quand c'est la province de Québec qui écope.

En moins d'une année les colons anglais de New-York, révoltés contre l'autorité du Roi, montrèrent en quoi pouvait leur servir l'extension de leurs frontières jusqu'à quarante milles de la ville de Montréal, le cœur du pays. Dès le mois de mai 1774, quand la signature du Roi était encore fraîche sur l'Acte de Québec, un coup de main dirigé par Ethan Allen leur livrait Saint-Jean-d'Iberville, et le printemps suivant les Américains occupaient Montréal sans coup férir.

Wilfrid GASCON

Le Rayon des Livres

Les Editions Carrier viennent de faire une nouvelle édition de *Vieilles Choses et Vielles Gens* qui est une véritable création d'art. Illustrée de vingt-cinq bois gravés de M. Edwin-H. Holgate, qui ne le cèdent pas en perfection aux plus intéressantes productions européennes. Nous ne saurions assez complimenter M. Louis Carrier du souci de grande profondeur artistique qu'il apporte dans ses éditions, et le choix des artistes qu'il emploie à les embellir. Il est temps de parler de l'œuvre de M. Bouchard. Je la croyais toute autre: une série d'anecdotes de la vie campagnarde, mais il a voulu faire mieux et plus grand. Peindre dans toute sa splendeur magnifique la vie aux champs, et il y a merveilleusement réussi. Ses tableaux, car ce sont des tableaux, sont burinés avec amour, émotion et talent. Ceux qui ont vécu à la campagne, qui y ont subi leurs premières impressions, retrouvent leurs souvenirs dans chacun des chapitres de M. Bouchard. Il ne veut pas que les vieilles choses tombent en désuétude et ses chapitres sur le 'Rouet', le 'Ber', le 'Crieur', la 'Petite école', la 'Croix du chemin', l''Ancienne laiterie' sont de véritables petits chefs-d'œuvre, et j'en passe qui les égale en perfection. M. Bouchard sait à propos user d'une douce ironie, mais avec une discrétion délicate et fine. Cette œuvre méritait d'être présentée en beauté, et la tenue royale que lui a donnée M. Carrier est en somme une œuvre de justice, comme une œuvre de goût. Nous ne doutons pas que le volume s'enlève. Pas un collectionneur ne s'en voudra priver, et beaucoup d'amateurs en feront la base de leur future collection.

Leur Ame, par Jean-Chauveau Hurtubise nous est également présenté par les Editions du Mercure, sous la sobre toilette qui convient au roman. Le livre débute par une belle préface de M. Olivier Carignan, où il nous semble que l'auteur dit beaucoup de choses qu'il lui tardait de dire, et qu'il exprime dans une langue vigoureuse et nette. Depuis sa première œuvre, *Les Sacrifiés* à laquelle l'on aurait peut-être pu reprocher quelques faiblesses de style, quelques lenteurs, malgré que l'idée du roman fut des mieux trouvées, et terminée de façon originale, nous notons que le talent de M. Carignan s'affirme et se hausse. Il a de la "race" celui-là, et nous lui souhaitons ardemment de s'affirmer comme il convient qu'il soit. *Leur Ame* est un roman d'une jeune et radieuse jeunesse, où l'auteur a voulu nous livrer des âmes de femmes, et où il nous apprend des âmes de jeunes gens épris d'idéal, de science, d'efforts vers le beau, et dont la femme traverse la vie pour ainsi dire, épidoquement. Trop jeune pour avoir fréquenté beaucoup de femmes, M. Hurtubise la traite tout de même avec sympathie, respect et tendresse. Il lui fait jouer de beaux rôles. Il lui fait racheter ses erreurs, comme envelopper tous ses dévouements. Ce petit roman se raconte bien, et il devra plaire, parce qu'il y passe une bouffée de jeunesse, saine et réconfortante. M. Jean-Chauveau Hurtubise est le petit-fils de l'honorable P.-J.-O. Chauveau, et il semble bien qu'il ait ramassé le talent de son grand-père, mais encadré dans la note moderne qui caractérise son roman.

Nous voulons faire des éloges au *Quartier Latin*, sur la meilleure tenue générale de ses éditions, et féliciter nos étudiants de ce nouvel et joli effort vers le perfectionnement.

Notons la fondation du *Journal* à Québec, dont notre distingué confrère Louis Francœur est le rédacteur-en-chef. C'est un journal *rédigé*. L'on a dit souvent que *le Devoir* était le mieux fait de nos journaux. Il n'a qu'à se bien tenir pour garder sa suprématie.

Charmants souhaits

M. et Mme Henri Pichon nous adressent leurs meilleurs souhaits. M. Pichon dirige au Château de Bouffémont, près Paris, un collège féminin, que j'ai eu l'occasion de visiter, et qui présente la plus belle ordonnance possible. C'est à ces éducateurs que nombre de familles de tous les coins du monde, qui veulent donner à leurs filles une éducation française, s'adressent en toute sécurité. En effet ce collège dont le programme est varié, où toutes les langues sont parlées par les pensionnaires, n'est pas un lieu de réclusion. On y a l'œil ouvert sur Paris. Combien de parents incapables d'emmener leurs filles dans leurs randonnées à travers le monde les confient à M. et Mme Pichon, avec la certitude qu'elles apprendront toutes les beautés et les merveilles de Paris, comme de ses environs fameux, et que la plus délicate surveillance ne cessera de veiller au choix des lieux qu'elles doivent fréquenter. Nous remercions M. et Mme Pichon de leur aimable souvenir, et nous

souhaitons que beaucoup de jeunes Canadiennes s'acheminent vers cette maison hospitalière, comme de tout repos.

NOTES POLITIQUES

La nomination de M. Crerar, progressiste de l'Ouest aux Chemins de fer et Canaux est considérée comme la plus grande force que M. King pouvait ajouter à son cabinet. En effet M. Crerar est une valeur exceptionnelle. Il remplace M. Forke qui rentre au Sénat. Avec M. Dunning aux Finances, il semble que le ministère King soit bien soutenu de toutes parts. Il nous apparaît aussi clairement que l'Ouest est le grand objectif des deux chefs, MM. King et Bennett, et qu'ils croient que la majorité viendra de ce côté. Les sentiments de l'Ontario comme du Québec sont limpides. Pourquoi ne serait-ce pas du côté de nos jolies Maritimes que viendrait la lumière; elle nous l'a déversée fort souvent. Les deux Chefs manifestent d'une grande activité, et sitôt que l'un quitte l'Ouest, l'autre y retourne... Cela se passe de commentaires.

L'honorable M. Dandurand est retourné à Genève où le Conseil de la S. D. N. tient sa 58e session. Mais notre infatigable compatriote était de retour pour l'ouverture de la Session.

La nomination de l'honorable juge Dubuc, comme juge-en-chef du Manitoba a causé un plaisir intense à tous les Canadiens français, et *la Revue Moderne* tient à joindre ses hommages à ceux que reçoit de partout le distingué jurisconsulte.

A l'occasion du nouvel an, nos échevins se sont mutuellement adressé de vifs hommages sur le perfectionnement de leur administration. Il est très bien de se sentir forts. En même temps, ils ont esquissé des projets de programme pour l'année courante.

NOTRE NOM

Voilà que l'on ramène sur le tapis la question de l'orthographe de "Canadiens français", avec un grand ou un petit F avec ou sans trait-d'union. Cela nous reporte à la discussion "du" ou "de" Québec. Je serais heureuse si la verve de M. Gascon s'attachait à débrouiller ce petit problème, et à soulever autour d'aimables discussions.

LE VOEU DE FOCH

Cet illustre patriote mourant eut la suprême pensée de la défense de sa patrie: "Si jamais la patrie est menacée, appelez Weygand". Weygand: l'un de ses chefs d'état-major dont il avait constaté le génie militaire et son confident. M. Tardieu vient de compléter le testament de l'illustre Mort, appelant le général Weygand à la tête des armées françaises, tandis que son admirable auxiliaire, le maréchal Pétain, a remplacé Foch à l'Académie.

RECORD D'INSOMNIE

En vérité tous les genres de folies se manifestent par records. Ne voilà-t-il pas qu'une certaine Pauline Geisel veut établir un record d'insomnie en concurrence avec un certain bonhomme de Philadelphie. S'empêcher de dormir quand tant de pauvres gens courent après le sommeil qui peut seul leur verser l'apaisement et l'oubli. Pourrait-on imaginer semblable folie ?

SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE

Récemment la société franco-américaine célébrait à Boston son trentième anniversaire. L'honorable juge Surveyer et M. Roch Pinard y représentaient le Canada français. Franchement ce choix fut heureux entre tous. La manifestation fut particulièrement brillante. Bien des nôtres ignoraient l'existence de cette société qui, au-delà des frontières, lutte pour le maintien de sa Langue et de sa Foi, et tourne vers la France la vraie mère-patrie ses pensées comme ses besoins de directives. Ne nous y trompons pas, les Franco-américains tout en restant attachés à leur ancien pays, sentent qu'ils ont plus besoin de la France que de nous, et c'est vers elle qu'ils se tournent instinctivement, dans un acte d'amour et d'admiration. Et je trouve ce geste bien juste, comme bien touchant.

MADELEINE

Dans les décors favoris de son studio



Madame C.-A. Desmarais, notre admirable contralto, dont la voix se prêterait si parfaitement à l'émission des concerts par radio, et nous espérons qu'un directeur de poste intelligent ne saura manquer de nous faire entendre souvent, et bientôt.

CHRONIQUE DE PARIS

Visite à Port-Royal-des-Champs

Notre jeune amie, Mademoiselle Berthe Delisle qui suit des cours de littérature à Paris nous adresse le joli article que voici:

POUR refaire au vingtième siècle le pèlerinage que les dévôts faisaient au quinzième siècle, les craintes ne sont pas aussi grandes et les aventures aussi nombreuses; il ne nous fallut pas, comme à ces six bonnes vieilles filles de jadis, un long jour de trajet par des chemins "montants et malaisés".

Sans autre souci que celui de nous lever plus tôt, nous nous rendîmes place de la Concorde où un autobus nous attendait. Dès 8.30 heures, nous étions en marche.

A l'aller, nous avons pris la vallée de Chevreuse qui offre des paysages verdoyants, des sites abrupts, des forêts épaisses, un décor souriant...

Plus nous approchons de "l'affreux désert", plus nous nous recueillons, comme imprégnés de l'austère beauté qui se dégagera de la solitude, attentifs à la voix qui s'élèvera du passé, pour nous rappeler cette page d'histoire et d'art.

Quelques kilomètres de mauvais chemin nous donnent un arrière-goût de ce que dut être le passé, et nous voilà en face de l'allée qui mène aux ruines; nous nous y engageons à pieds. Chemin faisant, nous nous arrêtons à la "Solitude". C'est un rond-point ombragé où s'élève une croix: c'était l'endroit — du moins le suppose-t-on — où les religieuses se réunissaient pour prier en filant au rouet. Puis nous arrivons au lieu même de l'abbaye. Il ne reste que le vieux moulin et le pigeonnier, bâtiments du treizième siècle, occupés par les gardiens.

Nous sommes reçus par une solitaire, la seule qui soit restée ouvertement fidèle à ce culte ancien, la vicomtesse d'Aurel, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle ressemble à une brave paysanne sous sa cape noire, avec ses sabots de bois. Sa grande distinction se révèle dans les paroles de bienvenue qu'elle adresse à mademoiselle Tarride, directrice des conférences-promenades.

Quant à moi, elle me conquiert à son insu. Elle parle de ses travaux de copie, et du succès qu'ils ont semblé obtenir au Canada, où des amis de Port-Royal les ont présentés. Le nom de son pays, ainsi prononcé dans un coin quasi-perdu, a la puissance mystérieuse d'une baguette de fée: il fait se lever de claires visions de bonheur... très vite, je chasse ces doux souvenirs, pour n'être plus qu'au plaisir de la conférence.

Nous sommes transportés au treizième siècle, début de la fondation; avec Philippe-Auguste, enfant, nous nous perdons dans cette forêt.

Nous trouvons là, en 1603, une jeune abbesse de onze ans qui sera plus tard mère Angélique Arnauld.

En 1637, sous Louis XIII, nous assistons à l'arrivée des premiers solitaires, et en 1643, à la fondation des petites écoles des Granges. Nous entrons en 1653, en pleine querelle janséniste, pour nous trouver, en 1710, devant des ruines et un vallon désert.

Ce paysage mélancolique, peuplé de grandes ombres et du souvenir des belles vertus qui y ont fleuri, offre une beauté touchante et un charme enveloppant.

La visite des ruines se fait presque en silence et se termine par celle de l'église construite en 1891, et servant de musée; de précieux manuscrits y sont conservés, ainsi que des peintures de Philippe de Champaigne et le masque mortuaire de Mère Angélique.

Nous filons ensuite vers Magny-les-Hameaux, un petit village perdu, où dans une auberge très primitive, très campagnarde, nous avalons un déjeuner peu appétissant. Nous visitons la très vieille église renfermant nombre de pierres tombales des jansénistes. Puis nous nous rendons au cimetière de Saint-Lambert pour voir le tombeau des religieuses de Port-Royal, dont les restes furent dispersés lors de la profanation du cimetière en 1710.

Et nous terminons cette excursion par les "Granges". Une allée ombragée nous conduit vers ce lieu charmant où vécurent tant de personnalités remarquables. La jolie maison occupée par les conservateurs de ce passé, et aujourd'hui propriété d'un avocat de Paris, s'offre d'abord à nos yeux. Elle s'ouvre sur un magnifique panorama.

Moins mortifiés que les "Solitaires", ou plus humainement chrétiens, les conservateurs ont cru bon de construire leur habitation face à ce décor splendide, alors que les "petites écoles" lui tournent le dos.—"Plus on ôte aux sens, disait une des âmes mystiques qui les habitaient, plus on donne à l'esprit".

Ce n'est pas sans émotion que nous gravissons l'escalier même où se posèrent les pas de Racine, enfant, et les pieds chancelants de Pascal.

Nous sommes saisis d'une indéfinissable émotion en pénétrant dans la modeste chambre de la "fameuse nuit" où Pascal s'approcha si près de Dieu. Dans la ferme, nous examinons le "puits", invention du savant. Nous descendons les cents marches de pierre que le temps a effritées et par où les solitaires se rendaient, dès quatre heures du matin, à l'abbaye, pour y chanter *Matines*. Et nous revenons sur la terrasse nous imprégner une dernière fois du mystérieux silence de ces lieux mémorables.

Pendant le retour par Versailles, les réflexions s'échangent. On se demande comment dans un coin si rapproché du ciel, et si humblement caché dans son cadre champêtre, des âmes, étrangement grandes, ont pu ne pas être toutes sanctifiées, parfaitement pacifiées et spiritualisées...

Berthe DELISLE

Paris, octobre 1929.

Et pour finir, cette page pathétique et charmante

LA STELLA

JE revois encore le petit jardin dans lequel on dansait après minuit au son d'un excellent orchestre d'ex-amateurs.

Des cyprès jaillissaient par place du sol battu, coupant la piste comme pour protester contre le plaisir que l'on prenait sur l'ancien emplacement du cimetière turc qu'ils ombrageaient autrefois.

D'authentiques dames de l'aristocratie russe avaient réuni leurs maigres avoirs, et transformé ce petit coin lugubre, en une charmante boîte de nuit. La maison turque qui touchait au jardin, offrait un rez-de-chaussée digne d'une maison princière de Moscou. S'il faisait trop frais, une grande salle commune recueillait les assistants de passage qui s'asseyaient ou se couchaient à demi sur un divan circulaire courant le long des murs de la pièce. Jonché de coussins brodés, la large banquette offrait aux visiteurs le confort d'un véritable lit de repos, sur lequel les poses se faisaient plus abandonnées.

De petites stalles aménagées dans les coins sombres, offraient aux familiers de discrètes retraites au sein desquelles les servantes ne pénétraient qu'appelées par le tintement grêle d'une sonnette qui retentissait faiblement.

Un jeune *midship* français m'intéressait particulièrement pour l'amour qu'il portait ouvertement à une danseuse russe. A peine arrivé, il s'asseyait toujours à la même table, prenait, invariablement, un *whisky and soda*, n'en prenait qu'un, de toute la soirée et attendait patiemment que sa belle vint l'inviter à danser, car à l'encontre des usages, c'étaient les femmes qui venaient inviter les consommateurs.

Lorsqu'elle se dirigeait vers lui, le visage du *midship* se transformait. Ses yeux brillaient d'un feu naïf et tendre, et le couple dansait sous les regards amusés et protecteurs de l'assemblée qui, tous les soirs, avait l'occasion de remarquer son manège.

La femme semblait y prendre goût et pourtant, la contenance humble du *midship*, qui repartait à la fermeture pour regagner le "Waldeck-Rousseau" ne paraissait pas indiquer qu'il eut déjà remporté la victoire suprême.

On le raillait gentiment. Il accueillait les sarcasmes d'un sourire poli, et confiant, le jeune officier semblait réaliser de très sensibles progrès; quand un soir, une scène imprévue vint interrompre le cours de ses visites régulières.

Un gros Arménien, noir, luisant, venait d'offrir à la jeune femme un magnum de champagne. Déjà gai, l'absorption de nombreuses coupes le rendit tout à fait ivre. Il en profita pour se montrer grossier et tenta à plusieurs reprises d'embrasser sa compagne occasionnelle sur les lèvres. Cette dernière après s'être défendue en riant poussa un léger cri de douleur, car le rustre lui serrait le poignet.

Ce fut très court. Un éclair blanc traversa le jardin et le jeune *midship* s'emparant du bras de l'Arménien, le tordit net, puis arrachant l'homme ahuri de son siège, il le conduisit jusqu'à la porte où, desserrant son étreinte, il l'envoya, d'un magistral coup de pied au derrière, rouler dans la boue du ruisseau.

Revenant ensuite il demanda de sa petite voix brève: "La note de ce monsieur ?"

Il paya crânement, puis sortit après avoir baisé la main de la femme qu'il avait défendue.

Celle-ci, encore tout émue de l'incident, n'avait pas eu un mot pour le remercier. Elle s'en excusa auprès des camarades de son défenseur, et ajouta que le lendemain elle réparerait son oubli.

Mais des jours passèrent sans qu'on revit le jeune officier.

Elle s'enquit auprès de ses amis et l'un d'eux lui dit: — Que voulez-vous, Madame ? pour

DEUX DISPARUS:

Streseman et Clemenceau

Le 3 octobre 1929, quelques heures après avoir pris la parole devant les membres du Reichstag, mourait Gustav Streseman, ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne depuis novembre 1923. Cette mort soudaine n'arrivait pas toutefois comme un événement inattendu. Déjà en mai 1928, on avait cru que c'était la fin et les journalistes avaient préparé les notices nécrologiques.

Et perdant Streseman, l'Allemagne — on s'est plu à le redire — perdait son plus grand homme d'état depuis Bismark. Le Chancelier de fer faisait son apparition au milieu du siècle dernier, à l'heure où la poussée des nationalismes triomphants transformant l'Europe politique, avait entrepris "d'articuler les Allemagnes". Utilisant les ambitions de l'Autriche contre le Danemark, puis l'idéologie de Napoléon III contre l'Autriche, Bismark pouvait, dans la Galerie des Glaces de Versailles, offrir au roi de Prusse la couronne impériale. Il travailla ensuite à consolider son œuvre jusqu'au jour où le fantasque Guillaume II brisa les résistances du chancelier de fer vieilli. Mais là-bas, à Berlin, à l'entrée du Tiergarten et devant le lourd Reichstag, un monument, énorme comme tous les monuments de la capitale, rappelle l'œuvre du prince de Bismark.

Le peuple allemand élèvera sans doute — et non loin de celui de Bismark, son maître — un monument au fils de ce restaurateur berlinois qui est mort à l'âge de 51 ans. Il faudra attendre un peu, car l'œuvre de Streseman n'est pas achevée.

Elle est cependant en bonne voie de l'être; et Streseman apparaît déjà comme le sauveur de l'Allemagne dont il restera le fils glorieux, apôtre de la paix.

En 1917, Streseman, député depuis dix ans, était le chef du parti national-libéral qui devint, au lendemain de la guerre, le parti populiste aux tendances plus ou moins définies. Et c'est en août 1923, au moment où l'énergie française finissait par avoir raison de la résistance passive du chancelier Cuns, que Streseman passait au premier plan. Chancelier pendant quelques semaines, il était ministre des Affaires étrangères en novembre.

L'unanimité s'est faite, en Allemagne, sur l'attitude qu'il fallait avoir vis-à-vis de certaines clauses du traité de Versailles. Qu'il s'agisse des nationalistes du comte Westharp ou des centristes de Monseigneur Kaas, pas un Allemand aujourd'hui ne veut admettre que l'Allemagne soit responsable de la guerre, pas un Allemand n'est prêt à exécuter intégralement les clauses du fameux traité. Mais, quant aux moyens à prendre pour relever l'Allemagne et la libérer de charges qu'on dit trop lourdes, les avis sont partagés. Gustav Streseman crut qu'il valait mieux gruger petit à petit le traité de Versailles que de le faire disparaître tout d'un coup, être énergique et tenace sous des apparences de conciliation qu'être dur et boudeur. Il entreprit alors, appliquant, au lendemain de la défaite, les principes de Bismark pour obtenir la victoire, ce que Jacques Bainville appelle la "revision sournoise" du traité de Versailles. Plan Dawes de 1924, Locarno de décembre 1925, entrée de l'Allemagne à la S. D. N. au lendemain du célèbre déjeuner de Thoiry, présidence de Streseman au Conseil qui permit à l'homme d'état de faire le jeu de bascule entre l'Angleterre et la Russie soviétique, suppression des commissions de contrôle, plan Young fixant à l'Allemagne un nouveau minimum de dettes, évacuation anticipée de la Rhénanie, premières démarches pour la remise, anticipée également, du bassin de la Sarre: voilà autant d'étapes qui marquent autant de succès pour M. Streseman.

On a eu raison d'écrire quelque part: "Streseman fut l'un des hommes qui agirent le plus efficacement pour restaurer la force allemande disloquée au lendemain de la victoire." En outre, ce maçon, admis en mai 1923 dans la loge 'Frédéric-le-Grand' dont il fut le maître en 1925, laisse une réputation de pacifiste. Il reçut, en 1926, le prix Nobel pour la paix qu'il partagea avec Briand. L'histoire verra en lui un apôtre de la paix à moins que les événements ne se chargent de démontrer que l'Allemagne n'est pas en train de devenir une nation pacifique.

***

Six semaines après la mort de Streseman grâce à qui l'Allemagne a presque gagné la paix, disparaissait Georges Clemenceau que la France entière surnomma le Père la Victoire.

Peu d'hommes, depuis un siècle, ont eu une vie publique aussi chargée, aussi pleine de contrastes et d'inattendu que cet enfant du bocage vendéen, mort à quatre-vingt-huit ans. Médecin aux Etats-Unis, maire de Montmartre, député de Paris en 1871, journaliste redoutable qui ne redoutait rien, oppositionniste dans l'âme, radical nourri de Voltaire et cachant sous une rude écorce des trésors de sensibilité, doué d'une droiture de caractère plutôt rare qui finit par l'emporter sur un sectarisme indéniable, ministre et président du Conseil avant la guerre, c'est lui qui prit en mains, malgré ses soixante-seize ans, à une heure angoissante, les destinées de la France et fut l'un des artisans les plus glorieux de la victoire finale.

Clemenceau qui se créa, dans le monde politique français, une réputation de "tombeur" de ministères, est mort à Paris dans la nuit du 23 au 24 novembre 1929. Pendant l'agonie de cet homme extraordinaire qui donna toute sa mesure à un âge où la plupart ont déjà un pied, sinon les deux, dans la tombe, la France et l'univers se sont pour ainsi dire tenus à son chevet. Avant l'heure fatale attendue, on se mit à retracer les grandes lignes de cette longue vie dont le rythme s'est accordé à celle de la Troisième République. On continua pendant les quelques jours qui suivirent la mort. La parole est maintenant aux historiens qui diront le jugement de l'avenir.

Déjà cependant, il est possible de prévoir certaines parties de ce jugement. L'accord ne se fera certes pas sur l'action politique du Clemenceau d'avant 1914. Tout en admirant la force, la fougue, la droiture du "Tigre", on ne pourra s'empêcher de regretter qu'un peu de la boue de Panama ait rejailli sur son nom et qu'il ait été l'adversaire acharné de la politique coloniale de la fin du siècle. Son anticléricalisme aussi pèsera lourd dans le mauvais plateau de la balance. Mais son œuvre de guerre, si elle répugne naturellement aux vaincus, n'en provoquera pas moins toujours l'admiration. Les Français surtout mettront Clemenceau au premier rang de leurs grands hommes avec Foch. "La Providence, écrivit un jour Léon Daudet, a fait de lui, pendant un an, l'instrument incontestable de notre salut".

Quand il eut gagné la guerre, de la fin de 1917 à novembre 1918, Clemenceau voulut aussi faire la paix. A l'époque de l'armistice, s'il faut en coire les souvenirs de Wickham Steed, directeur du *London Times*, la vénérable impératrice Eugénie ne pouvait s'empêcher de dire: "Ce Clemenceau! Fût-il mon ennemi que je l'aimerais, je l'embrasserais même pour tout le bien qu'il a fait à la France". Mais l'œuvre de paix de Clemenceau est déjà l'objet de sévères critiques. L'histoire, cependant, fera la part des responsabilités entre Clemenceau, Lloyd George et Wilson qui se croyait "un second messie". Elle mettra également au compte d'un régime politique ce qu'on ne peut, en toute justice, imputer à un seul homme.

Le traité de Versailles signé et ratifié, Clemenceau, après l'échec qui lui ferma les portes de l'Elysée, abandonna la vie publique. Peu de temps avant sa mort, il disait à quelqu'un qui rapporte le mot: "Si je reste grand devant l'histoire, c'est parce que, depuis huit ans, je me suis tu." Dans sa retraite de Vendée ou celle de Paris, il continua d'entretenir son mépris pour les honneurs et pour les hommes, sa haine du bruit et de l'argent. Il resta le vieillard bourru qu'on ne dérangeait pas impunément et qui ne "mâchait" pas ses mots.

Elu — sans l'avoir demandé — à l'Académie française en novembre 1918, comme successeur d'Emile Faguet, il n'y fut jamais reçu. Un jour, il rompit le silence dont il entourait son travail intellectuel. Ce fut pour écrire, de sa modeste demeure vendéenne, une lettre ouverte au président Coolidge: "La France n'est pas à vendre, même à ses amis. Nous l'avons reçue indépendante. Indépendante, nous la laisserons... Faut-il maintenant que le mensonge des réparations allemandes aboutisse à des encaissements américains ?"

Il paraît que, quelques jours avant sa mort, Clemenceau dit à un ami cette phrase qui ne manque pas de beauté: "Malade, moi ? Non. Je suis un mourant qui achève sa tâche."

La tâche est achevée. Les yeux du "Tigre" se sont fermés pendant que la petite Sœur Théoneste serrait, une dernière fois, les mains que toute la France aurait voulu baiser, au soir du 11 novembre 1918. Un auto rapide a transporté le corps jusqu'au coin de terre que le grand vieillard avait choisi pour y dormir son dernier sommeil, loin du bruit et loin des hommes.

J. B.

Et pour finir, cette page pathétique et charmante

venir vous voir, il faut être millionnaire. Au commencement du mois, c'est encore possible; mais après, cela ne l'est plus. Vous comprenez tous les soirs, notre ami prenait un *whisky:* coût trois livres, soit vingt-cinq francs, mille francs par mois, c'est juste sa solde.

L'autre jour, il a réglé la note de l'Arménien, soit, plus de cent livres. Son geste lui a coûté ses économies.

— Oh, pauvre cher... La dame n'en dit pas plus.

***

Quelques jours après, me promenant au hasard des rues du vieux Stamboul, j'ai rencontré un couple tendrement enlacé.

J'ai cru distinguer une tenue blanche ornée de galons d'or et un visage de femme qui ne m'était pas inconnu.

Le "Waldeck-Rousseau", rappelé en France s'en fut, un jour, et, bien longtemps après son départ, une femme demeura sur le quai de Dolma-Bagchté, immobile, les yeux embués.

***

Hier, à Paris, j'ai revu le lieutenant de vaisseau X. Il m'a présenté à sa femme, qui souriait en me regardant... Et j'ai revu soudainement, la *Stella*, la rue du vieux Stamboul et la rade de Dolma-Bagchté.

Henry CLERISSE

EVE AU MIROIR

L'IRRESISTIBLE CHARME

Par CELIA CAROLINE COLE

Courtoisie du Delineator

PAR-DESSUS TOUT

QUEL EST LE DON LE PLUS PRECIEUX DE LA FEMME? C'EST LE CHARME, NOUS DIT CELIA CAROLINE COLE. PRESQUE TOUTES NOUS CROYONS COMPRENDRE CE QU'EST LE CHARME, MAIS POUVONS-NOUS L'ACQUERIR PAR NOUS-MEMES? MADAME COLE NOUS DIT QUE LE PREMIER PAS VERS LE CHARME, C'EST LA PROPRETE, ET LE SECOND, LE RAYONNEMENT DE L'ESPRIT. POUR LA PREMIERE: L'EAU, LES YEUX CLAIRS, LA BOUCHE FRAICHE. POUR L'AUTRE, LA QUIETUDE ET L'AMOUR.

J'AI entendu, l'autre jour, une histoire que je veux vous raconter. Elle concerne les membres d'une certaine association féminine. La présidente demanda aux jeunes filles quel sujet de conférence les intéresserait davantage, la psychologie, la sténographie, l'entraînement commercial, la science domestique, le théâtre ?

"Parlez-en entre vous, dit-elle, vous me le direz et nous l'aurons."

Le soir de la réunion arriva. "Bien, qu'avez-vous décidé ?"— Il y eut un moment de silence; une d'entre elles se leva et dit: "Nous aimerions à entendre parler du charme".

Le geste est-il assez féminin ? Des jeunes filles sages et charmantes choisissant entre mille le don inestimable dont sir James Barrie dit que, le posséder, c'est ne plus rien avoir à désirer.

Mais que signifie cela ? Pourquoi disons-nous toujours qu'une chose est charmante quand elle possède un attrait particulier que nous ne pouvons ni définir, ni expliquer ? Pour la ligne gracieuse d'un cou, pour une jolie bouche, pour de beaux yeux, l'exclamation admirative jaillit spontanément. Une personne retient notre regard sans que nous puissions en comprendre la raison et nous nous disons: "Qu'elle est charmante!"

Voilà ce qu'est le charme. Une chose indéfinissable que nous constatons, mais aussi difficile à expliquer qu'un rayon de lune à saisir.

Je ne sais ce qu'il est advenu de la *classe* de charme demandée par ces jeunes filles. Mais si nous devions en avoir une, comment commencerions-nous ?

"Par la propreté, d'abord", répondrais-je, "parce que je la crois de première importance". Ce n'est pas que je croie que ce soit la propreté qui fasse le charme des personnes qui sont nées charmantes. Mais ce dont je suis certaine, c'est que le monde serait beaucoup mieux si la propreté était partout à l'honneur.

J'ai rencontré, un jour, une jeune fille dont la figure semblait une perle sous son coquet petit feutre noir. Elle n'était pas belle, pas même jolie, mais elle était si propre! Ses yeux étaient clairs comme une source et sa peau, comme une eau courante; d'un simple coup d'œil elle causait une impression charmante. Son souvenir m'est resté et, depuis, je m'étudie à la plus grande propreté — à polir — afin d'être en quelque sorte *lumineuse*, moi aussi. Une grande propreté a, ce que je pourrais appeler un charme *réconfortant* qui lui est particulier.

Et d'abord, le bain... toujours l'eau, le savon, les sels parfumés, la poudre qui met la peau douce comme le satin; et l'hiver, à la place de celle-ci, une lotion ou une crème liquide, spécialement sur les jambes et les chevilles qui n'ont qu'une mince toile de soie d'araignée pour les protéger contre le froid.

On devrait prendre un stimulant bain salé deux ou trois fois par semaine. Après le lavage à l'eau chaude, on se frictionne avec une poignée de gros sel, deux même si on le désire. On laisse couler l'eau modérément chaude pour enlever le sel; suivi d'un bain d'éponge, froid, il est excessivement fortifiant. On applique ensuite une légère couche de crème de toilette sur la figure, la gorge et le cou.

Une ou deux fois par semaine — ou plus souvent si votre peau refuse d'avoir cette apparence brillante — servez-vous d'une crème stimulante qui active la circulation du sang. La peau perd son apparence terne dès que l'anime un teint plus vif et la figure devient plus expressive.

Je ne puis jamais décider si ce sont les yeux ou la bouche qui font le charme d'une figure. Cependant, pour aujourd'hui, je vous parlerai de la bouche. Votre bouche, c'est vous, votre tempérament, votre caractère. La phrase d'un célèbre auteur français rend parfaitement cette pensée: "C'est Dieu qui vous donne vos traits", dit-il, "mais c'est vous qui donnez l'expression à votre bouche". Et il a raison.

Appliquez-vous à l'exercice du sourire, au moins une centaine de fois par jour, jusqu'à ce que, devenu une habitude, il soit la brillante lumière de votre figure. Faites aussi cet exercice: appuyez le pouce à l'os des machoires et, avec l'index, remontez au coin de la bouche à la base du nez, deux, trois, quatre fois. Si vous vous servez de rouge, étendez-le soigneusement. La pâte ne se pose jamais d'un coin à l'autre de la bouche; on l'applique en partant des coins pour venir au milieu des lèvres ou en commençant au milieu pour finir aux coins.

On abuse des yeux et on les néglige beaucoup. Il faut apprendre à les reposer, à leur éviter toute tension fatigante en évitant de regarder fixement. Dès qu'apparaissent les premières rides, massez le tour des yeux avec une crème légère. Si les yeux sont boursouflés, massez légèrement avec une pâte astringente. Les bains sont très reposants pour les yeux fatigués; les lotions sont aussi excellentes pour enlever la poussière après une promenade en automobile ou une longue marche.

La beauté ne possède pas toujours le charme. Les yeux peuvent avoir de l'éclat, la bouche être charmante et le menton parfait, et la figure ne pas avoir le rayonnement que donne l'irrésistible charme, un des plus beaux dons de la nature.

Les philosophes nous conseillent, pour être heureux, d'être satisfaits de ce que nous sommes et de chercher à en tirer le plus grand profit. Pensez à tous ceux que la nature n'a pas favorisés; qui, eux aussi, désirent l'ineffable puissance et qui cherchent à découvrir et à garder cette chose exquise et insaisissable qu'est le charme. Puis, il y a toujours en nous, dit-on, un don particulier qui caractérise la personnalité si nous travaillons à le développer et à le mettre en lumière.

C'est un axiome bien connu que l'amour crée la beauté et que la beauté crée l'amour. Seulement, l'amour est aussi indéfinissable que le charme. Tout le monde a droit à l'amour, même s'il n'est pas heureux. Ainsi aimez autant que vous le pouvez, le charme accompagne toujours l'amour, et non pas seulement l'amour romanesque. Aimez tous ceux que vous pouvez aimer; ne calculez jamais si vous donnez plus que vous recevez, c'est le meilleur moyen d'appeler et de faire grandir l'amour. Aimez la beauté, aimez les bonnes et charitables causes, aimez la vérité.



HAL PHYFE

Margaret E. Sangster possède cette chose indéfinissable, le charme, que Celia Caroline Cole dit être un des plus grands dons de la nature.

ROMAN COMPLET

Toutoune et son amour

Par Mme Lucie Delarue-Mardrus

I

PREMIERS SIGNES

JE suis toute petite. On m'a dit que j'avais deux ans et demi. Je sais que je me nomme Charlotte Villeroy, mais on m'appelle Toutoune, mot qui vient de toutou, parce que j'ai le museau d'un enfant de chien-loup.

Comme je joue depuis ce matin, et pour la première fois, avec les petits qui habitent l'appartement au-dessus du nôtre, et que ce sont deux garçons pas plus hauts que moi, en robe comme moi, ils m'ont demandé, voyant mes cheveux coupés et mes mouvements brusques, si j'étais un garçon ou une fille. J'ai répondu: "Sais pas." Ils ont dit: "Va demander à ton père." Et je suis descendue toute seule dans les escaliers, pour poser la question. Arrivée à notre porte, j'ai cogné, appelé, car la sonnette est trop haute. Ma bonne est venue m'ouvrir, tout effrayée. Mais je ne me suis pas arrêtée. J'ai couru, essoufflée, jusqu'au salon. Maman était au piano, et papa assis tout près d'elle. J'ai crié, dans mon langage d'alors:

— T'est-ce-t-il est, Toutoune, papa? Une fille ou un narçon? Les petits l'amis savent pas, et moi sais pas.

Papa et maman ont beaucoup ri. Papa m'a prise dans ses jambes. Il me regardait de tout près, d'un air si sérieux que j'avais peur. J'ai encore peur de papa maintenant. Il se moque de moi et me taquine.

Il m'a dit:

— Tu diras à tes petits l'amis que tu es un garçon encore pour trois ans, et que, dans trois ans, tu seras une fille.

J'étais déjà dans l'escalier. Je suis remontée très vite; et, hors d'haleine, j'ai répété la chose aux garçons. Ils ont répondu: "Bien. Ça fait rien. On jouera tout de même avec toi."

Voilà le premier fait qui m'ait frappée et qui soit resté net dans mon esprit. Le reste, en ce qui concerne cette toute première période de ma vie, se confond dans des nuées plus ou moins épaisses. Mais dès le berceau, je crois, j'ai senti et j'ai aimé le parfum que porte maman, j'ai discerné, de plus près, l'odeur différente de sa joue poudrée, j'ai compris la douceur des étoffes de ses corsages, et, surtout, j'ai vu, comme un trésor qui brille dans des ombres, la couleur de ses yeux laiteux, et ses cils brillants qu'on dirait toujours mouillés et collés par des larmes.

De cet appartement de Paris où j'avais alors le bonheur de vivre avec mes parents et où j'ai dû rester jusqu'à environ quatre ans, il ne m'est rien resté. Seul, le voyage qui nous ramena ici, au manoir, m'a laissé dans la mémoire quelque chose de saisissable. C'est si vague que j'ose à peine essayer d'en parler. Et pourtant c'est un charme. Cela se compose de bousculades et de bercements, d'étonnements et d'épouvantes, de lassitude longue et de distractions fantastiques. A un moment, cela je ne peux l'oublier,— j'étais sur les genoux de maman. Mon cœur était serré comme par une tristesse immense, et pourtant, c'était de la joie. Comme j'étais heureuse!

Ce n'était pas la première fois que maman me prenait sur ses genoux, bien sûr. Et pourtant, dans mon souvenir, c'est la première et l'unique fois. Son corsage, où je cachais ma tête, était peut-être en satin. C'était lisse. C'était chaud comme un édredon. C'était parfumé comme un sachet. Maman disait:

— Elle dort...

Je ne dormais pas. J'avais les yeux fermés pour être plus heureuse. Car d'habitude, maman ne s'occupait jamais de moi. Elle était toujours sortie avec papa, et moi toute seule avec la bonne, ou là-haut, chez les petits amis.

C'était la bonne qui m'habillait le matin et me couchait le soir. Je ne voyais maman que par apparitions. Quelquefois c'était dans le jour. Elle avait toujours un chapeau sombre et une longue voilette noire, derrière laquelle étaient ses yeux extraordinaires. Quelque fois, c'était la nuit. Elle devait rentrer du bal. Je me réveillais, et je la voyais penchée sur moi, brillante comme une fée. Mais toujours à côté d'elle il y avait mon père, silhouette sombre dont la présence me gênait. Puis ils disparaissaient tous deux, et j'étais longue à me remettre.

Dans ce voyage pour venir au manoir, il y a encore une sensation qui m'est restée: être assise au buffet,— je me souviens — de Serquigny. C'était sur une chaise bien trop haute pour moi. On avait entassé des coussins. Nous déjeunions tous les trois. Tout près de ma petite figure il y avait un huilier de cristal. Cela brillait et me fascinait. J'étais petite, petite, et plongée dans l'ignorance de tout, dans l'inconnu, dans une terreur sourde et constante, assez délicieuse.

Tout s'efface là. Un an, quand on est en bas âge, passe comme une éternité.

Je me revois très longtemps après, ici, au manoir d'où je ne suis pas sortie depuis. A cette époque, tout y est bien trop grand pour moi. Mais il y a maman dans la maison et dans le parc, et je la vois beaucoup plus souvent qu'à Paris. Je n'ai plus ma bonne, mais on m'a donnée à la mère Lacoste, qui était jadis la nourrice de maman, la même mère Lacoste qui dort dans la chambre à côté, ce soir.

...Et puis, il y a le jour où je me suis éveillée dans mon petit lit, et où la pauvre vieille est venue en pleurant me dire, mettant ses paroles à ma portée:

— Pâtie, maman. Pâtie... Loin... loin...

Partie? Pendant que je dormais?

Dès cette minute, la grande terreur sourde a cessé d'être délicieuse. Cependant je n'ai pas pleuré, pas questionné. On ne sait pas ce qu'il y a dans les enfants qui ne disent rien. La bonne femme a dû penser: "Trop petit... Ça ne comprend pas encore..." Et elle a continué de me soigner gentiment, de son mieux, comme elle le fait toujours, et j'ai été la petite fille sans parents qu'on a mise en nourrice. Seulement j'étais chez nous, chez moi.

Je ne sais pas comment c'est venu. Petit à petit j'ai su que le manoir de Gourneville nous appartenait, que c'était notre bien, une partie de la dot de maman, et ma dot future à moi. La mère Lacoste dit: "C'est ta légitime, ma Charlotte."

J'ai su cela. J'ai su que papa et maman voyageaient en Algérie parce que papa est architecte et qu'il faut qu'il gagne beaucoup d'argent là-bas. C'est le pays de son père et de sa mère. C'est tout près d'eux qu'il habite avec maman, quand ils ne sont pas en tournée dans d'autres contrées de là-bas. Et j'ai longtemps cru que ce grand-père et cette grand'mère que j'avais en Algérie étaient des espèces de sauvages avec des anneaux dans le nez.

Le Trèfle Rouge

Tel est le titre du prochain roman que nous offrirons aux lecteurs de "La Revue Moderne". L'auteur, NORBERT SEVESTRE, trop peu connu chez nous, est un excellent écrivain attaché, depuis nombre d'années à la rédaction du PETIT PARISIEN.

On a parfois, non sans raison, comparé Norbert Sevestre, dont la douceur du visage et de la voix contraste étrangement avec le réalisme du style, à Guy de Maupassant, originaire comme lui de Normandie. Et Charles Le Goffic, qui entrera demain à l'Académie française, écrivait récemment à ce propos: "Je ne sais que Maupassant qui, avec des mots aussi simples, une phrase aussi cursive, ait su donner à ce point l'impression de la réalité".

Nul doute que nos abonnés aimeront à lire LE TREFLE ROUGE, *magnifique évocation de la révolte irlandaise au temps où l'Irlande réclamait le "Home Rule".*

Papa et maman sont revenus, du reste. J'avais grandi. Ils ont ri en me voyant. Je devais alors avoir cinq ans à peu près. Mes cheveux, que la mère Lacoste avait laissés repousser, formaient déjà deux grosses nattes sur mon dos.

J'ai des cheveux épais comme l'herbe de juin, et qui seront très longs. Mais ils sont d'une couleur qui n'en est pas une. On ne sait pas si c'est blond, si c'est gris, si c'est jaune. Cela a plutôt la couleur du foin. C'est sec et lourd autour de ma figure, et ça ne frise pas. Mes joues sont à peu près de la même teinte, et j'ai toujours mon museau de chien-loup, encore plus chien-loup depuis que mes vraies dents sont sorties, toutes bousculées, aigues, et trop blanches dans ma figure sans couleur. Mes yeux aussi sont d'une nuance à laquelle on ne donne pas de nom, copiée sur celle de mes cheveux et de mes joues.

Mon père, à ce premier retour, me dit, dès le soir de leur arrivée:

— Toutoune, pourquoi es-tu laide, ma fille?

Et maman répondit:

— Elle ressemble à la vieille tante Dorothée comme si on la voyait. Franchement, c'est agaçant!

Tous deux eurent un fou-rire. Moi je n'étais pas fâchée. Je ne pouvais pas être fâchée. Maman était là.

Je n'avais jamais oublié ses yeux. Et pourtant j'en eus, dès l'instant où je les revis, une surprise inouie. Je croyais les avoir inventés dans mon souvenir. On embrouille tout, quand on est si petit; et j'avais eu déjà le temps de contrôler que bien des choses qui ne changent pas n'étaient plus les mêmes à mes regards, depuis que je grandissais.

Mais les yeux de maman...

Je me rendais compte aussi de ce qui m'avait échappé jusqu'ici.

Comme elle était grande, mince et souple! Et comme elle était bien habillée! Son parfum, qu'elle n'avait pas changé, qu'elle ne changera jamais, dit-elle, comme il me reprenait, comme il me bouleversait!

La présence de maman, c'est une griserie pour moi. Voilà et c'était déjà cela quand je n'avais que deux ans et demi.

Ils ne restèrent, à ce voyage-là, que quinze jours, s'occupant toujours très peu de moi, enfermés dans leur chambre ou se promenant ensemble dans le parc. C'était l'été. Comme j'aurais voulu donner la main à maman, dans la belle avenue de hêtres qu'on appelle la cour d'honneur! Mais je me sentais de trop, et je restais dans mon coin, au jardin ou dans la salle à manger, toute seule, habituée.

Le jour qu'ils repartirent, je ne pleurai toujours pas. Leur départ me semblait naturel. Ce qui n'était pas naturel c'était qu'ils fussent là.

Et la vie reprit comme avant, un peu plus précise chaque jour, et, pour ainsi dire, solidifiée par les souvenirs plus exacts laissés par maman.

Il y a des enfants auxquels on fait des contes bleus pour les émerveiller. Le merveilleux de mon enfance, à moi, c'est maman. Ses visites sont des féeries. Elle vient, elle sent bon, elle est belle — puis elle disparaît pour longtemps, longtemps. Et moi je reste avec des traînées de lumière dans les yeux pendant des mois, attendant le retour miraculeux.

Ce soir, voilà — c'est comme hier et avant-hier... Je pleure. Cette fois-ci, je pleure.

Elle vient de passer un mois chez nous, avec papa. Ils sont repartis depuis quelques jours. C'était et c'est encore l'été. J'ai près de neuf ans maintenant. Tous les dix mois à peu près elle est arrivée comme cela, pour repartir. Je devrais m'y faire. Mais, cette fois-ci, je ne peux pas supporter le départ de maman. On souffre bien plus quand on est grande.

Elle me versait une goutte de son parfum dans mon mouchoir, le matin, quand j'entrais dans sa chambre. Elle me permettait d'y entrer...

Qu'il y avait de jolies choses qu'elle a remportées! Des flacons, des boîtes, des brosses... On a refermé la porte jusqu'à ce qu'elle revienne...

— Au revoir, Toutoune!

Elle avait l'air si ravi de repartir avec papa pour ses pays sauvages que je n'ai pas pu pleurer sur le moment. D'ailleurs elle m'intimide tant que je m'en étouffe quand je suis près d'elle. Je ne peux pas lui parler. Je n'en ai même pas envie. Qu'est-ce que je lui dirais? Et puis il y a toujours, toujours papa qui est là, qui me regarde avec son air moqueur. Ils sont comme des beaux étrangers dans la maison. Est-ce qu'on sait?... Peut-être que je ne suis pas leur fille? Ils disent cela comme le reste, pour s'amuser. Papa ne me parle que pour me raconter des blagues, et elle rit.

La mère Lacoste, quand nous nous retrouvons seules dans la maison, me regarde avec un drôle d'air, et me dit en soupirant: "Mon por'tit bézot, on n't'a pas fait grande révérence encô c'coup-ci." Et puis elle se tait comme si elle en avait trop sur le cœur.

Les petites filles que je connais à la ville et ici, au village, ont des parents qui leur ressemblent. Elles ont des mères qui restent avec elles. Il est vrai que, ces mères-là, ce n'est pas maman. Elle est trop belle pour rester avec moi qui suis laide. On dit que papa est

beau aussi. Moi, je ne vois pas cela. C'est un monsieur, voilà tout. Et je ne l'aime pas.

Mais maman!... Oh! ma maman! Ma maman parfumée, ma maman aux yeux bleus, ma maman aux jolies robes douces, ma maman trop belle pour moi, ma maman, ma maman...

***

L'enfant nocturne sanglotait. Le petit lit était secoué. Dans la tête ronde aux deux grosses nattes couleur de foin, tout cela passait et repassait. C'était en désordre, non formulé, choses ressassées mais informes, car les enfants, même à eux-mêmes, ne savent pas dire.

Maintenant, elle sentait le sommeil venir. Sa maison, sa "légitime" était autour d'elle, vide, avec la lourde dormition de la vieille nourrice à côté, les ronflements, quelque part, de l'ancien douanier qui, les nuits, couchait en bas pour les garder toutes deux. Et, par delà les fenêtres à petits carreaux, il y avait le parc, puis la grande campagne normande, puis le ciel avec ses diamants, puis le monde. Et, tout au bout du monde, il y avait l'Algérie vers quoi se dirigeaient les absents, les parents coupables qu n'aimaient pas leur enfant parce qu'ils étaient trop amoureux, parce qu'ils préféraient leurs plaisirs, leurs voyages, leurs bals, le mouvement, la mondanité.

Charlotte Villeroy, le nez dans les larmes, a fermé ses yeux gonflés. Dormir, c'est bon, quand on a gros cœur.

La veilleuse, dont la toute petite flamme bouge toujours dans son huile, balance des fantômes lents à travers la chambre campagnarde qui sent un peu le champignon. Les grillons du dehors remplissent la nuit, gorgée des senteurs du dernier foin. Une vache meugle loin, dans les herbages. La grosse horloge d'en bas sonne quelque chose.

Et, roulée dans sa chemise de nuit enfantine, la pauvre Toutoune, jeune chien sans maître, s'endort enfin parmi ses cheveux et ses larmes, profondément.

TOUTOUNE ET SON AMOUR

II

UNE JOURNEE D'ENFANT

LES rayons d'août sont à la fenêtre depuis plusieurs heures. Tous les coqs chantent, tous les chiens aboient, tous les grillons craquent, toutes les feuilles chauffent. La cloche du village sonne. Des voix parlent, ici et plus loin. Des essieux cognent au creux des routes. La grosse horloge d'en bas frappe sept coups retentissants. O réveil d'une petite fille dans la fraîcheur du matin d'été!

Toutoune se retourne dans son lit, se frotte les yeux, les ouvre, et ressuscite. La chambre, camaïeu rose et blanc qui s'éraille, meubles rustiques et vénérables, semble dire bonjour, de tout le sourire de ses fenêtres, illuminées derrière les rideaux tirés. Une ombre couleur de Les mains de Lacoste sur les siennes lui font éprouver une gêne qu'elle ignore être de la répulsion.

J'aime bien ma vieille nourrice, mais tous les enchantements qui viennent de maman, est-ce que je les subirais avec cette émotion, si je n'étais née sensitive?

Après la toilette sommaire, campagnarde que Mme Lacoste juge bien suffisante, voici l'enfant habillée. C'est une robe, feuille est enfermée entre les murs, et baigne les choses. Toute la maison romanesque trempe dans une demi obscurité pareille, venue des arbres trop proches. La Normandie étouffe sous la verdure. Humidité, mélancolie, ses manoirs et ses fermes ont peine à voir le jour, à travers l'envahissement vert sombre.

— Qu'est-ce que j'ai?

Le petit cœur se souvient. Endormie en pleurant... Comme c'est triste quand on n'a pas neuf ans.

La douleur d'un enfant, lorsqu'elle ne vient pas de quelque poupée cassée, a quelque chose de sacrilège. Douleur de grande personne, douleur qui n'êtes pas à l'échelle, est-ce que vous ne pourriez pas me laisser être de mon âge? Quand je serai grande, qu'aura-t-on à m'offrir pour réparer cet irréparable: mon enfance attristée?

Toutoune, assise contre l'oreiller, réalise que sa mère est partie, et ne reviendra pas avant de longs mois. La petite pâlotte baisse la tête. Ses deux grosses nattes, pareilles à de l'herbe séchée et tordue, pendent le long de sa figure mal équarrie où les yeux, avec leur regard malheureux, mettent un charme singulier.

Et, tout à coup, un petit plaisir traverse la grande souffrance sans paroles. Toutoune a fait un bond pour sauter du lit. Longue chemise de nuit blanche, elle traverse la chambre, pieds nus sur le glacial carreau rouge de l'ancien temps, et s'en va tirer de toutes ses forces le tiroir difficile de la commode Louis XVI.

Là dedans est caché le mouchoir sur lequel maman a versé la dernière goutte de parfum. Toutoune l'a caché sous des amas de choses, pour n'être pas tentée de le respirer trop souvent. Elle croit que respirer un parfum l'use. En laissant enfermé le mouchoir, l'odeur se conservera très longtemps, peut-être jusqu'au retour de l'absente.

Le tiroir enfin ouvert, l'enfant trouve son trésor. La voici qui plonge son museau de chien-loup dans le petit linge ensorcelé.

Parfum, parfum qui évoques, qui fais naître des apparitions derrière les paupières closes de l'extase, parfum, présence réelle, cruel parfum qui nous redonne tout un être, alors que nos pauvres bras ne serrent sur nos pauvres cœurs que du vide...

Les larmes aux yeux encore, la petite fille retourne à son lit, saute dedans d'un bond, renfonce sous les couvertures ses pieds refroidis, son corps étroit. Faisons semblant de dormir, car voici la mère Lacoste qui monte. Ce mouchoir, c'est un grand secret qu'il ne faut pas dire. C'est gentil d'avoir ce secret-là dans son âme...

— Bonjour, ma Charlotte!

La mère Lacoste porte avec soin le plateau de bois où fume le bol de café au lait, où le pain mollet, le beurre et le sucre s'échafaudent. Son profil de vieille Normande au beau nez, dessine sur le camaïeu ses lignes nettes. Elle est grande, osseuse, édentée, coiffée d'un bonnet blanc, respectable, propre, avec des petits yeux sérieux et rçticents où veille la froideur moqueuse de la race, pour remettre chacun à sa place et repousser les familiarités.

Cette dignité naturelle, apanage de ceux de chez nous, sait quelquefois s'attendrir quand il le faut. Les vieux petits yeux dévisagent Toutoune, tandis que les mains serviables disposent le plateau sur le lit.

— Tu as bien reposé, mon bézot?...

Un baiser effleure le petit front lisse. La mère Lacoste est aussi câline que peut l'être une vieille Normande, et sa grande pitié de la gamine délaissée qu'elle élève lui fait trouver des mots et des gestes d'aïeule. Mais elle a les doigts rugueux, sent un peu la lessive, et son humble camisole est dure sous la joue, quand elle dorlote; et Toutoune ne sait pas elle-même a quel point elle souffre de ces choses. ou plutôt une blouse de toile rude, envoyée de Paris, solide et simple, et dans le style qui convient à Toutoune; ce sont des chaussettes de fil et de fortes bottines à lacets, tenue de plein air, tenue de liberté.

Huit heures. C'est le moment des devoirs et des leçons. Mlle Calpelle est chargée de l'instruction de la petite Villeroy. C'est la maîtresse d'école du village, lequel se compose de quatre maisons, d'une petite église, d'une petite mairie, et de grandes fermes dispersées au loin dans les profondeurs de la campagne.

Cette jeune fille vient deux fois par semaine, à cinq heures, donner sa leçon. Toutoune n'aime pas l'étude, et n'est point consciencieuse.

— Je vais aller apprendre mes leçons dehors, Nounou!

Mme Lacoste admire sans trop approuver. "Est bien du cassement de tête, tout ça!"

Toutoune, le cartable sous le bras, toute petite entre les deux doubles rangées de hêtres de la cour d'honneur, a l'air de s'en aller à l'école. Mais l'école où elle va ne ressemble guère à celle du village. C'est le soleil et l'ombre, l'herbe et les branches, les grillons et les bourdons qui vont faire le cours. A cette école-là, Toutoune sera toute seule, ou, du moins, les petits chèvre-pieds qui sont ses camarades resteront invisibles.

Il s'agit de chercher la meilleure branche pour s'y asseoir, le livre à la main. Les grands hêtres de l'avenue ne se laissent pas faire. Mais il y a, dans le parc, un certain arbre qui a des bras de mère. Son corsage de mousse est presque aussi doux que ceux de maman.

Grimpée avec son livre, Toutoune a laissé son cartable au bas de l'arbre. Un temps. Il faut bien d'abord respirer, pour savoir quel goût a, ce matin, la nature. Et puis, entre les feuilles, un morceau du manoir se voit, et Toutoune contemple un peu "sa légitime".

C'est un épais manoir Louis XIII, dont le grand toît simple d'ardoises descend très bas sur les fenêtres à petits carreaux. Une vigne vierge l'habille aux couleurs de la saison, vert sur vert.

"Je vois la fenêtre de ma chambre Je vois la fenêtre de maman. Celle de Lacoste est cachée..."

Toutoune a tourné la tête. Voici là-bas un des bouts du parc. C'est une sorte de terrasse de terre qui donne sur la route et sur le plateau tout en moissons; c'est une balustrade de pierre, prête à s'écrouler, quatre vieux vases de guingois, sur lesquels monte une mousse haute comme de l'herbe. Même dans la pierre il faut que la Normandie fasse pousser son éternel herbage.

— Je serais peut-être mieux près de la balustrade...

Sur la route où ne passe presque jamais rien, Toutoune, arrivée à la balustrade, regarde comme les ombres des arbres sont longues. Il n'y a que le clair de lune qui fasse de si longues ombres. Un nuage tout rond et tout blanc, au-dessus de cet arbre tout rond et tout vert, a l'air de le copier dans le ciel. L'azur du mois d'août est déjà pâle de chaleur; et pourtant il y avait encore un peu de rosée dans l'herbe, tout à l'heure, et il en reste sur les mottes de ce labour, entre les hautes récoltes.

"Huit heures trois-quarts!..." annonce le petit clocher.

— Zut!... je n'ai pas ouvert mon arithmétique. Il n'est plus temps. Je vais commencer ma grammaire!

Toutoune n'a pas appris son arithmétique, mais elle a tout de même appris quelque chose.

***

Le déjeûner fini, la petite alla mettre son béret, et chercher sa bicyclette. Mme Lacoste ôtait le couvert.

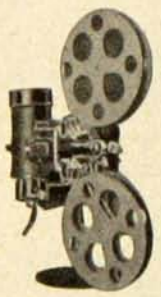
Quand les parents n'étaient plus là, l'enfant prenait ses repas dans la cuisine avec sa nourrice, pour simplifier les choses, et parce que la salle à manger était trop grande pour elle toute seule.

Des habitudes paysannes lui étaient naturellement venues: couper son pain, mettre les bras sur la table, enfoncer la serviette dans son cou, manger avec bruit, tenir sa fourchette en l'air. Elle ne s'en rendait pas plus compte que de ses ongles mal soignés, et autres petites grossièretés de tous les jours.

Ayant sorti la bicyclette de sa niche, elle s'assit dessus pour se diriger vers le hasard.



Quotidiennement 16 millions de gens



voient dans les théâtres des vues animées de cameras Bell & Howell . . . fabricants de

FILMO

le camera cinématographique personnel

Une majorité des cameras employés dans les studios cinématographiques professionnels sont fabriqués par Bell & Howell. La même perfection mécanique, la même habileté et la même originalité de leur dessin et de leur fabrication se trouvent dans le Filmo.

Renommés pour leur extrême simplicité de fonctionnement, les cameras Filmo vous donnent des vues animées des enfants, de la famille, de vos sports et de vos voyages, aussi claires qu'au théâtre. Vous n'avez qu'à regarder dans la lunette d'approche pour avoir le champ de vision, à presser le bouton et "Vous obtenez ce que vous voyez". Un enfant peut opérer le Filmo.

Entrez et laissez-nous vous faire une démonstration des cameras et des projecteurs Filmo.

THE FILM AND SLIDE COMPANY OF CANADA LIMITED

104, Edifice Drummond, Montréal MArquette 5985

TOUTOUNE ET SON AMOUR

Cette bicyclette, c'était le dernier cadeau de ses parents. Certes, ils n'étaient pas avares de leur argent. Ils ne l'étaient que de leur présence.

Toutoune volait à ras de terre, petit Mercure aux talons ailés. La bicyclette des enfants d'aujourd'hui remplace très bien la gouvernante du passé. Toutoune avait le droit de se promener seule dans la campagne, à des kilomètres autour du manoir. Mais il lui était défendu d'aller jusqu'à la ville. Scrupuleuse, elle suivait strictement les conditions du pacte.

Qu'il est enivrant de glisser sans bruit le long des routes et des chemins de l'été, d'être indépendante et rapide, de sentir multipli-e la marche, d'avoir aux pieds, somme toute, les bottes de sept lieues du conte!

La grande campagne de Gourneville, avec ses vastes pièces de terre, sa route jaune qui se tord à travers, ses chemins creux qui se referment à mesure qu'on passe, ses carrefours solitaires veillés par quelque calvaire tragique, ses bois qui commencent là pour finir au bout du monde, ses prés riches de bestiaux, ses fermes cachées derrière les haies méfiantes, ses deux ou trois châteaux abandonnés et mystérieux, quelle belle promenade quotidienne!

Toutoune ne se lassait pas de cela, ne se lassait pas d'y être seule.

Elle n'y était pas seule, en vérité. Son imagination lui donnait une compagne.

— Si maman était avec moi sur sa bicyclette...

Ce thème en tête, elle vivait pour deux les belles heures agiles. Un peu plus haute que nature sur sa selle élastique, elle pouvait regarder par-dessus les haies, découvrir des paysages par delà les "hauts bords", voir les vaches tachetées de roux et de blanc dans l'herbe tachetée d'ombre et de soleil, et ce bout d'infini qu'on découvre le long du chemin Saint-Pierre, monde bleu des côtes lointaines qui descendent jusqu'à l'embouchure de Seine, là où se niche la ville, avec son port trempé dans l'estuaire.

Elle revint par le village. On y rencontre des ânes avec leur bât, comme dans les livres de la Bibliothèque Rose, et parfois le berger avec son troupeau long d'au moins six mètres.

— Bonjour, berger!

— Bonjour man'zelle Villeroy!

Les deux chiens sont venus lécher les mains de la fillette. C'est Bergère et Capitaine. Et toutoune voudrait bien les avoir pour amis d'enfance. Mais son père a la phobie des chiens, et les défend au manoir. C'est bien assez que Toutoune ait mérité son nom, par sa figure qui ressemble à celles de Bergère et le Capitaine.

Avant de reprendre le chemin de la maison, un petit tour à la ferme Lelandais. Encore une fois:

— Bonjour, mam'zelle Villeroy!

Toutoune sait baratter le beurre, sait comment on fait le fromage de Pont-l'Evêque, comment se fabrique le boudin noir, comment se tue le porc annuel, comment se montent les meules de foin, comment se cueillent les pommes de l'automne, comment s'organise tous les six mois, cette grande affaire: la lessive. Elle connaît les travaux terriens de toutes les saisons. Son enfance est nourrie de ces choses vigoureuses, de même qu'une plante est nourrie de bon terreau. Les humains sont bien plus végétaux qu'on ne croit. Une âme est un produit du sol, comme un arbre.

Madame Lelandais, fermière, raconte avec indignation une petite histoire qui lui est arrivée au marché de la ville, la semaine dernière.

— J'avais ma légume dans les paniers, et des bouquets de roses parmi. Une créature, qui devait venir de Trouville, m'en demande. Et la voilà qui te les prend un par un, pour les sentir, et les rejette après. "Madame, que j'y prêche, allez-vous finir d'prendre votre respire sur mes fleurs? Est malaucœureux pour les autres acheteurs!"

Que Toutoune comprend bien cette colère! L'envie subite qu'elle a de son cher mouchoir secret lui fait précipiter sa visite.

— Au revoir, mère Lelandais!

— A la revoyure, mam'zelle Villeroy!

Elle revient à toutes pédales au manoir, à travers la campagne roulée dans l'embaumement immense de l'été. Voici poussée la vieille grille qui se rouille, et qu'on ne repeint jamais. Voici la cour d'honneur, le manoir tout au bout.

Le timbre de la bicyclette carillonne. La mère Lacoste, qui lavait dans un baquet, accourt:

— En retard, ma Charlotte! Ta collation t'attend depuis plus d'un quart!

...Avant de manger son pain et son chocolat, elle monta vers le tiroir. Une bouffée de l'odeur sentimentale... vite!... vite!... en cachette...

Jusqu'à sept heures il va falloir encore travailler. Maintenant ce sont les devoirs qu'il faut faire. Problème... Analyse grammaticale... Narration... Tout ce la doit être prêt d'ici lundi. Lundi, c'est dans deux jours... Quel dommage! Le parc de cinq heures est si beau! Impossible de travailler dehors. Dès qu'il s'agit d'écrire, c'est une telle complication!

"Où vais-je m'installer?"

Il y avait la salle de billard, un beau billard dont nul ne se servait, témoin d'existences antérieures. Il y avait le grand salon, avec ses affreux rideaux de peluche bleue, ses têtes de cerf, ses collections de papillons, un vieux cor accroché. Passé, passé, charme des vieilles maisons démodées dont personne ne connaît bien l'histoire. Il y avait le fumoir et ses jolis fauteuils anciens.

Toutoune fut là-dedans avec son matériel scolaire. Elle ouvrit les livres et le cahier, trempa sa plume. Par quoi commencer? L'analyse grammaticale ça l'ennuyait autant que le problème. Tout cela c'était un monde impénétrable, et dont l'énigme ne l'attirait pas du tout. Son entendement, devant cela, se fermait d'avance, comme une série de soupapes hermétiques. La nature, l'été, ces grands mystères l'ouvraient tout entière, la petite âme; mais les secrets de l'arithmétique et de la grammaire, en quoi cela pouvait-il l'exalter?

Sans chercher à rien comprendre, elle griffonnait n'importe quoi sur son cahier. Il s'agissait de passer le temps, le temps austère qui, de cinq à sept, l'assayait devant la tâche quotidienne. Ainsi Mlle Calpelle ne pourrait pas, selon sa redoutable menace, écrire à Mme Villeroy pour se plaindre de son élève.

De toute sa mauvaise foi de paresseuse:

— J'ai fait ce que j'ai pu...

L'oreille au guet, elle reconnut le coup de sept heures au clocher, redit par la grosse horloge de la salle à manger. Les livres et le cahier refermés net, elle courut à cloche-pied jusqu'à la cuisine.

— Nounou, j'ai fini de travailler!

— Bien, mon Nenet! T'es un p'tit ange du ciel!

Le malaise d'un léger remords passa sur le cœur de Toutoune. Elle ne se sentait pas très honnête. Mais un coup d'œil vers l'avenue la remit d'aplomb. Quelle bonne demi-heure avant le dîner, quelle récréation intense, dans la lumière rosée, où, déjà, se pressentait le long désespoir du couchant...

Dîner sans lampe, c'est un des signes les plus marquants de la longueur des jours d'août. La cuisine luisait de cuivres, belle dinanderie que Mme Lacoste faisait avec acharnement briller, selon des rites presque sacrés en Normandie. Toutoune racontait sa promenade sans événements, petite voix bavarde, enchaînait des niaiseries. Mais tout ce qu'elle ne pouvait pas dire, tout ce qui restait pour elle sans mots, admirations, rêveries, atmosphères respirées, couleurs, senteurs, bruits de l'été, tout cela, tragiquement, restait enseveli dans le silence impuissant de l'enfance.

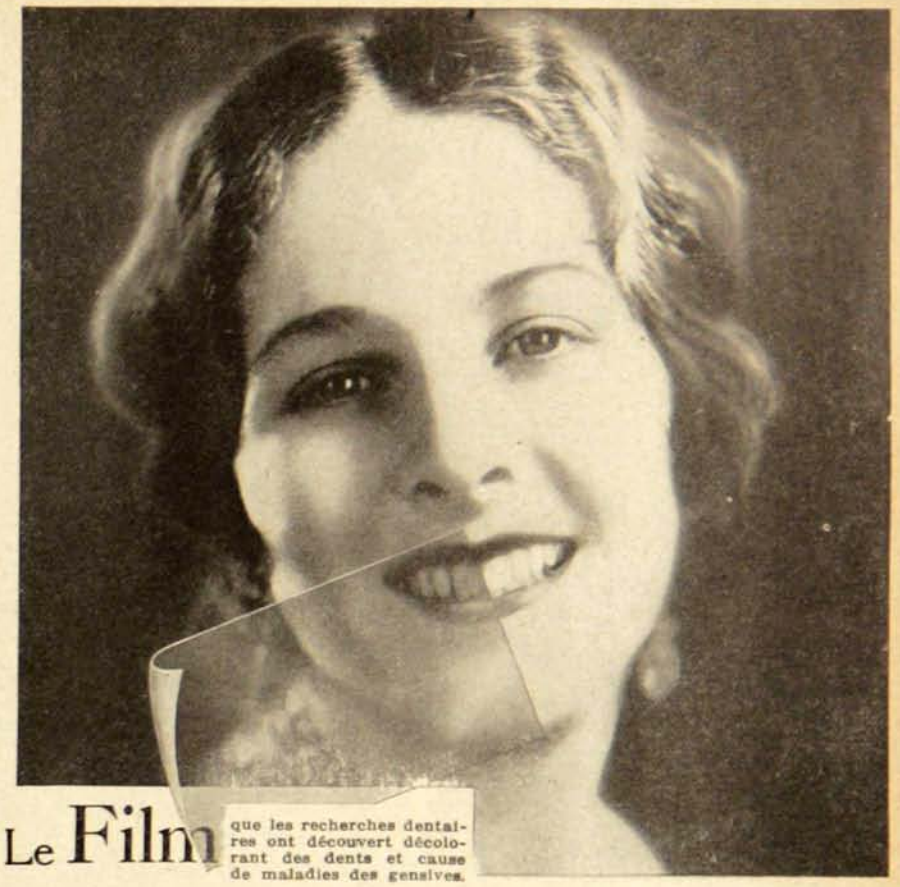
Avant d'allumer la lampe, Lacoste ferma portes, volets, toutes les paupières de la maison. Toutoune, à cette heure-là, devenait triste jusqu'aux larmes.

Silencieuse, elle s'installa sous la lampe, à côté de la nourrice qui ravaudait; et elle repassa ses leçons en pensant à autre chose. Puis, quand l'ancien douanier, qui venait de frapper, eût dit bonsoir et pris un verre de cidre avant de gagner le réduit qu'on lui donnait en bas:

— Allons, ma Charlotte!

Elles montèrent à la chambre. Encore fermer des volets, tirer des rideaux. La

GRATUIT... un tube de 10 jours de Pepsodent



Le Film que les recherches dentaires ont découvert décolorant des dents et cause de maladies des gensives.

La carie commence sous le film chargé de microbes

Vous devez enlever le film. Daignez accepter un échantillon gratuit de dentifrice spécial enlevant le film.

IL VOUS intéressera grandement qu'on vous demande d'accepter un échantillon gratuit de pâte à dents Pepsodent *si vos dents se carient — si les dents sont tachées, décolorées — ou si vous êtes menacé de la pyorrhée.*

Vous serez intéressé, parce que la pâte à dents Pepsodent est fabriquée de façon à combattre ces trois conditions plus effectivement que n'importe quelle autre méthode connue.

Le Pepsodent enlève les microbes des dents

Les microbes causent la carie des dents. Les microbes et le tartre, sous des conditions favorables causent la pyorrhée. Virtuellement, la maladie ordinaire des dents et des gencives est causée par les microbes.

Il n'y a qu'un moyen connu de combattre les microbes et de mieux sauvegarder les dents et les gencives. Vous devez enlever ce film visqueux, opiniâtre qui colle les bactéries sur l'émail des dents.

Ce film recouvre et protège les microbes contre les antiseptiques que vous pouvez employer. Il emprisonne les microbes dans les interstices, s'attache si fortement que le plus vigoureux frottage ne peut pas réussir à le déloger. Et votre dentiste sait qu'un frottage trop vigoureux a des résultats dommageables.

Le moyen scientifique SUR.

Agit différemment

Les dentistes d'aujourd'hui conseillent à leurs patients, par millions, à abandonner les autres moyens pour le dentifrice spécial enlevant le film appelé Pepsodent. Il agit d'une façon entièrement différente. Vous remarquerez cette différence du moment qu'il touchera vos dents.

Tout d'abord, le Pepsodent fait figer le film et ensuite L'ENLEVE SUREMENT. Pas de pierre ponce, pas de gravier nuisible ou d'abrasion brute, mais une action scientifique qui le recommande pour les dents et les gencives les plus sensibles.

Pepsodent

Le dentifrice spécial enlevant le film

La première attraction de radio en Amérique

AMOS 'n' ANDY



Vous attendrez avec impatience ces incomparables artistes noirs. Dans l'air chaque soir excepté le dimanche à:



7.00 p.m. aux postes opérant sur l'heure de l'Est.
10.30 p.m. aux postes opérant sur l'heure Centrale.
9.30 p.m. sur l'heure des Montagnes.
8.30 p.m. heure du Pacifique.

Ne retardez pas

Il n'y a qu'un Pepsodent. C'est la plus fine pâte à dents que la science dentaire ait su faire. Vous voudrez l'essayer pour avoir des dents plus jolies, plus saines. Veuillez écrire aujourd'hui à l'adresse la plus rapprochée.

Employez Pepsodent deux fois par jour. Voyez votre dentiste deux fois par année.

Tube de 10 jours GRATUIT

Expédiez le coupon à

The Pepsodent Co.,
Dept. 902, 191 George St.,
Toronto 2, Ont. Can.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Autres bureaux: The Pepsodent Co., 919 N., Michigan Ave., Chicago, Ill., U.A.S.; 42, Southwark Bridge Rd., London, S. E., 1, Eng.; (Australie) Ltd., 72 Wentworth Ave., Sydney, N. S. W.

Un seul tube par famille 3394-Can.

Plus qu'une commodité



CE BRUIT au milieu de la nuit, avec les visions de terreur qu'il évoque. Supposons que le téléphone — votre seul moyen de communication avec l'extérieur — est en bas! Dans la zone du danger! Mais s'il était à votre portée, près de votre lit — comme vous vous trouveriez bien de la protection que vous assure un poste supplémentaire.

La conception moderne c'est d'avoir des fiches dans chaque chambre afin de pouvoir transporter votre poste supplémentaire partout. Le coût n'est pas élevé. Communiquez avec notre bureau d'affaires ou demandez à tout employé de la Compagnie Bell de prendre votre commande.

La Compagnie de Téléphone Bell du Canada.

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA — LOCAL LONG DISTANCE TELEPHONE

TOUTOUNE ET SON AMOUR

veilleuse est allumée. Toutoune est déjà dans son lit.

— N'oublie pas ta prière surtout!

La vieille se penche maternellement, embrasse les petites joues qui se tendent, machinales. Elle voudrait dire ce qu'il faut dire à ce fragile cœur délaissé.

— Ma Charlotte... commence-t-elle.

C'est une bien grande douceur d'avoir, dans sa vie, cette vieille femme attentive, affectueuse, et qui comprend bien des choses sans en avoir l'air. Mais la fillette peut-elle apprécier cela? Cela c'est, pour elle, l'ordre naturel de l'existence. Cette enfant vit dans l'attente d'un miracle; et, certes, la tendresse de Lacoste n'a rien de miraculeux.

Gâtée, assez autoritaire, sentant confusément son droit féodal, aidée dans ces instincts-là par l'esprit du pays qui est hiérarchique sans le savoir, et respec l'ancien régime, Mlle Villeroy, propriétaire future du manoir de Gourneville, congédie un peu plus vite qu'il ne faudrait sa nourrice, par ces mots rapidement murmurés:

— Bonsoir, Nounou... J'ai bien sommeil!

Et, la lampe emportée aux mains de la vieille servante qui s'en va, Toutoune, dans le clair-obscur agité de la veilleuse, qui fait danser le camaïeu du bon vieux temps, recommence, les yeux grands ouverts, son pauvre petit songe, son pauvre petit songe.

III

ENDIMANCHEMENTS

LE clocher de Gourneville a trois cloches, comme les grandes églises. Ce matin, elles sonnent toutes trois à la volée, car c'est l'heure de la grand'messe. "Dimanche!... Dimanche!..." annonce le carillon à travers la campagne.

Les habitants sortent des quatre maisons du village; et, dans les fermes lointaines, les carrioles sont attelées. Le clocher rassemble son troupeau. Les fermes se sont éloignées du village, par esprit d'indépendance paysanne. Elles gardent leurs distances. Elles vivent sur le vieil adage normand: "Chacun cheuz sé".

Au manoir, Toutoune, entre les mains de la mère Lacoste, se laisse docilement endimancher. La nourrice lui a savonné la figure, avec la même ardeur qu'elle met à récurer les cuivres. Elle lui a également passé la brosse mouillée sur les cheveux. Le dimanche, il faut briller. Toutoune brille autant que la bassine à confitures. Son petit visage sans couleur est presque rouge sous le chapeau de village qui la coiffe, paille couleur de citron couverte de marguerites blanches et de nœuds roses. Deux rubans d'un bleu cru flottent au bout de ses nattes. Sa "belle robe", choisie en ville par la nourrice, est en broderie crème sur fond bleu de ciel. Des chaussettes blanches et des souliers jaunes terminent cet ensemble. Toutoune ainsi parée est véritablement un chien qu'on aurait déguisé, personnage des fables illustrées de La Fontaine.

La mère Lacoste l'enveloppe d'un regard complaisant. Cette toilette est riche, et digne d'une demoiselle.

— Maintenant, partons vite, sans ça nous ne serons pas emmessées!

Mme Lacoste a mis son bonnet noir à brides et sa "taille" de cérémonies. Elle porte un gros livre de messe. Toutoune aussi.

Sur la route, échange de saluts avec les autres paroissiens. L'église, charmante vieillerie, s'élève dans un sombre jardin qui est le cimetière. Sous les arbres élégiaques, les tombes chevelues, avec leurs croix entremêlées, ont l'air d'être aussi venues à la messe.

Une petite église au milieu des espaces ruraux, une petite église, pierre sculptée et verre colorié, ombres et dorures, fleurs ferventes et précieuses cires, une petite église avec son clocher-fée au milieu des humbles toits de la vie agraire, semble vraiment le dernier refuge du merveilleux à l'agonie. Au bout des labours, au bout des chemins creux, voici l'encens et le latin, la musique vénérable, harmonium et plain-chant, et ces personnages rebrodés et dorés dont les mains consacrées appellent la divinité, suprême vestige, en pleine campagne de chez nous, de l'Orient miraculeux des rois mages.

Sans même chercher le sens de ce rapprochement, Toutoune, chaque fois qu'elle entrait dans le banc qui, depuis cent ans, était celui du manoir de Gourneville, se sentait saisie d'une sorte de joie sourde et lyrique. Des images confuses se formaient dans son esprit de petite fille. Elle se revoyait au temps des premiers vagissements de la pensée, quand le matin de Noel enveloppait la chambre de Paris d'une atmosphère enchantée.

L'Enfant Jésus dans la cheminée, les petits souliers débordants de paquets mystérieux, le sentiment d'un miracle accompli dans la nuit tandis qu'elle dormait, tout cela n'avait-il pas, jadis, ressemblé de très près à cette messe pleine de bercements et de scintillements, dont la longue liturgie, dont le parfum religieux l'enveloppaient?

— Tu ne suis pas ta messe!... grondait tout bas Mme Lacoste en la poussant du coude.

La petite tête de chien déguisé replongeait dans le gros paroissien romain.

"Je me souviens bien de la nuit où j'ai surpris maman disposant les paquets dans mes bottines. J'ai bien compris, cette nuit-là, que l'Enfant Jésus, c'était maman. Mais je ne l'ai jamais dit à personne. Pourquoi?"

La sonnette du petit clerc, impérieuse, faisait agenouiller tout le monde. Cela produisait, dans toute la nef, un bruit étouffé. Les petites filles de l'école chuchotaient. Toutoune se sentait d'une autre race qu'elles, une race qui avait son banc, orgueilleusement, tout près du chœur.

Au passage du pain bénit, une gourmandise mystique l'agitait. La messe est la satisfaction de quatre sens sur cinq: la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût.

Toutoune, en sortant de l'église, ne savait plus où elle en était. Mme Lacoste lui ramenait en avant, d'un coup sec, son chapeau lourd et chaviré. De nombreuses voix villageoises saluaient encore.

— Bonjour mam'zelle Villeroy!

Et l'enfant et sa nourrice rentraient au manoir, l'estomac creux, avec, aux tempes, la vague migraine des dimanches.

***

Le surlendemain de ce dimanche, Toutoune mit de nouveau sa belle robe et son beau chapeau. Mme Lacoste l'emmenait à la ville, dans la carriole du fermier. Elles y allaient de temps à autre, en vue de courses indispensables; et c'était un grand plaisir pour la fillette.

La fermière et ses enfants, le valet qui conduisait, la nourrice, Mlle Villeroy, s'entassèrent.

Dans des cas semblables, on ajoute, au banc de la carriole, deux ou trois chaises de cuisine, sur lesquelles on s'installe tant bien que mal. Le banc avance et recule jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'équilibre voulu.

— Y a trop de paquet derrière, disait le valet.

Enfin les brancards se trouvèrent à leur place le long des flancs du gros cheval pommelé, qui s'appelait naturellement "Mouton", de même que toutes les juments de Normandie se nomment "Bijou", et toutes les chattes "Mousseline".

Le long des routes fraîches, sous le couvert des arbres épais, la carriole porta son monde. Toutes les têtes et tous les bustes oscillaient ensemble dans les tournants.

— J'vas en ville avec la pétite pour la chausser!... disait la mère Lacoste. Toutes ses câhauchures sont en perdition.

La famille Lelandais, avec sourires discrets, répondit. Nulle familiarité ne naissait de ces voyages en commun. Ce n'est pas par esprit d'humilité que les Normands savent conserver leurs distances. Au contraire. Ces grands terriens ont en eux quelque chose de la morgue des hobereaux.

Du fond de la campagne, la grande route départementale descend jusqu'au cœur de la ville. Commencée en plein bois, elle va tout droit à la poissonnerie.

Dès qu'elle apercevait les premiers toits du petit port ardoisé, Toutoune battait des mains. Aller essayer des chaussures l'ennuyait énormément, mais elle savait que, pour finir, on irait faire un tour sur la jetée, et cette idée la transportait.

Le long de la jetée, il y a les barques à voiles, il y a le petit paquebot qui traverse tous les jours l'estuaire. Ce bateau, qui date des premiers temps de la vapeur, a deux grandes roues, une de chaque côté, qui font bouillonner l'eau verdâtre des bassins. Le cri de sa sirène déchire le cœur de Toutoune. Les odeurs du port et son va-et-vient, les vieilles maisons mirées profondément, les fumées, les bouées échouées, les pêcheurs en vareuse bleue, portant l'anneau d'or à l'oreille, tout cela parle de voyages, comme certains livres qui racontent les histoires des îles... Oh! le cri de ce petit paquebot! C'est comme cela que doit crier celui sur lequel maman s'embarque pour l'Algérie.

Une angoisse et un charme composent la nostalgie, cette chose qu'on aime et qui fait souffrir. Désir de partir, goût de rester, sanglot vers les absents, espoir qu'ils vont revenir, du trouble, du trouble, un trouble plus grand que celui du dimanche à la messe, les yeux qui ont envie de pleurer, la bouche qui voudrait sourire...

— Oh! Maman!... Maman!...

Toutoune, les yeux remplis des couleurs de l'estuaire, sent vivre tout au fond d'elle les deux prunelles d'opale qu'elle a tant adorées déjà, qu'elle adorera toujours, si précieuses derrière la voilette noire qui les met en cage, tandis que le cher parfum sent bon tout autour du corsage lisse, sent bon et grise... grise...

Mme Lacoste, qui la tient par la main, veut lui faire remarquer des choses.

— Tu vois, s'il faisait plus clair, on voirait la jetée d'en face... Tu vois, ce que t'aperçois tout au bout de la côte, c'est le grand phare tournant... Tu vois...

Encore un bonheur avant de quitter la ville. Mme Lacoste a coutume de s'arrêter à l'hôtel de l'Ecu d'Argent, pour y faire goûter la petite, et prendre elle-même un café. Dans la salle basse et saure, aux fenêtres à guillotine pleines de barques et d'eau vaseuse, Toutoune voit dans l'ombre, au-dessus des petites tables où l'on s'assied pour boire, deux grandes gravures poussiéreuses, et qui se font pendant sur le mur noir de crasse.

"Welcome" et "Farewell". C'est de l'anglais. On ne comprend pas. Mais cela représente une dame et sa petite fille, démodées toutes deux, habillées comme on l'était vers 1860, toutes petites toques et grosses coiffures dans un filet, robes compliquées et festonnées, bottines qui ne ressemblent pas à celles que Lacoste vient d'acheter pour Toutoune. Sur l'une des gravures, la dame fait des adieux, avec son mouchoir, à un bateau qui s'en va. Sa petite fille, debout sur un parapet, la tient en pleurant par le cou. Sur l'autre gravure, la dame est en deuil, la petite fille a grandi, le bateau s'approche...

— Oh! Maman!... Maman!... répète encore une fois, sans savoir pourquoi, l'enfant nostalgique.

Et elle sait que, passées les distractions du retour en carriole avec la famille Lelandais, elle retrouvera, parmi les brouillards de sa petite âme, ces deux gravures qui la font tant rêver, et ce cri du paquebot qui lui fait si mal, et l'eau glauque du port, et les toits vieillots, et l'odeur saumâtre, et les reflets, et les fumées, tout cela, tout cela dont le mystère la bercera, la tourmentera, la charmera, la harassera jusque dans son sommeil.

IV

IL ETAIT UNE FOIS

"LA maman de ta maman? Elle était très belle, oui. Je ne l'ai pas beaucoup connue, puisqu'elle est morte, malheureusement, après deux ans de ménage et que je ne faisais que d'entrer au service de la famille par mon mariage avec le garde-chasse. Mais tous les anciens du village te parleraient d'elle. Les beaux yeux qu'elle avait!... Comme ceux de ta mère, d'abord. Il y avait eu bien des histoires au manoir, à l'époque, vu que nos messieurs de Gourneville n'entendaient pas laisser une de leurs demoiselles épouser un fiancé sans noblesse. La mère de ta maman, Marie de Gourneville, avait fait caprice du côté de Rouen. M. Gautrin était un jeune homme de conduite, et riche. Il venait voir la famille, le dimanche, dans sa voiture à grelots. Il faisait trois jours de voyage pour ça, et logeait en ville, à l'hôtel. Mais les parents ne voyaient pas ça d'un bon œil, à cause de son nom. Dans le temps, on avait des idées comme ça. Alors

TOUTOUNE ET SON AMOUR

man'zelle de Gourneville, quand elle en a eu assez, elle est allée se jeter dans la grande mare de la ferme, que tu connais. Je t'aurais déjà conté tout ça, mon bézot, mais tu ne me demandais rien. Tu étais trop petite pour chercher la racine. Te voilà plus haute, à c't'heure, et vieuillie. T'auras dix ans à la chandeleur.

"Donc ta grand'mère (puisque c'était ta grand'mère) s'étant noyée, comme je te dis, par désespoir d'amour, les parents, une fois repêchée, lui ont cédé. Queu belle noce au manoir! Je m'en souviens comme d'hier. J'étais déjà d'âge, m'étant mariée tard. La traîne de la mariée était longue à recouvrir une acre; le curé doyen était venu de la ville, et les invités suivaient tertous; il y avait jusqu'à des messieurs de Paris, avec leurs dames à dix-huit volants. Tout ça pour voir mourir la petite femme deux ans après, en mettant au monde son poulot qu'était donc ta mère.

"Je venais d'avoir, à trente ans, un éfant qu'était venu mort. On m'a donné le poulot. C'est comme ça que j'ai été la nourrice de ta maman.

"La mort de Marie Gautrin avait bien contrarié la famille. Un des messieurs en est trépassé de chagrin sur le coup. Et puis, comme ta mère attrapait ses trois ans, et comme son père, M. Gautrin, s'était remarié d'une fille de Paris, on a mis la petite dans les mains de ses grands-parents, qu'étaient donc M. et Mme de Gourneville. Ceux-là l'ont gardée jusqu'à leur mort, qui n'a pas tardé; et ta mère est passée à Mme Pierre de Gourneville, sa grand'tante, la tante Dorothée, qu'on l'appelait, qui te l'a expédiée dans un couvent de Paris. Aux vacances, elle venait queuquefois au manoir, mais pas souvent, parce que Mme Pierre de Gourneville préférait son château près Rouen. Et puis, presque tout l'été, ta mère le passait en Angleterre, dans une famille qu'était bien convenable. Ça fait qu'on ne la voyait presque pas. Elle était bien jolie itou, ta mère, oh oui! A l'âge qu'elle a maintenant, une bonne pièce de trente-cinq ans, tu vois si elle est encore bien, ma Marie-Ange! On ne croyait pas qu'elle se marierait. Mais au moment de coiffer sainte Catherine, voilà les amours qui parlent pour M. Villeroy, ton père. La vieuille tante de Gourneville a fait bien des hélas, car elle avait toujours espéré que Marie-Ange redeviendrait noble par épousailles. Mais elle a eu peur de la mare, et elle n'a pas essayé de dire non. Elle était pourtant guerrière. C'était une vieuille vivante, une Normande qu'avait pas froid à l'œil. Mais elle a donné consentement tout de suite, et voilà comment ta mère, Marie-Ange Gautrin, s'est mariée de Charles Villeroy. Moi qu'avais eu le malheur de veuver (puisque mon homme avait été tué à la guerre), et qu'avais pas eu d'autres éfants, je suis restée au service de ma Marie-Ange, et je l'ai suivie à Paris où tu es venue au monde. Dame, on ne t'attendait pas si tôt!... Tu n'avais pas deux ans que ton arrière grand'tante de Gourneville décédait, et laissait le manoir à ta mère, avec une bien grosse fortune. C'est comme ça que te voilà chez toi ici, ma Charlotte; car le testament de défunte Mme de Gourneville expliquait comme ça que le manoir qu'elle donnait était pour toi plus tard. Ton papa et ta maman ont leu'z affaires de l'autre côté du monde, et ils ne tiennent pas tant que ça à la campagne. Alors, moi qui suis bientôt assez vieuille pour faire un mort, et qui n'ai jamais eu que les enfants des autres, me voilà chargée de remplacer ici ton père et ta mère, en attendant que ce soit leû fantaisie de revenir prendre leur particulier à Gourneville.

"...S'ils reviendront un jour pour de bon?... Mais oui, ma Charlotte. Ils ne t'emmènent pas avec eux parce que ça ne vaut rien pour les éfants de courir le flot. Mais ils pensent bien à toi, va! Tu vois bien que tu ne manques jamais de rien, que tu as des atours, et de l'instruction, et tout ce qu'il faut. Et moi qui ai connu toute la famille, je ne suis pas une étrangère auprès de toi. Je sais mieux te poulotter que d'aucunes qui auraient plus de façon que moi. Et puisque tu es montrée en même temps par mamzelle Calpelle, tu deviendras une demoiselle aussi cons'quente que d'autres. Et puis, ayant été élevée sur ton bien, tu l'aimeras comme l'aimaient tes anciens; et tu seras une vraie Gourneville, marchez!

"Maintenant, voilà la sombreur qui tombe. Je commençons octobre, et les jours s'en vont du mauvais côté. Je vas allumer la lampe, et tu vas t'amuser avec ton beau livre d'images, que t'a envoyé ta maman, en attendant de travailler à tes écrits pour mam'zelle Calpelle. Et si tu as froid, je ferai, dans la cheminée, une belle bourguelée de feu pour chauffer tes petits pieds.

"Pour qui que tu pleures, ma Charlotte?.. T'as de l'ennuyance de ta maman? Tu ne sais pas?... On ne sait pas toujours ce qu'on a. Mais tu es trop pétite pour connaître ça. Tiens! voilà ton beau livre. Regarde les images. Regarde les images. Je dirai à la mère Lelandais qu'elle te rapporte de ville, demain matin, un gentil sucre d'orge. Là... c'est fini. Voilà tes yeux sequés. Regarde comme c'est joli ce qu'il y a dans ton livre. Lis, ma Charlotte, lis... Il était une fois...

V

LA BELLE SURPRISE

OCTOBRE promenait sa torche à travers bois. L'automne normande éclatait comme un incendie.

Sur le grand vert des prés, couleur exaspérée et claire, des feuilles de feu, toutes rondes, restaient posées au hasard de la chute. Et les branches des pommiers se tordaient au-dessus, empoisonnées par l'automne, en proie à toutes les chimies. Un ciel bas et gris traînait. Des flaques luisaient sur les routes.

Toutoune, en blouse tricotée de laine, des sabots aux pieds, prenait sa récréation de l'après-midi parmi ces beaux ravages. Elle marchait tout doucement, et comme au hasard; mais elle savait bien où elle allait.

Passée la barrière de la ferme Lelandais, elle ne fut pas trouver la fermière à la laiterie ou du côté du potager. Elle laissa la maison à sa droite, prit le grand clos où sont les bestiaux; et traversant les vaches rousses et blanches, elle se dirigea vers le fond, là où stague, entourée d'un demi cercle d'arbres, la grande mare désordonnée, recouverte en partie d'une lisse couche verte, hérissée de roseaux, avec de grandes places dégagées où nagent les feuilles des nénuphars.

Les arbres, bouquets morts, commençaient à 'effeuiller sur l'eau trouble Dans la boue épaisse du bord, le bétail avait laissé des empreintes fourchues.

Toutoune ne risqua pas ses petits sabots là-dedans. Elle alla plutôt du côté des branches qui surplombaient, à la découverte d'une fourche commode, pour y grimper et s'asseoir au-dessus de l'eau.

Ce fut avec peine qu'elle s'installa. Maintenant, accrochée parmi les lichens barbus et la mousse courte, elle passait sa tête entre les brindilles, et regardait l'eau compliquée.

"C'est là que Marie Gautrin, ma grand'-mère, qui était alors une jeune fille de dix-huit ans et s'appelait Gourneville, était venue se jeter pour mourir..."

Toutoune rêvait en silence. Cette chose qu'elle ignorait trois jours auparavant, s'était passée il y avait longtemps, longtemps, alors que, dans le manoir dont le toit bleu s'apercevait au loin sous un morceau de vigne-vierge toute rouge, résidait la famille de Gourneville,— sa famille.

"Elle a dû chercher l'endroit le plus haut, comme moi. Moi, c'est pour regarder seulement. Elle, c'était pour se noyer.

Un léger frisson courut dans le dos de la fillette. Elle serra plus fort, dans sa petite main délicate, la branche à laquelle elle se tenait. Et elle cherchait à se représenter Marie Gautrin, avec ses beaux yeux laiteux pareils à ceux de maman, et son habillement qui devait ressembler à ceux des deux dames qu'on voit sur les gravures de l'hôtel de l'Ecu d'Argent.

La couche verte de la mare, largement écartée à un endroit, semblait avoir été crevée par la chute de Marie Gautrin. Toutoune regarda longtemps cela. Puis elle dirigea ses yeux peureux vers le toit du manoir.







Peine Inutile!

Il y a encore des gens qui jugent inutile de se soigner.

Ils laissent un rhume "faire son temps".

Ils attendent qu'un mal de tête "se passe seul".

S'ils souffrent de névralgie ou de névrite, ils se disent qu'ils seront mieux le lendemain.

Pendant ce temps, ils souffrent inutilement, parce qu'il existe un antidote à leurs maux. L'Aspirine offre aux divers maux et douleurs que nous pouvons avoir un soulagement immédiat. Fiez-vous à ces tablettes pour soulager presque toutes les douleurs, en vous rappelant toutefois que la *cause* de votre mal, seul un docteur peut la traiter.

Vous pouvez prendre de l'Aspirine aussi souvent que vous en avez besoin. Elle n'affecte jamais le coeur. Dans toutes les pharmacies, avec modes d'emploi éprouvés.

ASPIRIN

Marque déposée

BAYER

TOUTOUNE ET SON AMOUR

La famille de Gourneville... Il y avait des oncles, des tantes, le père, la mère, beaucoup de monde. C'était ceux-là, tous ceux-là qui, dans la maison, avaient laissé la trace de leurs existences. Dans la maison, il restait un charme. Etaient-ce les oncles, qui jouaient sur le grand billard dont personne ne se servait plus?... Etait-ce la grand'tante de Gourneville, qui, dans sa jeunesse, avait choisi la belle bergère et les jolis fauteuils du fumoir? Etait-ce pour les fiançailles de Marie Gautrin qu'on avait accroché dans le salon les affreux et adorables rideaux de peluche des fenêtres?... Qui donc avait chassé les cerfs dont les têtes empaillées ornaient les murs? Qui jouait de ce cor accroché? Lequel des messieurs avait fait cette collection de papillons, encore si fraîche sous la vitre poussiéreuse?

La nourrice ne savait pas les détails. Personne ne connaissait par le menu l'histoire de tout cela, tout cela qui serait un jour l'héritage de Toutoune, sa "légitime".

Un amour plein d'orgueil fit battre le cœur de la petite. Comme elle remerciait la vieille dame de Gourneville, dernière du nom, qui, dans son testament, avait dit que le manoir devait revenir à Charlotte Villeroy!

Son regard redescendit vers la mare sinistre. Une horreur subite de la mort acha de son arbre. Trébuchant sur ses sabots, elle retraversa l'herbage, sous les pommiers en décomposition. Il lui semblait qu'elle n'avait jamais bien regardé son paysage de tous les jours. Depuis les paroles de la nourrice, le passé dont jamais l'enfant ne s'était souciée, semblait envahir le manoir et ses dépendances, reprendre son immense place dans les pièces démodées, dans le parc à l'abandon, dans les prés restés les mêmes, sur les routes vides et fuyantes, sous le ciel changeant où se succédaient les couleurs des saisons.

De par la sorcellerie des mots, Toutoune, à présent, se sentait liée à son ascendance. Le mot 'Gourneville' prenait, pour elle, un sens inconnu. Le manoir, qu'elle avait toujours aimé, devenait, pour la petite descendante, une maison hantée, hantée par l'esprit de la famille, demeure mystérieuse du bon vieux temps. Abandonnée des siens, l'enfant allait peu à peu faire la connaissance de l'âme de sa vieille maison, cette âme grand'mère qui nous accueille et nous berce quand nous n'avons personne pour nous aimer.

Une fraîcheur de nouveauté faisait briller les yeux singuliers de la petite fille sans beauté. Des curiosités inattendues lui venaient. Elle essaya tout à coup de courir, malgré ses sabots, pressée d'aller revoir, à l'un des bouts du parc, la balustrade familière qui dominait la route déserte.

Elle y arriva tout essoufflée, et se pencha comme pour voir quelque chose.

A cette même place, les messieurs et les dames de Gourneville s'étaient appuyés, causant entre eux où rêvant devant la splendeur des labours étendus jusqu'à l'horizon. C'était sûrement là que Marie Gautrin s'accoudait, tout émue, dans l'attente de son amoureux, quand il arrivait de Rouen dans sa voiture à grelots, comme l'avait raconté la nourrice. C'était là que, dans l'ombre portée des vieux vases de guingois, elle avait longuement combiné son suicide, et pleuré les larmes de son amour contrarié.

L'après-midi, langoureusement, disposait ses ombres sous les arbres jaunes. Entre deux nuées, une nappe de soleil tombait sur les dorures d'octobre. Du roux pâle au rouge foncé, la gamme rutilante de l'automne montait et descendait les arbres et les haies.

Toutoune entendit un grondement au tournant de la route, et se pencha plus encore pour voir ce phénomène: une automobile.

Même pendant la belle saison, il n'en passait jamais par là. Gourneville, comme beaucoup de coins normands, restait attardé dans les siècles d'avant le nôtre. Il est bien des terres de mon pays où l'on ne soupçonne même pas encore les traces de la Révolution.

C'était une belle limousine toute neuve, assez semblable, pour la forme et la couleur, à la voiture à grelots guettée jadis par Marie Gautrin. La science moderne a donné d'invisibles ailes aux berlines de nos grands'mères, et les promène sans chevaux sur les routes, voitures enchantées qu'une fée toucha de sa baguette.

Toujours en attente du merveilleux, la petite âme ne s'étonna pas trop. La limousine jaune et noire qui fonçait sur la route n'arrivait-elle pas du fond des songes, appelée par l'intense rêverie de Charlotte Villeroy?

Elle va passer. Elle passe... Elle est passée...

Non! Elle s'arrête!... Elle s'arrête à la grille du parc! Une panne?... Vite, courons voir!... Comme c'est amusant!...

Toutoune a pris ses sabots à la main pour courir plus vite, et bondit sur ses chaussons mous qui laissent les pieds sentir au passage tous les cailloux et toutes les bosses.

A la grille du parc, elle s'immobilise, intimidée. La limousine achève de stopper dans les feuilles mortes. La portière s'ouvre.

Toutoune, devenue toute pâle, pousse un grand cri.

— Maman!...

Derrière Mme Villeroy qui descend en riant, s'esquisse la silhouette de Charles Villeroy.

— Maman!... Papa!...

Ruée sur sa mère, la petite lui saute au cou, sa grande bouche montrant toutes ses dents de petit animal. On ne sait pas si elle rit ou sanglote. Penchée, la jeune mère se laisse bousculer un instant. Ses yeux d'opale s'égaient derrière la chère voilette noire, si longue, qui les met en cage, et tout son parfum est là, bien plus puissant que celui du mouchoir secret, et la douceur de ses fourrures enveloppe la petite fille ivre.

— Eh bien!... Voilà une surprise, Toutoune!... Et ton père?... Tu n'embrasses pas ton père?...

La grande moustache frôle les joues enfantines.

— Bonjour Toutoune! Ça va bien?... La mère Lacoste est à la maison?...

Retournée à sa mère, la petite se cramponne à son bras. Mme Villeroy passe la petite porte de la grille rouillée, sa fille serrée contre elle. M. Villeroy, resté derrière, donne des ordres au chauffeur.

— Tu vois, Toutoune, nous avons une auto, maintenant! C'est commode pour venir te voir? Nous sommes partis de Paris ce matin.

— De Paris?... fait Toutoune.

— Mais oui! Nous y sommes rentrés depuis quatre jours. Nous n'avons pas écrit, puisque nous devions venir. Nous y passons l'hiver, cette année.

— Oh! maman!... Mais tu ne vas pas repartir ce soir, dis?...

Mme Villeroy, tout en avançant dans la cour d'honneur, l'enfant accrochée à ses fourrures, se mit à rire encore.

— Tu ne voudrais pas, Toutoune!... Nous resterons trois ou quatre jours ici. Nous sommes venus...

Elle ne cherche même pas à cacher son éclatant égoïsme:

— Nous sommes venus pour chercher quelques meubles qui ne font rien au manoir, et qui seront très bien à Paris. Nous avons pris le goût de la brocante, depuis quelque temps. Tu ne sais pas ce que ça veut dire... Mais tu ne peux pas te figurer comme c'est amusant! C'est ton père qui a décidé de venir chercher les meubles...

Les enfants sentent sans analyser, et c'est pour eux un bienfait et un malaise... Toutoune ne sait pas pourquoi, tout à coup, elle baisse la tête sans plus avoir envie de rien dire.

Mme Villeroy continue, frivole et dégagée:

— Maintenant que je commence à mieux savoir, je m'aperçois comme l'appartement est mal arrangé. Je vais tout refaire... (c'est joli tout de même, ces couleurs d'automne...). Tu comprends, nous comptons recevoir beaucoup, cet hiver...

Elle se tourne vers l'enfant, la séduit d'un grand regard d'azur pâle derrière la longue voilette noire, et dit:

— Un jour, on viendra te chercher en auto pour t'emmener à Paris... Quand tout sera installé. Tu pourras bien prendre quinze jours de vacances?... A ton âge, ça n'a pas d'importance.

— Oh maman!...

Toutoune illuminée, sent descendre en elle le miracle, le miracle toujours espéré.

Lacoste, tout au bout de la cour d'honneur, devant la porte du manoir, se fait un abat-jour de sa main pour chercher à comprendre ce qu'elle voit venir dans l'avenue.

Et comme une gamine, Mme Villeroy crie à tue-tête:

— Bonjour Nounou!

***

Ce furent trois jours de tohu bohu, d'emballages, de ravages dans la maison. Les beaux fauteuils et la bergère du fumoir, la petite table-bouillotte du salon, une pendule, un grand meuble marqueté, toutes les miniatures, le grand lit bateau de la chambre conjugale, même la commode de la chambre de Toutoune, tout cela remué, dérangé, arraché des vieux coins du passé, secoué par les mains du chauffeur et du maître, fut cloué, comme dans des cercueils, entre des planches. L'auto faisait sans cesse des voyages du manoir à la gare de la ville.

La nourrice hochait la tête, retenant des réflexions. Toutoune, fascinée, suivait partout sa mère, prise dans le remous de son parfum, sans même s'apercevoir qu'on pillait sa "légitime". L'histoire de Marie Gautrin, les messieurs et les dames de Gourneville, tout était oublié. Maman était là, maman promettait de revenir chercher Toutoune en auto, maman riait, maman sentait bon...



DES LAMPES CONVENABLEMENT PLACEES
—des lampes qui ajoutent au confort de votre demeure aussi bien qu'à sa beauté—c'est ce que l'on recherche de nos jours. Les lampes Laco Mazda vous offrent tout ce que vous pouvez désirer en fait d'économie, de durabilité et d'efficacité.

LAMPES LACO MAZDA

DEMANDEZ LES A VOTRE MARCHAND

Crème à la Glace

Pour réceptions et pour Desserts
ELLE EST TOUJOURS APPRECIEE

Aujourd'hui nous la livrons paquetée avec de la Dry-Ice (glace sèche) ce qui fait un paquet absolument propre et élimine l'eau salée et les désagréments qui en résultent.

FRontenac 3121*

J.J. Joubert LIMITÉE

TOUTOUNE ET SON AMOUR

— Vous comprenez, nounou, vous mettrez les meubles de jardin et les vieux rebuts du grenier à la place de tout ça... Au reste, tout ça, ce sont des vieilleries sans valeur. Ça m'amuse, c'est tout.

Mais l'auto vertigineuse repartie, emportant les deux voyageurs parmi les flots de paroles et des mouchoirs gentiment agités, la vieille femme, restée avec Toutoune sur le seuil silencieux, secoua lentement sa tête coiffée du bonnet blanc de sa longue servitude, et murmura, gronda plutôt:

— Est tes affaires qu'on t'emporte, ma Charlotte. Et défunte Mme de Gourneville aurait point aimé ça, marchez!

Mais la petite, redressée, indignée, véhémente, amoureuse:

— Puisque c'est à moi, c'est à maman Et elle peut bien tout prendre si ça l'amuse!

Cependant, lorsqu'elle rentra dans la maison et retrouva les vides poussiéreux laissés par les meubles emportés, un grand serrement de cœur l'avertit qu'il arrivait un malheur au manoir. Alors elle se dépêcha de dire tout haut, pour elle-même, et toute sa joie lui revint comme un flot impérieux:

— Maman viendra me chercher en auto pour m'emmener à Paris!

Elle devinait qu'elle allait maintenant vivre de cette promesse. Elle était encore trop petite pour s'apercevoir que ses parents la retrouvaient et la quittaient avec le désinvolture qu'on a pour des animaux, et qu'elle était vraiment pour eux, pauvre Toutoune, un petit chien.

VI

L'ATTENTE

PENDANT plus de huit jours, elle vécut éblouie encore, parfumée encore. Triomphante, elle promenait son bonheur sur les routes tragiques de l'arrière-saison, au vol étincelant et silencieux de sa bicyclette.

Les leçons et les devoirs, baclés plus encore que d'ordinaire, la faisaient pourtant souffrir plus que jamais. Une agitation heureuse l'empêchait de rester deux minutes en place. Et le sourire de ses dents de petit loup mettait une lueur dans son visage enfantin, si curieusement nuancé de beige, et qui semblait, en toutes lettres, avoir été passé dans la même teinture que ses deux grosses nattes sèches et que ses yeux bizarres.

Au manoir, Mme Lacoste réparait en bougonnant le désordre laissé par le passage pillard du papa et de la maman.

Une table de rotin remplaça bientôt la commode de Toutoune, un roking-chair la bergère du fumoir. Retrouvées dans le grenier, quelques pauvres chaises, recouvertes d'un velours rouge mangé des vers et pisseux, prirent la place des délicats fauteuils, bois ouvragés et soies anciennes.

La pendule, le meuble de marqueterie et le lit bateau restèrent sans remplaçants. Une des tables rondes de l'office, sous un tapis moderne, fut mise dans le salon, à l'endroit de la table-bouillotte enlevée avec le reste.

"Ce sont des vieilleries sans valeur..."

Rapidement, les jours raccourcissaient. Toutoune, obligée de rentrer de bonne heure, s'impatientait dans la maison hermétique du soir, sous la grosse lampe triste.

— Maman va revenir me chercher!

Au bout de huit jours, elle commença d'abandonner ses courses à bicyclette, car les routes étaient défoncées par les averses nocturnes. Superstitieuse, elle prit peu à peu l'habitude de passer ses heures de liberté près de la balustrade de pierre, entre les vieux vases moussus, comme si le fait de s'y accouder eût dû lui ramener l'auto miraculeuse que ses songes avaient attirée une fois déjà, du fond des horizons silencieux. Et tandis que, la tête en avant, l'oreille tendue, elle regardait le tournant de la route, elle ne savait pas, la petite passionnée, qu'elle était pareille, à peu de choses près, à cette Marie Gautrin qui l'avait tant fait rêver.

Cependant, au crépuscule, elle rentrait chaque jour un peu moins triomphante.

— Il faut laisser à madame le temps d'arranger ses appartements de Paris... disait la nourrice, non sans ironie amère.

De grandes pluies diurnes vinrent enfin empêcher toute sortie. Ce fut derrière les petits carreaux du manoir que l'enfant dut guetter ce ronflement de moteur qui ne se faisait jamais entendre.

La sombre maison, dans le suprême désespoir de novembre, enveloppa d'une humidité suintante le chagrin commençant de la petite Villeroy. La nourrice, après l'avoir cherchée partout, la retrouvait dans sa petite chambre, collée à la fenêtre, et les yeux en larmes.

— Tu vas avoir froid, ma Charlotte!... Viens avec moi te chauffer en bas! Tes poupées sont toutes seules, tu sais bien! Viens! Je te donnerai des petites chiffes pour les habiller. Et puis j'ai retrouvé ton jeu de cartes. Nous allons jouer à la bataille!

Or, comme un grand froid sec suivit les pluies, Lacoste disait, le soir, en fermant les volets:

— J'vois un cerne autour de la lune. Y va blanc-geler cette nuit. Ça commence à croûter.

Et les ténèbres de l'hiver descendirent sur la nature, comme un grand malheur irréparable.

Sous la lampe, allumée à trois heures, Toutoune, le front dans les mains entre ses nattes pendantes, tout en plongeant dans sa grammaire, tendait tout de même l'oreille sur les bruits possible du dehors. Mais elle savait bien maintenant que c'était fini, que maman ne viendrait plus.

"Nous recevrons beaucoup cet hiver..."

Elle entendait encore la voix douce annonçant ces fêtes. Des images joyeuses passaient. Comme ils devaient rire, les yeux laiteux, au milieu des belles réunions de l'après-midi, pleines de mouvement et de bruit, comme elles devaient briller, la nuit, les robes de bal...

Mme Lacoste:

— Tout de maême! Alle ne nous écrit pas souvent, ta maman, mon por' tit quin!

Une lettre vint pourtant à la longue: "Nous sommes en bonne santé... J'espère que Toutoune est sage... Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, donc tout va bien au manoir..."

Il y avait diverses recommandations. Il y avait: "Nous embrassons Toutoune." Et c'était tout. Pas une allusion au beau voyage promis.

Le charme, qui chaque jour avait décru, s'en alla tout entier après cette lettre-là. C'est alors que Toutoune, en rôdant par les pièces, connut enfin le dommage fait au manoir par le rapt des meubles chéris, arrachés de leurs places vénérables. Attardée devant la table de rotin, le roking-chair, les pauvres chaises de velours rouge, elle sentit qu'il s'était fait là quelque chose qui n'était pas bien. Ces meubles sans valeur que ses parents avaient enlevés, elle les aimait, pourtant. Et le désastre de leur disparition lui faisait mieux comprendre encore celui de sa petite âme.

Les jours passaient l'un après l'autre. Avec les gelées, un peu de féerie était revenue sur la terre. Toutoune emmitouflée alla visiter les aspects nouveaux du dehors, les pommiers en sucre candi, l'herbe givrée, tous les clinquants de l'hiver.

Au bord de la mare prise d'un seul bloc, elle eut d'assez étranges petites pensées. Le spectre de Marie Gautrin venait peu à peu reprendre sa place au manoir, dans le parc, le long des prés, au tournant des routes. Les messieurs et les dames de Gourneville réapparurent dans les rêveries de l'enfant délaissée.

Mais la neige et ses amusements prodigieux finirent bien par forcer la petite figure à rire. Toutoune fit un bonhomme dans l'avenue de hêtre. Elle se battit à coups de grosses boules blanches avec le jeune valet de la ferme. Et même, sur la mare hantée, elle organisa des glissades.

Vigoureusement, le manoir d'hiver reprenait ainsi possession de sa frêle habitante, encore que le soir la vît, assise au coin de la grande cheminée de la cuisine, fixer sur les sept couleurs de la flamme un regard malheureux de Cendrillon.

Aux environs de la Noel, la nourrice fit atteler la carriole, et prit Toutoune avec elle pour des courses à la ville.

Les magasins brillaient de jouets, de sapins enguirlandés, de sabots en sucre et de petites bougies. Une animation générale courait les rues cabossées, parmi le froid qui faisait fumer les haleines.

En rentrant le soir, la mère Lacoste dit:



Confort, Commodité Bonne Santé...

Trois avantages que Kotex apporte aux Femmes

DES MILLIERS de femmes en ce pays, qui sont très particulières pour leurs soins intimes, ne penseraient jamais à se passer de *Kotex, la Nouvelle Serviette Sanitaire Perfectionnée*. Elles ne tolèreraient aucun substitut, pas plus qu'elles ne retourneraient aux méthodes d'autrefois, lesquelles ont été prouvées être dangereuses.

Kotex est exceptionnellement doux et souple — s'ajuste comme un vêtement — et conséquemment ne cause jamais d'ennui. Sa bourrure en Cellucoton absorbant est cinq fois plus absorbante que le coton ordinaire. Kotex déodorise entièrement d'après un procédé connu seulement de Kotex.

Les médecins et les gardes-malades recommandent l'emploi de Kotex comme grande protection contre les sérieuses conséquences qui peuvent résulter si facilement des temps de malaise hygiénique si les précautions nécessaires ne sont pas prises. Kotex signifie meilleure santé.

Aucun ennuyeux lavage avec Kotex. On s'en débarrasse facilement. Directions sur chaque paquet.

Parce qu'il est confortable, commode et incontestablement sanitaire, Kotex donne à la femme une nouvelle liberté de corps et d'esprit. Le prix d'achat de Kotex est plusieurs fois compensé, disent les femmes. Ne coûte que quelques sous par serviette.

Demandez seulement Kotex dans toute pharmacie ou tout magasin à rayons ou de nouveautés. Rien autre ne donnera autant satisfaction. Grandeur ordinaire, 60c par boîte de douze. Grandeur Super 75c.

DOUCEUR DELICATE

1. **Kotex est doux** — Non pas une douceur décevante qui se presse rapidement en un paquet irritant. Mais une délicate douceur durable.
2. **Sûre, sanitaire**... garde votre esprit à l'aise.
3. **L'enveloppe Kotex** — est beaucoup plus légère et rafraîchissante que le coton, et cependant absorbe cinq fois autant.
4. **Dans les hôpitaux**... Kotex est un matériel identique à celui employé par les chirurgiens pour les pansements chirurgicaux dans les principaux hôpitaux.
5. **Il déodorise**, sûrement, entièrement par un procédé enregistré.

FABRIQUEES AU CANADA

Serviettes Sanitaires

KOTEX



Deux Grandeurs

Grandeur régulière 60c la douzaine et grandeur Super 75c la douzaine.

Expédiez maintenant le coupon pour TROIS échantillons de Kotex et une précieuse brochure sur l'hygiène de la femme... GRATUITEMENT

LRM-2

GRATIS — 3 Echantillons de Kotex

Kotex Company of Canada, Limited,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Vous pouvez envoyer 3 échantillons de Kotex et la brochure "Hygiène intime" sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov..... F-859

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

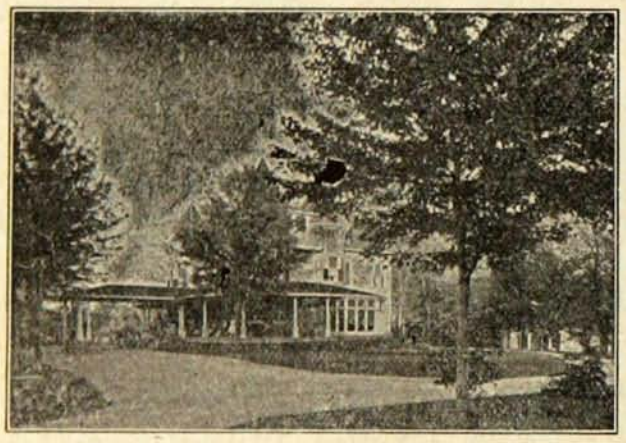
COTONS À BRODER D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C
COTONS À REPRISER D·M·C
SOIE À BRODER D·M·C

COTON LIN & SOIE POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER D·M·C MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT ARTICLES DE Ire QUALITÉ POUR OUVRAGES DE DAMES

COTONS PERLÉS D·M·C
COTONS À TRICOTER D·M·C
CORDONNETS D·M·C
FILS DE LIN·LACETS D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain,
Lisez "LA SCIENCE MODERNE"
Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...
Prix de l'abonnement $3.00 par an, 0.25 le numéro.
Publiée en France, Belgique, Suisse et Canada
Adresse à Montréal, B. P. 32, Station N.



Sanatorium PRÉVOST, Inc.
Institution unique située à
CARTIERVILLE, P.Q.
(*à quelques minutes de Montréal*)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le
Docteur ALBERT PREVOST
Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge:
Docteur EDGAR LANGLOIS
Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:
Dr CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste.

Ecole de gardes-malades dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone : BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

TOUTOUNE ET SON AMOUR

— C'est après demain dans la nuit que le petit Jésus va descendre...

Et sa voix et son air étaient si affirmatifs, que Toutoune fut prête à douter une fois de plus. Oui ou non avait-elle, jadis, à Paris, surpris sa mère plaçant dans les petits souliers nocturnes ces paquets pleins de jouets et de bonbons inattendus?

Il y avait du merveilleux dans l'air. Toutoune se mit à croire à l'on ne sait quel miracle. Peut-être... peut-être, le matin de Noel... peut-être que maman allait venir?

Mais la pauvre âme paysanne de Lacoste était si peu subtile que la bonne femme mit, dans le sabot soigneusement placé devant la cheminée, la poupée vue et longuement détaillée deux jours plus tôt en ville, au bazar de la Ménagère.

Assise dans son petit lit matinal, en développant le paquet qu'elle pouvait croire, à défaut de mieux, envoyé du moins par sa mère, Toutoune, froissée sans le savoir par un si grossier merveilleux, se mit brusquement à sangloter.

Et, comme la nourrice, qui n'y comprenait rien, demandait avec stupéfaction: "Qu'est-ce que t'as, ma Charlotte?..." l'enfant, se laissant tomber dans l'oreiller, répondit de toute son âme qui se souvenait du beau Noel d'autrefois, à Paris, répondit, à travers les hoquets et les larmes tandis que la poupée décevante lui tombait des mains, répondit ce petit mot douloureux, ce petit mot d'enfant, ce petit mot qui voulait tout dire...

— J'aimerais mieux maman... Oh! J'aimerais mieux maman!...

VII

DU NOUVEAU

LES perce-neige perçaient la neige.

Elle était étendue sur toutes choses, et sa blancheur bleue remplaçait partout, avec une exactitude étrange, le vert touffu de l'été. Des herbages blancs, des branches blanches, un autre monde était né dans les mêmes paysages. Pouvait-on croire les prochaines violettes de mars en préparation là-dessous?

Toutoune, résignée maintenant, avait adopté sa déception. La malheureuse âme humaine sait de bonne heure s'adapter aux tristesses dont la vie se charge de la gorger. L'enfant sans trop le savoir, attendait les joies du printemps pour la consoler. D'une année sur l'autre, surtout quand on est petit on oublie les enchantements des saisons. Comment le bois mort de l'hiver allait-il jamais pouvoir faire des feuilles? Et par quel miracle lent les pommiers blancs de février allaient-ils devenir les pommiers blancs d'avril?

La reverbération de la neige jetait une lumière froide jusqu'au fond des pièces du manoir. L'hiver était la seule saison où l'on y vit clair dans la demeure.

Près du feu qui ne cessait plus de flamboyer dans la grande cheminée de la cuisine, Toutoune, rentrée de ses courses et de ses jeux dehors, venait sécher ses chaussons sortis des sabots et réchauffer ses petites mains bleues. La nourrice lui avait installé, tout contre l'âtre, une petite table. Là dessus, Toutoune étudiait sans entrain, ou bien cousait pour ses poupées.

L'immense sabot de Noël envoyé en retard par sa mère, et qui était de bois colorié recouvert de mica scintillant, servait de boite à ouvrage, maintenant qu'il était vide de ses bonbons. Un ours de peluche haut comme un enfant, un jeu de construction, considérable chose, une boite à musique compliquée et riche, portant des personnages qui dansaient, toutes sortes d'autres jouets encore étaient arrivés au manoir, au moment du premier janvier, dans une caisse bourrée de copeaux, cadeaux des parents sans cœur à leur fille orpheline. Peut-être pensaient-ils qu'en dépensant tout à coup beaucoup d'argent pour elle, ils remplaçaient l'irremplaçable.

Toutoune venait d'imaginer une robe pour son ours, devenu tout de suite le favori. Les volets fermés à l'instant, la lampe allumée, supprimaient subitement tout ce qui traîne dans les maisons, entre chien et loup. Et l'intimité du soir était douce, si frileusement resserrée dans cette cuisine pittoresque, tandis que le grand hiver du dehors soufflait sous les portes comme une bête.

— Nourrice, dit Toutoune, tu vas me tailler la robe. Ce sera joli, n'est-ce pas, ce bout de velours noir? Tu vois?... Ça fera juste l'affaire. Et je mettrai, dans le bas et sur les manches, une garniture de dentelle...

Un coup dans la porte d'entrée.

— Oh mon Dieu!...

Toutoune est devenue blanche, la nourrice cramoisie. Qu'est-ce que c'est qu'on vient d'entendre?... Elles sont seules dans le grand manoir, sans armes, loin de tout.

Les mains en suspension sur son ouvrage, la petite fille regarde, assise en face d'elle, la vieille qui tient ses ciseaux en l'air. Elles n'osent remuer ni l'une ni l'autre, et la même épouvante leur fait ouvrir la bouche toute grande.

Encore un coup sourd. Elles n'ont pas eu le temps de pousser leur seconde exclamation. La corne de l'automobile, impérieuse et pressée, semble, dehors, répéter avec agacement: "Mais voyons! Ouvrez donc!"

Le cri que lance Toutoune change de signification. Elle a bondi, jetant tout par terre:

— Maman!

— Ah!... par exemple!... fait la nourrice, qui court.

Vite, vite, ôtons les barres, tirons les verrous! Toutoune tient le mieux qu'elle peut la grosse lampe, pour éclairer la vieille dont les mains tremblent.

Tout de même, avant d'ouvrir:

— Qui est là!... demande la vieille.

Oh! voix douce de maman derrière la porte!...

— C'est moi, Nounou! N'ayez pas peur!

La lumière des phares aveugla soudain le vestibule. Arrêtée au bas du perron, en pleine neige, elle était donc venue jusque là sans être entendue, l'auto vertigineuse, l'auto plus belle que les carosses des contes, l'auto qui ramenait maman!

Une longue silhouette enveloppée de zibelines, voilée d'écharpes, monta les marches. Passant la lampe à la mère Lacoste, Toutoune s'était précipitée dans le froid.

— Maman! Maman!

Les mains accrochées, la tête dans la zibeline, dans les écharpes, dans le parfum, elle remonta les marches à reculons, faillit tomber dans le vestibule, se rattrapa, mêla sa petite voix folle aux exclamations. Et, sautillante, elle essayait d'embrasser encore, à travers les écharpes refermées, le visage frappé de froid qui brillait à travers.

Enfin, craintive, et regardant autour d'elle avec un calme subit:

— Et papa?

Lacoste fit:

— Tiens! C'est vrai!... Et Monsieur?

La douce voix trembla.

— Je suis seule.

Un silence. Puis:

— Vite! Vite!... Allons près du feu! Je suis glacée... Il fait un froid... Le mécanicien va nous poser la valise dans le vestibule, et puis il retournera au garage de la ville...

La mère Lacoste éclairait. Mme Villeroy pénétra dans la cuisine, s'approcha rapidement du feu, tendit ses mains gantées, avança l'un de ses étroits pieds guêtrés. Elle frissonnait sous ses écharpes, qu'elle releva, d'un grand mouvement, sur son visage. Les yeux précieux apparurent. Illuminée par la flamme, la jeune femme avec le détail de ses élégances, fut debout toute devant Toutoune qui la regardait de bas en haut.

Elle avait jeté son grand manchon sur la table, parmi la couture. La mère Lacoste, à côté, replaça la lampe. Puis, rapprochée parlant entre ses dents:

— Monsieur est point là? J'en reste jugée!...

Comme Mme Villeroy ne répondait rien:

— Est-y qu' madame aurait eu des mots avec lui?...

— Oh nounou!... Si vous saviez!...

Une montée subite de larmes déborda des prunelles laiteuses. Deux lourdes gouttes, suivies de plusieurs autres, serpentèrent sur les joues poudrées, cherchant la bouche qui tremblait nerveusement.

Mme Villeroy, rageuse frappa du pied.

La nourrice venait de saisir au bras la jeune femme.

— Madame!...

TOUTOUNE ET SON AMOUR

Toutoune sentit son cœur s'arrêter de battre. Maman qui pleurait!

Le mystère de la vie des grandes personnes épouvante et consterne les enfants. Ils savent d'avance qu'ils ne comprendront rien à ces drames qui se passent au-dessus de leur tête, dans un domaine ennuyeux, abstrait, qui n'est pas le leur, qui n'est pas le monde imagé, frais, le monde qu'habitent ces poupées qu'ils chargent de rêves, qu'animent ces jeux tout vibrants d'originalité.

Les grandes personnes ne jouent pas. Comme ce doit être triste! Ce qui les amuse ou leur fait de la peine est absolument inintelligible. Les livres et les journaux qu'elles lisent sont plus arides que les grammaires et les arithmétiques, les conversations qui les intéressent sont tellement vides de sens, au point de vue enfantin, que positivement, les petits ne les entendent pas.

Toutoune n'existait plus pour sa mère et la nourrice. Cependant, à cause de l'innocente présence, elles continuèrent à parler bas.

La petite fille ne chercha même pas à entendre. Cachée dans l'ombre de sa mère,— une ombre très noire à cause du feu,— debout contre la jeune femme debout, elle prit un bout d'écharpe qui traînait, et, le tenant contre sa bouche, elle pleura sans bruit, puisque maman pleurait.

— Si vous saviez, nounou!...

Comme elle était orpheline, elle aussi, tout à coup, se plaignant avec véhémence à cette vieille servante qui la tenait au bras!

Des mots parvinrent jusqu'à Toutoune enfouie dans l'écharpe et l'ombre.

— Il me trompe... J'ai découvert tout... Son cercle... Il est parti pour Londres avec elle. Elle veut le faire divorcer... On m'a tout dit... Il y a huit ans qu'il se devoie... Il joue... Il fait des dettes...

Et ce mot revenait sans cesse, dans un sanglot: Divorcer.

"Il joue..." A quoi pouvait-il jouer, M. Villeroy?

Brusquement la jeune femme se retourna, saisit la petite aux épaules, et la serrant contre elle:

— Mais moi, j'ai ma fille! Je vais la ramener à Paris! Elle ne me quittera plus! Quand il reviendra de Londres, il la trouvera. Ce sera bien fait! Et puis, comme ça, on ne pourra pas clabauder. Vous pensez bien qu'ils vont chercher tout ce qu'ils pourront pour me mettre dans mon tort!

La nourrice répondit tout bas quelque chose. Mme Villeroy s'écria:

— Dès demain matin, Nounou! Vous nous rejoindrez à Paris plus tard, si je vois que je peux y rester.

Toutoune avait bien compris cette fois. C'était son sort qui venait de se décider. Sa mère la reprenait. Elle allait désormais vivre avec sa mère, à Paris, et l'avoir pour elle toute seule. Quand papa reviendrait, on le chasserait. L'éternel intrus dont elle avait peur ne serait plus jamais, jamais là.

Elle leva la tête pour regarder, à travers ses larmes, le visage de sa mère. Elle leva la tête vers l'énigme de la vie. Et le bonheur descendit en elle si profondément que, pour le mieux sentir, la petite fille ferma les yeux.

***

Quand, le lendemain matin, ayant timidement frappé, Toutoune pénétra dans la chambre de sa mère, celle-ci, assise devant ses belles brosses, tous ses beaux bibelots devant elle, se retourna.

Un peu de feu dans la cheminée égayait la grande chambre où manquait le lit-bateau remplacé en hâte par une vieille ferraille du grenier.

Toutoune, prête à partir, sortait d'entre les mains de Lacoste, qui l'avait revêtue, pour aller à Paris, de sa robe des dimanches, laine verdâtre, de son manteau rouge qui était "en si belle marchandise", de sa fourrure grise achetée au bazar de la Ménagère, de son chapeau de satin bleu ciel à pompon de soie.

Le visage de Mme Villeroy, ravagé par une nuit de larmes, et dont les yeux cernés paraissaient plus pâles que jamais, manifesta tout à coup, à la vue de Toutoune ainsi parée, une brusque gaieté.

Avec un petit rire, elle dit:

— Ma pauvre fille!...

Et ce fut tout. Puis, sans lâcher sa houppe:

— Viens m'embrasser tout de même...

Lacoste entrait. Il y eût des piétinements et des paroles. Dehors, l'auto ronfla sous la fenêtre. Un grand battement de cœur secouait Toutoune. Mme Villeroy mettait son chapeau, disposait ses divines écharpes.

— J'y suis! Descendons!

Au moment de refermer la portière de la limousine, Mme Lacoste dit, une fois encore:

— Au revoir, ma Charlotte.

Et la petite vit soudain pleurer le vieux visage réticent. Des larmes dans les rides d'un tel masque, c'était terrible.

Saisie, la petite se rendit compte, seulement en cette minute, de la cruauté de son départ. Il y avait donc tout de même de la tristesse dans l'aventure magnifique?... Oui, puisque la nounou pleurait comme cela, puisque maman hier, avait sangloté...

Quand la voiture passa la grille du parc, collant sa tête à la vitre fermée, l'enfant put apercevoir une dernière fois son manoir, tout blanc dans le paysage tout blanc; et le déchirement de tout son être fut tel qu'elle faillit jeter un grand cri. Mais, retombée contre sa mère, pelotonnée, le cœur gonflé d'exaltation, elle ne voulut pas admettre cette douleur qui venait de la poignarder. Maman était venue la chercher, maman l'emportait à Paris!

Heureuse et déchirée, ivre de joie et désolée, sentant à la fois tout cela se ruer en désordre dans son âme de petite fille, elle s'abandonna sans défense, et, dans le vertige de la course folle, se laissa silencieusement emporter vers sa destinée.

VIII

TOUTOUNE A PARIS

LES yeux dilatés, Toutoune regardait tout autour d'elle, encore sous le coup de cette montée en ascenseur qui l'avait saisie.

Au sortir de l'auto sombre, de la longue nuit noire, les clartés de l'électricité, dont l'appartement était inondé la stupéfiaient avant toute chose; car la lampe du manoir et les bougies qu'on y promenait, avaient habitué sa vue à la lumière restreinte et jaune de l'ancien temps.

Mme Villeroy, pendant un instant, regarda sa fille, et s'en amusa.

— Ça te plaît ici, Toutoune?

La petite n'eut pas le temps de répondre. La femme de chambre noire et blanche entrait au salon.

— Le bain de madame est prêt.

— Vous direz à Juliette de s'occuper de la petite, Adèle.

Plantée là, toute seule au milieu des éblouissements, Toutoune, enveloppée par la tiédeur des radiateurs, n'osait plus faire un pas sur le tapis épais.

Le piano à queue, couvert d'une étoffe d'or, l'hypnotisa d'abord. Ensuite elle remarqua les fleurs des vases, chrysanthèmes grands comme des bouquets, roses blanches comme elle n'en avait jamais vu, même en juin, à Gourneville. Des tableaux, des objets, des livres précieux dans deux bibliothèques, ces rideaux de soie rose pâle qui tombaient de si haut, ce divan immense couvert de peaux de bête et de coussins extraordinaires, elle n'avait jamais imaginé pareil spectacle.

Comment ne s'était-elle pas souvenue de tout cela? Maman avait dû changer d'appartement. Elle avait oublié de s'en informer.

Petite villageoise impressionnée, elle risqua tout de même un pas du côté du piano. Et, tout à coup, elle sursauta.

Devant la cheminée où flambait, malgré les radiateurs, un joli feu de bois emprisonné dans des revêtements de fonte noire compliqués de sujets Louis XV, elle venait de reconnaître, disposés en rond, à la place d'honneur, les fauteuils et la bergère du manoir, tels qu'ils avaient été pris, avec leur vieille soie déteinte à raies, et leurs petites fleurs effacées.

Un élan la jeta vers ces vieux amis-là. Pourtant elle retrouvait à peine leur physionomie, dans ces flots de lumière, parmi ces richesses. Etonnée qu'ils fissent si bonne figure là-dedans, elle se disposait à s'asseoir sur l'un d'eux...

— Ah!... fit-elle.

Sur la cheminée, la pendule de Gourneville la regardait avec son cadran rond comme la lune. Le sujet, les guirlandes, tout cela, nettoyé, brillait comme des merveilles. Et c'étaient, en effet, des merveilles. Mais Toutoune n'en savait rien.

Une personne, qui devait être Juliette, entra sans bruit, sur ces tapis feutrés qui faisaient qu'on marchait partout comme en rêve.

— Si mademoiselle veut venir...

Emmenée dans une chambre illuminée, Toutoune, parmi de nouveaux étonnements, fut dépouillée de son paletot rouge, de sa fourrure grise et de son chapeau bleu ciel. Elle vit sa petite malle ouverte, ses affaires sorties et posées sur le lit mousseux et blanc qui, probablement, serait le sien.

— Si mademoiselle veut se laver les mains...

Elle faillit dire: "Ce n'est pas la peine!" A Gourneville, on se lavait les mains une fois par jour, et c'était tout.

Devant le beau lavabo, ses petites pattes dans la cuvette précieuse, elle eut le sentiment qu'il fallait dire quelque chose d'aimable à cette Juliette qui s'occupait d'elle.

Elle tourna son visage sans couleur, leva ses yeux drôles, et demanda:

— Vous êtes la bonne, vous?

La fille eut un sourire que retenait le respect des maîtres.

— Je suis la fille de cuisine... dit-elle

— Ah?... dit Toutoune sans comprendre. Et l'autre bonne, qu'est-ce qu'elle est?

— C'est la femme de chambre.

Puis:

— Il y a aussi le chef, et puis le maître d'hôtel, et puis le mécanicien, que mademoiselle connaît déjà.

— Tout ce monde-là pour deux personnes?... remarqua Toutoune, qui s'apprivoisait vite.

La jeune fille se mit à rire. Mais elle reprit son sérieux, tout un protocole sur la figure.

— Mademoiselle changera-t-elle de robe pour dîner?...

— Il y a donc du monde?... dit Toutoune. J'ai déjà ma robe des dimanches.

— Toutoune?...

La voix de maman appelait, du fond des clartés.

La petite s'élança.

— Par ici, mademoiselle, par ici!...

Guidée par la fille de cuisine, qui la laissa sur le seuil, elle se retrouva dans le salon, et resta pétrifiée d'admiration sur place. Sa mère, en tea-gown blanc était debout au milieu, apparition enchanteresse.

— Mais entre donc, Toutoune! Qu'est-ce que tu attends?...

La petite mit un pied devant l'autre avec peine, fut enfin près de la cheminée, près de sa mère. Et, d'un geste gauche, étranglée d'émotion, elle tâchait, sans quitter des yeux Mme Villeroy, de s'asseoir, de s'enfoncer dans l'un des vieux fauteuils de Gourneville.

— Oh! fais attention!... s'écria la jeune femme. Ne t'assieds pas là! Tu vas m'abîmer ma soie ancienne. C'est très précieux, tu sais!

Toutoune se retourna. C'était bien un des fauteuils de Gourneville.

La femme de chambre apportait un mouchoir. Mme Villeroy se tourna vers elle, comme pour la prendre à témoin, comme pour s'excuser d'avoir pour enfant une petite fille comme cela, habillée comme cela.

— Elle est élevée par ma nourrice et à la campagne, dit-elle en manière d'explication.

Quand elles furent de nouveau seules:

— Viens, ici, Toutoune.

Une belle main aux ongles pareils à des bijoux souleva la petite main jaune de Toutoune. Mme Villeroy, assise, examina les ongles douteux de l'enfant.



MADAME...

. . . . . .

. . . . . .

Absorbé par ses occupations, consacrant sa vie au soutien de sa famille, ambitieux d'en améliorer le sort, VOTRE MARI pense-t-il à vous protéger suffisamment en cas de malheur . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Vous avez le droit et le devoir de vous intéresser à cette question si vitale. Sachez le montant total des assurances-vie de votre mari puis par un simple trait de crayon obtenez le revenu que vous recevriez chaque semaine si vous étiez appelée à vivre à même ces assurances-vie . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

EXEMPLE :

Montant d'assurances sur la vie, $5,000.00

Revenu par semaine, $5,~~000.00~~

$5.00

par semaine.

EST-CE SUFFISANT . . . ?

. . . . . .

. . . . . .

A votre demande, sans obligation de votre part, notre spécialiste en assurance-vie vous fournira un plan de protection parant à toute éventualité. Remplissez ce coupon et adressez-le nous.

"La Sauvegarde"
152, Notre-Dame Est
MONTREAL

Sans obligation de ma part

Je désire avoir la visite de votre spécialiste en assurance.

Mon nom est.....

Mon adresse.....

Le meilleur temps serait..... jour

..... heure

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

"La Sauvegarde"

NARCISSE DUCHARME, Président.

TOUTOUNE ET SON AMOUR

— Toutoune, il faudra apprendre à te laver, ma fille . . .

Un nouveau petit rire lui fit des yeux gais pendant un instant.

— Et puis il faudra que je t'habille. Nous irons faire des courses demain, toute la journée.

Un silence suivit, puis il y eut une ombre à la porte, et le maître d'hôtel annonça:

— Madame est servie . . .

Le beau couvert . . . Les fleurs et la salle à manger luisante . . . Les plats compliqués . . . Le service . . . Toutoune n'avait pas faim, non.

— Toutoune! . . . s'exclamait la voix douce avec tout un scandale dans l'inflexion.

Mme Villeroy poursuivait, à mesure qu'elle s'apercevait de ces choses:

— Mais voyons, mon chéri, est-ce qu'on met sa serviette comme ça? . . . Est-ce qu'on tient sa fourchette en l'air? . . . Est-ce qu'on pose ses bras sur la table? . . . Est-ce qu'on mange la bouche ouverte? . . . Est-ce qu'on fait un bruit pareil? . . .

Sous le regard impassible du valet, statue noire devant le buffet, Toutoune, éperdue de honte, retenait une envie d'éclater en sanglots.

Madame Villeroy n'avait donc encore jamais remarqué comme était sa fille? L'enfant regretta presque, pendant le temps que dura ce dîner terrible, la présence antipathique de son père. Quand il était là, sa femme ne regardait que lui, ne s'apercevait de rien. Maintenant, seule en présence de sa mère, dans un tel désor, Toutoune sentait avec force sa paysannerie de petite fille des champs, élevée par Mme Lacoste. Avec quelle humiliation amère elle souhaitait être, ce soir, attablée dans la cuisine du manoir, en face de la pauvre nourrice!

Après le dîner, retournée au salon avec la jeune femme, la petite, éperdue de timidité, n'osant pas s'asseoir, n'osant pas parler, n'osant pas regarder, n'osant même pas sentir le parfum qui venait à elle, essaya seulement de répondre sans trop bredouiller aux questions posées par la voix douce.

Au bout d'un moment, Mme Villeroy dit:

— Je vais lire les journaux. Toi, fais ce que tu voudras.

Et quand les yeux bleus et pâles furent absorbés dans la lecture, la petite, en se traînant, presque en rampant, fut s'asseoir sur un tabouret de pieds, devant le feu.

"Nounou... pensa-t-elle, qu'est-ce qu'elle fait ce soir, toute seule dans sa cuisine?..."

Un grand étonnement triste lui venait de n'être pas heureuse, ce soir, après l'enivrement de ce départ. C'était donc là ce qu'elle avait, avec tant de fièvre, attendu depuis des mois, accoudée à la balustrade de Marie Gautrin, ou bien derrière les petits carreaux de sa chambre au camaïeu tout usé?

La femme de chambre, encore une fois apparue, demanda d'une voix contenue:

— Faut-il coucher mademoiselle? . . .

Mme Villeroy leva la tête un instant, au-dessus de son 'Figaro' déplié.

— C'est ça. Couchez-la. Elle doit être fatiguée.

Elle tendit sa joue, distraitement:

— Bonsoir, Toutoune . . .

Et l'enfant, ayant effleuré peureusement la tempe aux beaux cheveux noirs bien lissés, suivit docilement Adèle, qui, sur le pas de la porte, s'effaça pour la laisser passer.

* * *

Elle s'était endormie instantanément, malgré tout, dans son lit raffiné. La surprise du réveil, le lendemain matin, ne dura pas longtemps. Et, tout de suite, le cœur se fit lourd dans la petite poitrine.

Vous m'avez emportée, toute grelottante de tendresse, vers mon rêve, mon grand rêve, mon long rêve d'enfant. Et voici que mon premier matin de joie est un matin désespéré. Oh! dureté de ceux qui ne comprennent pas, qui ne sentent pas les enfants, qui ne se penchent pas sur leur petite âme sans paroles, éperdue, et sensitive jusqu'à la douleur . . .

Ce fut encore Adèle qui vint lui donner son déjeuner. Ce fut elle qui lui prépara ce tub mystérieux, qui la mit toute nue, la savonna, la frotta au gant de crin, l'habilla, lui fit ses nattes auxquelles elle mit d'autres nœuds.

Est-ce qu'à Paris on se lave souvent comme cela, tout entier, avec tant de savon? Est-ce que cet effarant gant de crin et cette eau de Cologne sont toujours de la partie?

— Mademoiselle n'ira pas trop du côté de la chambre de madame. Madame ne sonne qu'à dix heures.

Savait-elle seulement où se trouvait cette chambre?

Elle resta dans la sienne, par prudence, et regarda derrière les rideaux. Elle était dans le quartier de l'Etoile, et l'ignorait profondément. Mais le bruit proche des Champs-Elysées la laissa pendant une demi-heure aux écoutes.

Sa fenêtre donnait sur une belle cour neuve. Elle s'ennuya longtemps à regarder cela.

Comme il faisait chaud, chez maman! Elle ne comprenait pas ce qu'étaient les radiateurs. Sa robe verdâtre, sa belle robe des dimanches, l'étouffait. Alors, à Paris, c'était tous les jours dimanche?

Ayant sauté d'un pied sur l'autre pendant un moment, elle eut l'idée d'aller s'arranger les ongles. Sa figure sans couleur ne rougissait jamais; sans quoi elle se fut sentie pourpre de honte en pensant à tout ce qu'elle avait entendu la veille.

Enfin le carillon de la sonnerie électrique la fit sursauter. L'appartement s'anima de bruits de pas et de voix. La porte de la chambre s'ouvrit.

— Madame est réveillée, dit la femme de chambre, et demande mademoiselle.

Emmenée, Toutoune, les tempes battantes, fut introduite; Mme Villeroy, couchée, téléphonait, un vague sourire aux lèvres, et ne regarda pas sa fille.

La conversation dura, réponses à des questions qu'on n'entendait pas. Toutoune, d'émotion, remuait ses épaules et piétinait sur place.

La chambre de maman, dans son désordre parfumé, la séduisait. Et qu'elle était belle, dans son lit brodé, dans sa chemise de nuit de batiste rose, dans ses dentelles, qu'elle était belle, maman, avec ses yeux d'opale occupés d'autre chose, avec sa natte noire tombée sur son épaule, qu'elle était belle, maman, qu'elle était inaccessible et captivante!

L'appareil enfin raccroché:

— Bonjour, Toutoune! Eh bien! . . . Viens m'embrasser, ma fille!

Les yeux bleus avaient pleuré cette nuit.

— Allons! grimpe! Assieds-toi sur le lit! Tu as bien dormi?

Quand la petite fut là, dans la chaleur, dans la mollesse, dans la bonne odeur:

— Tu as été tubée ce matin, hein? Adèle m'a raconté ça. Tu sais, Toutoune, il faut devenir une petite fille très soignée. Sans ça tu ressembleras à ton père. Il est désordre! Il est négligé! . . . Si tu savais la peine que j'ai eue à le dresser!

Elle se tut, le regard plein de songe, en hochant la tête et se mordant la lèvre.

Toutoune avait tressailli. Ressembler à son père? . . . Toute la rancune instinctive qu'elle nourrissait contre celui-là, qui lui avait, d'avance, volé sa mère, se réveillait en elle.

— Je vais m'occuper beaucoup de toi, maintenant, Toutoune. Cet après-midi, nous allons sortir. Je vais d'abord t'habiller. Plus tard, nous te trouverons un cours, ou un lycée . . . Tu verras! Tu verras ce que je ferai de toi!

* * *

Le tourbillon de Paris autour de l'auto fut un étourdissement de toute la journée. A travers les magasins, dans les maisons de couture, la petite Villeroy suivit sa mère, la tête perdue, et comme retenant son haleine pour ne pas effaroucher le bonheur qui semblait enfin venir.

— Je n'aime pas le "tout fait", disait Mme Villeroy. Mais enfin tu ne peux pas rester une minute de plus fagottée comme ça . . .

Et Toutoune revint de ses courses, le soir, vêtue en petite Parisienne, sarrau de velours noir brodé, dans le haut, de couleurs bulgares, petit paletot sauvage de civette rayée, longues jambes noires, bonnet sombre d'où sortaient sa petite figure de bois, ses lourdes nattes, encore une fois changées de nœud.

(*Suite à la page 41*)

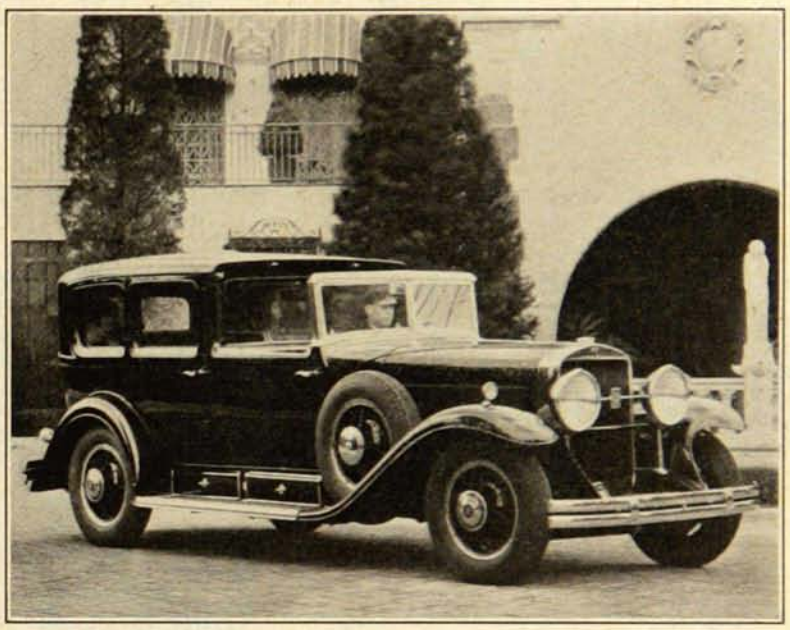
Le Véhicule Moderne

L'AUTOMOBILE EST DEVENU LE MOYEN LE PLUS POPULAIRE DE LOCOMOTION

CHAQUE ANNEE, COMME ON A PU LE CONSTATER AU SALON DE JANVIER, L'AUTOMOBILE SE PERFECTIONNE

LE SALON de l'automobile s'est ouvert au Stade de Montréal le 18 janvier dernier. Des milliers de visiteurs ont défilé, de stands en stands, devant les plus récents modèles d'automobiles. Ils ont pu admirer de près les élégantes voitures de tous genres, de toutes grandeurs, de toutes puissances et de toutes couleurs que les grands manufacturiers offrent au public, cette année. Ceux qui ont des sous ont déjà, sans doute, fait le choix de la voiture dont ils se serviront aux vacances prochaines. Les autres, ceux qui, pour de nombreuses raisons, font encore partie de la troupe "exécrable" des piétons, se sont contentés d'admirer avec envie. Peut-être pour se donner quelque illusion, pour mettre de l'espérance au cœur de tel vendeur ou tel représentant, ont-ils pris place dans une luxueuse limousine, dans un sedan aux lignes basses et souples, dans une routière élégante. Ils ont fermé les yeux, et, l'imagination aidant, ils se sont vus sur quelque route large, sans fin, bercés par le ronflement adouci d'un moteur puissant, emportés dans la lumière et le vent, vers un but de rêve. Mais la réalité les a trop vite repris. Ils sont descendus de voiture et perdus dans la foule anonyme, parmi les éclats de voix et les mille lumières de l'immense salle.

De toutes façons, propriétaires ou non d'automobiles, les visiteurs du salon ont pu se rendre compte, encore une fois, du progrès incessant de l'industrie. Chaque année apporte, avec les nouvelles voitures, des changements notables. Dans l'industrie de l'auto comme dans toute autre activité humaine, comme pour la nature et l'esprit de l'homme, il y a tendance vers le progrès, vers ce qu'il y a de mieux. Ceux qui visitaient le salon de 1929 devaient sûrement se dire: "Mais comment fera-t-on mieux et plus? Quelle amélioration nouvelle pourra-t-on apporter?" Qu'ils examinent avec soin les derniers modèles et ils se rendront compte de ce que peut faire l'ingéniosité de l'homme toujours en éveil.



CADILLAC — FLEETBOURNE

LUXE et recherche: voilà ce qui caractérise le nouveau "Cadillac-Fleetbouphe Brougham" dont le moteur est à huit cylindres, d'une grande flexibilité et facilité dans la conduite. A l'intérieur de cet automobile de luxe, c'est la note du confort qui domine. Un mécanisme ingénieux et précis permet d'enlever, en peu de temps, lorsqu'il fait beau, le capot d'arrière pliant.

M. de La Palice — s'il n'était malheureusement mort depuis quelques centaines d'années — s'empresserait de dire que notre vingtième siècle est le siècle de la vitesse. En 1929, l'on a célébré, dans les milieux scientifiques et industriels, le centenaire de la première locomotive à vapeur. Cent ans! Et quel progrès! Est-il possible de comparer sans sourire les trains d'il y a cent ans aux longs, luxueux et puissants convois qui traversent aujourd'hui les continents, abolissent les distances? L'électricité joue un rôle de plus en plus important dans les chemins de fer et le jour viendra où les trains ne s'adresseront plus qu'à elle.

Au-dessus du chemin de fer, il y a maintenant l'avion. Et, cette fois, ce sont les espaces dont le silence effrayait Pascal, où l'aigle, hier encore, était le seul maître, que le génie de l'homme achève de conquérir.

Mais chemin de fer et avion ne sont pas à la portée de tout le monde. Il n'est certes pas nécessaire d'avoir la bourse bien garnie pour utiliser l'un ou l'autre, quoique l'aviation ait encore beaucoup à faire avant de devenir aussi populaire que le train. L'automobile, par contre, s'adresse à la masse qui peut non seulement l'utiliser, mais le posséder.

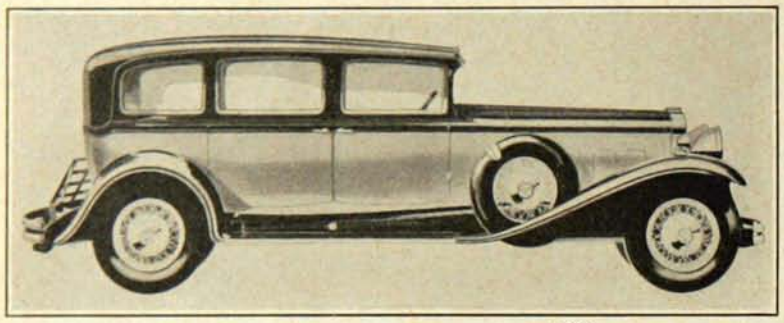
Parmi tous les moyens de locomotion, c'est toujours l'auto qui est le plus pratique, le plus agréable et, quand on y réfléchit bien, le plus économique. Le nombre de ceux qui possèdent des automobiles ne fait que croître d'année en année, dans tous les pays du monde. Utile et souvent indispensable pour le commerce ou l'industrie, l'automobile est devenu un important facteur de la vie sociale et familiale.

Il fut un temps où chacun restait chez soi. Certains regrettent peut-être cette époque. A quoi bon? Ceux-là auraient dû naître au siècle des chars à bœufs ou des quadriges romains. Mais nous sommes, en attendant en plein vingtième siècle où chacun, suivant un mot célèbre aura bientôt "son petit express". A nous d'en profiter et de faire servir les développements de la science à nos besoins, au progrès de nos patries respectives et de l'humanité.



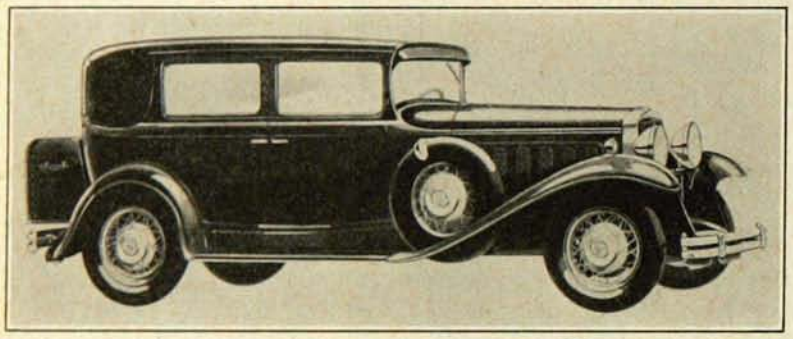


L'auto personnel est le moyen de locomotion le plus pratique



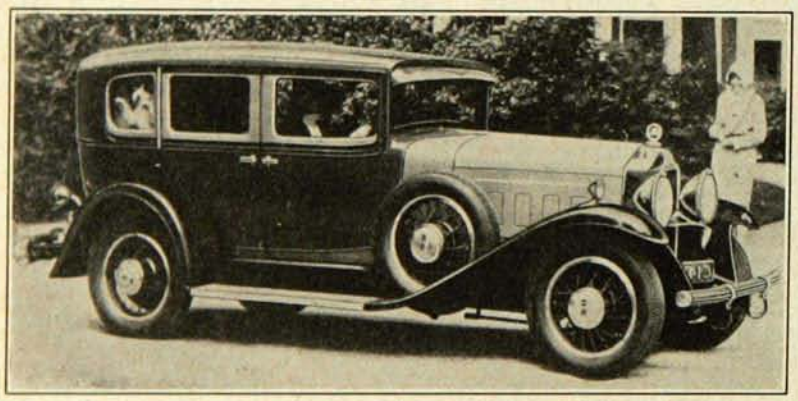
PEERLESS CUSTOM SEDAN

VOICI le nouveau "Peerless Custom Eight" dont la carrosserie, élégante et gracieuse comme il arrive rarement, a été dessinée dans une des plus grandes usines du monde. C'est une voiture qui, dans sa conception et sa fabrication, a été l'objet de tout le soin possible. Elle possède une transmission à quatre vitesses, le nouveau frein à contrôle par cable et offre un aménagement intérieur de toute beauté, d'un fini et d'un confort remarquables.



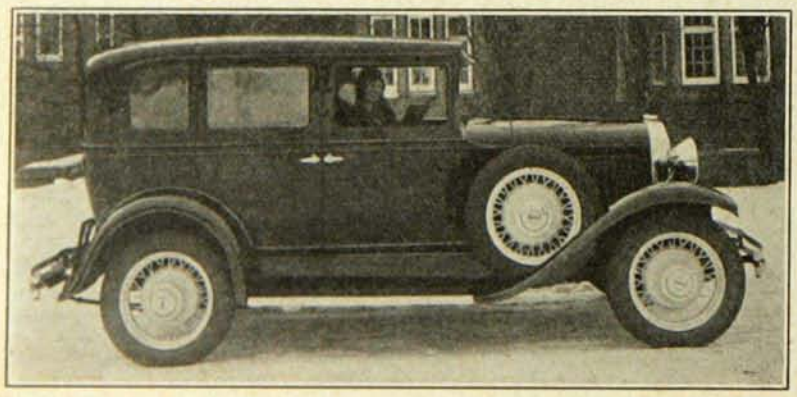
PEERLESS SEDAN

LA compagnie "Peerless" offre, cette année, à sa clientèle un nouveau modèle de voiture fermée: un très élégant et rapide sedan à huit cylindres de la série B. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les fabricants de cette nouvelle voiture ont apporté des innovations intéressantes qui sont en rapport avec le prestige de la maison.



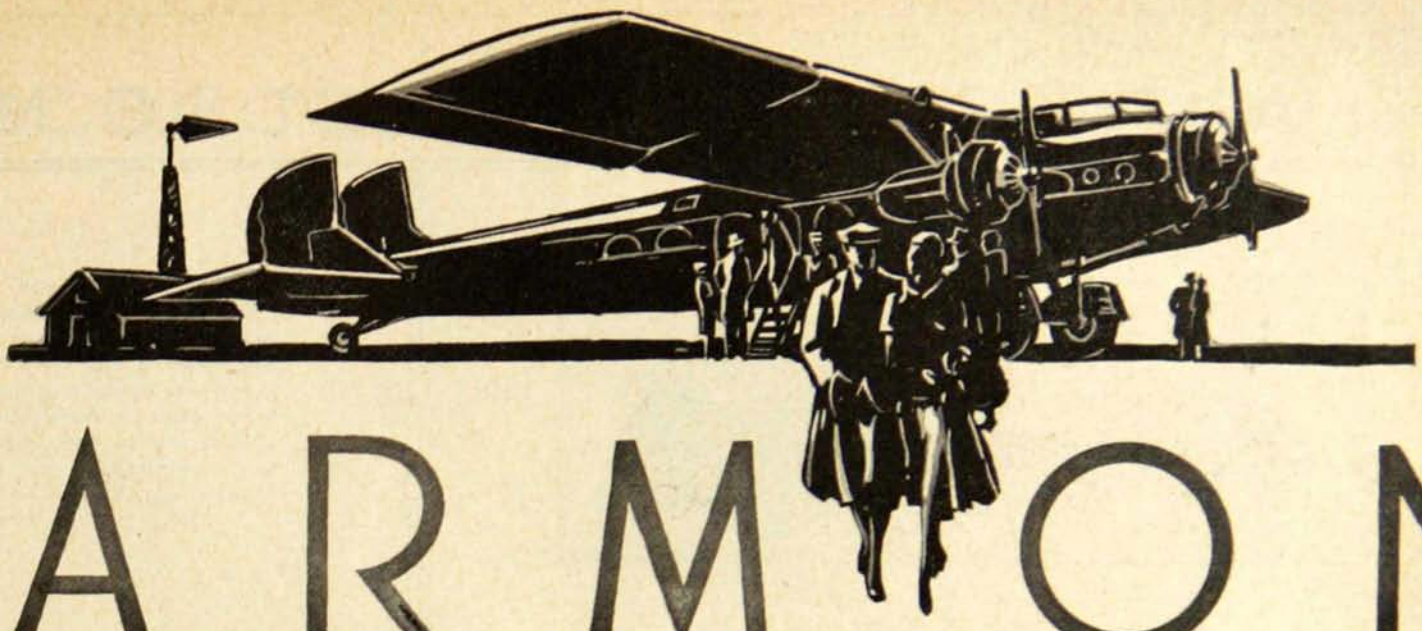
WILLYS-KNIGHT "6"

CONSIDERE comme l'un des modèles les plus remarquables parmi les voitures d'un prix équivalent, le nouveau "Willys-Knight Great Six" est un superbe sedan à cinq passagers qui complète heureusement la série des "Willys-Knight Great Six" où prennent également place le Coupé à cinq passagers, la Routière et le Coupé simple. Toutes ces voitures possèdent des roues à rayons métalliques, des amortisseurs hydrauliques 'Monroe', double châssis surbaissé, longs et flexibles ressorts, un mécanisme perfectionné de changement d'engrenage et un levier droit au lieu du levier recourbé.



WILLYS "6"

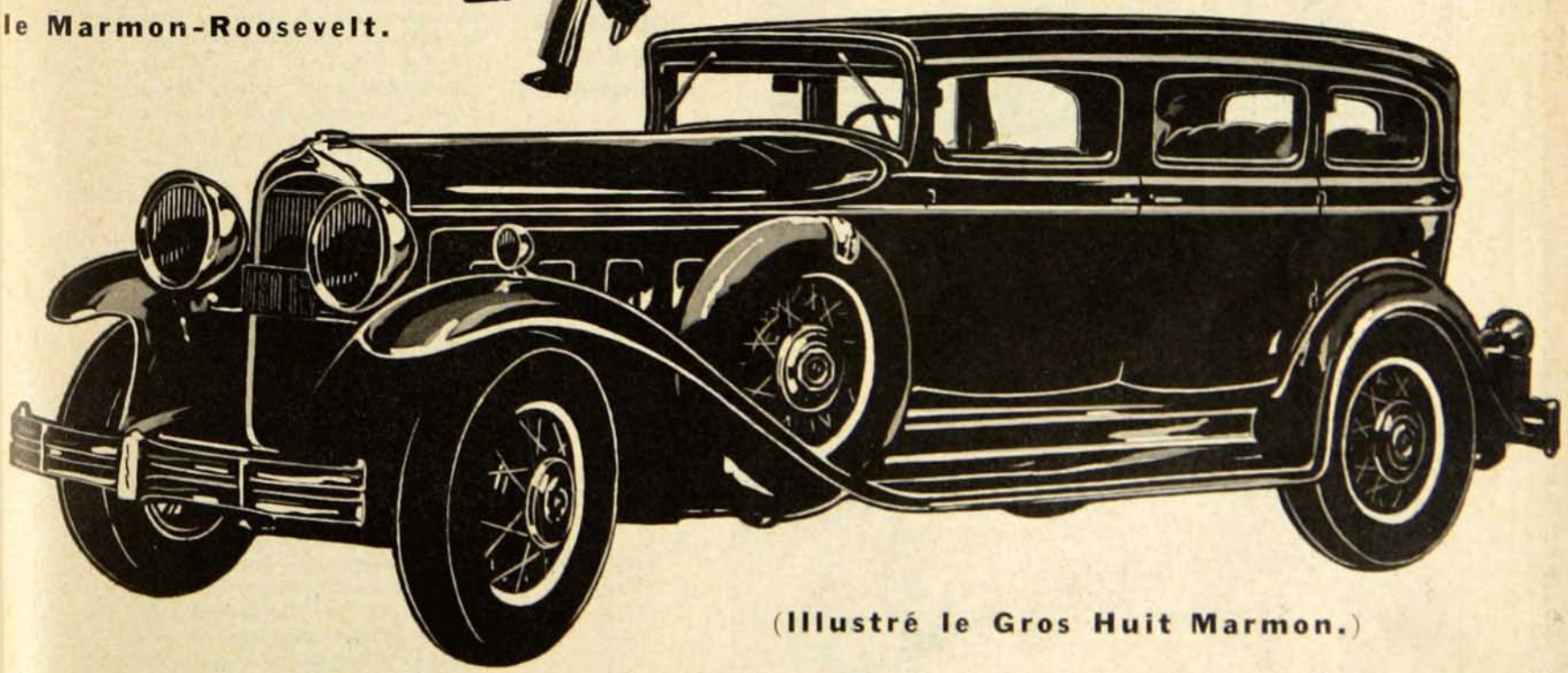
LA compagnie "Willys-Overland" met cette année, sur le marché, un nouveau sedan "Willys Six De Luxe" qui unit la beauté des lignes à diverses autres particularités précieuses, telles que les quatre portes larges, les roues à rayons métalliques, comme pour la routière de sport, le contrôle "finger-tip". Ajoutons que le moteur de six cylindres peut développer une force de 65 c.v. permettant d'atteindre 72 milles à l'heure sur les grandes routes.



MARMON

Toujours l'un des grands créateurs des modèles et des progrès de fabrication des automobiles, le Marmon pour 1930 cite ces grands facteurs comme ses plus grandes contributions: Tous les Marmons sont des Huit-en-ligne, chacun avec même une plus grande abondance de Puissance + + + Tous les Marmons sont extrêmement spacieux et luxueux à l'intérieur + + + Tous les Marmons reflètent entièrement la tradition d'élégance et de bon goût de Marmon + + + Cet automobile depuis longtemps en honneur peut être maintenant obtenu par pratiquement toutes les familles + + + Quatre grands Huit-en-ligne dans quatre categories de prix: Le Gros Huit; le "Huit-79"; le "Huit-69"; et le Marmon-Roosevelt.



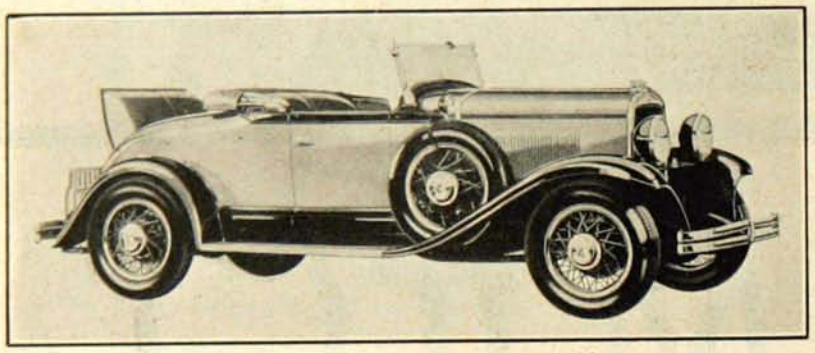


(Illustré le Gros Huit Marmon.)

Marmon Montreal Motors, Limited, 3437-3445 avenue du Parc, Montréal, Qué.

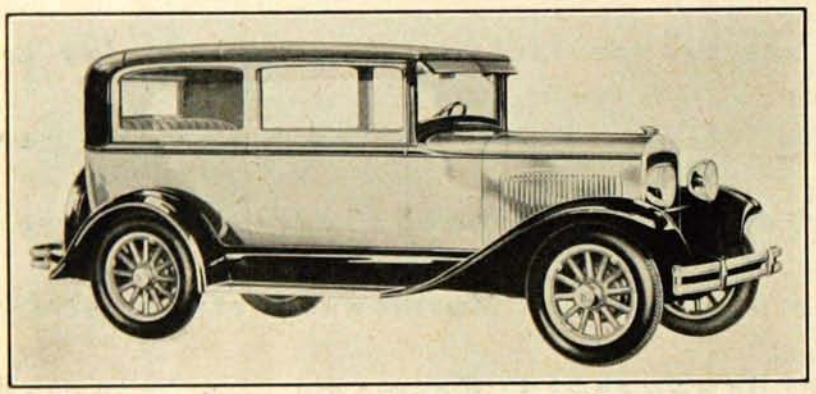
Vendeurs et service dans tous les centres importants de la province de Québec.

L'AUTO PERSONNEL EST LE MOYEN



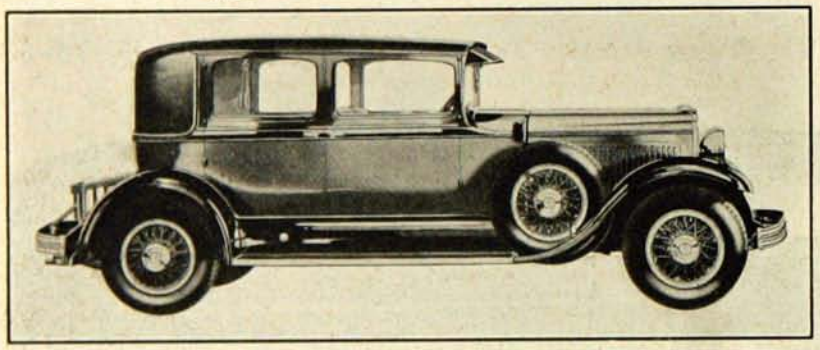
CHRYSLER "66"

LA compagnie "Chrysler" offre, cette année, un modèle nouveau de voiture découverte. Un moteur plus puissant assure à cette routière "66" une légèreté, une puissance et une souplesse remarquables. A l'arrière, cette voiture offre un siège large et confortable ainsi qu'un compartiment pour recevoir les bâtons de golf.



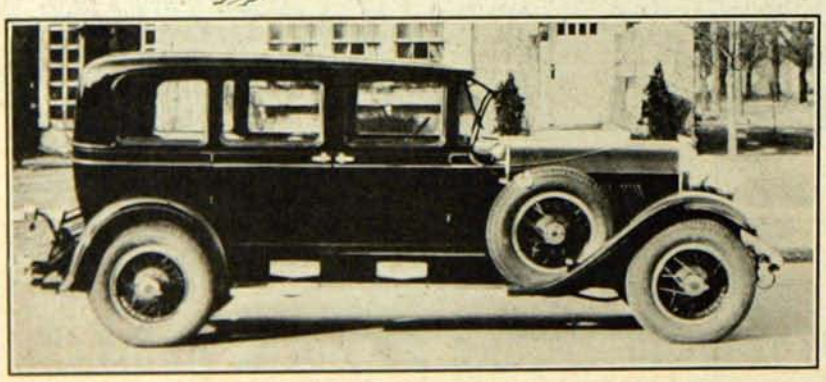
PLYMOUTH

TEL est le nouveau modèle du sedan "Plymouth" à deux portes, à la ligne longue et basse, qui offre le confort et l'espace, à l'intérieur, comme seule peut en donner une voiture aux vastes proportions. Les lignes fuyantes et le contour de la carrosserie font ressortir davantage la ligne longue et basse de l'ensemble. Une moulure rayée court du radiateur à l'arrière du tonneau. La forme harmonieuse des garde-boue ajoute à la bonne impression produite d'abord par cette voiture élégante.



CHRYSLER IMPERIAL TOWN

CE nouveau sedan "Chrysler Imperial Town" constitue le "nec plus ultra" dans les voitures du genre. La carrosserie ne le cède en rien à ce qui s'est fait jusqu'ici et les constructeurs ont apporté dans la mécanique toutes les améliorations que demandent aujourd'hui les voitures les plus modernes. Le chauffeur de ce sedan "Chrysler Imperial Town" lui donnera le maximum de puissance et de souplesse grâce à la transmission à quatre vitesses et au mécanisme perfectionné du changement d'engrenage.



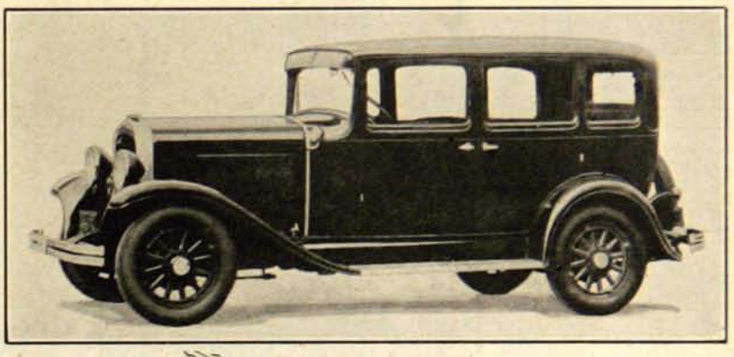
AUBURN

LE sedan "Auburn" à cinq passagers, classé dans ces nouvelles séries 125, se présente comme un modèle de grosse et confortable voiture. Certaines des particularités qui la distinguent des autres voitures en font l'une des automobiles les plus remarquables de l'année. Le moteur à huit cylindres "Lycoming Straight" est d'une force abondante qui fait de ce sedan une voiture des plus rapides. A l'intérieur, fini avec le plus grand soin, les constructeurs n'ont utilisé que des plaques au chrôme.

DE LOCOMOTION LE PLUS PRATIQUE

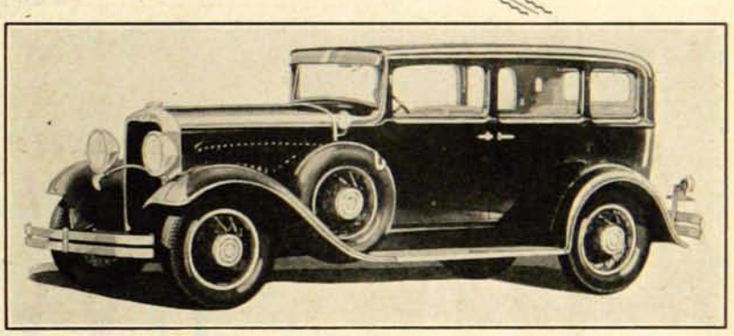
DE SOTO

DE lignes plus basses et plus longues: ainsi se présente le nouveau "De Soto" à huit cylindres dont on peut dire déjà qu'il sera l'une des voitures les plus populaires du genre offertes au public, cette année, par "De Soto". Le dessin de l'enveloppe élargie du radiateur et l'originalité de l'ensemble caractérisent ce nouveau "De Soto".



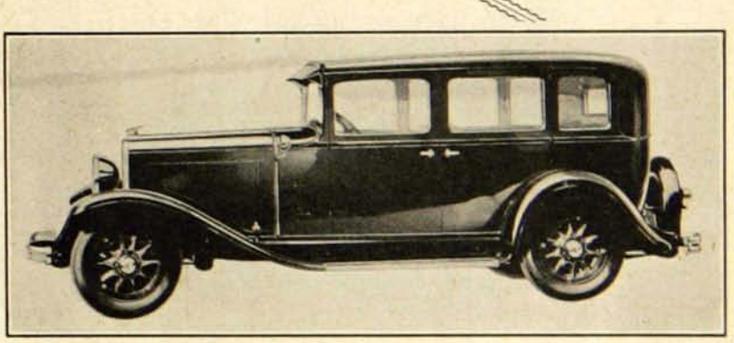
DODGE

VOICI le nouveau sedan "Dodge Eight" à quatre portes. Fini de la carrosserie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, courbes longues et atténuées, unité des lignes harmonieuses: voilà autant de caractéristiques de cette voiture longue et basse. En somme, la maison "Dodge" lance sur le marché un magnifique spécimen qui fait honneur à l'industrie de l'automobile.



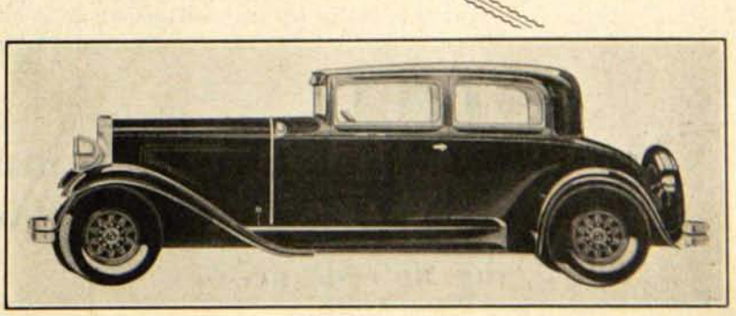
CHRYSLER "70"

VOICI l'une des plus luxueuses voitures offertes cette année. Son élégance architecturale est remarquable. Sa construction bien balancée, ses fenêtres arquées sont un exemple des plus récentes tendances de la carrosserie moderne. Cette voiture offre amplement d'espace pour loger cinq personnes. S'il est élégant et moderne, il est aussi puissant et parfaitement équipé. Le mécanisme du sedan "Royal Chrysler" 70 comprend, entre autres choses, le mécanisme de changement de transmission à quatre vitesses Multi-Range et de changement d'engrenages, la carburation à tirage descendant.



NASH

LE "Nash Huit" à allumage jemelé, modèle 499, cinq passagers sera apprécié de tous ceux qui aiment le confort et l'élégance. Ses lignes sont longues et gracieuses. Le capot est droit et long, les fenêtres sont longues et basses et très rapprochées. Le dessus est en forme d'arc peu prononcé. Le siège du chauffeur est large et profond, bien capitonné et ajustable en un instant, ce qui permet au chauffeur de le placer là où il veut pour sa commodité. Le capitonnage est en mohair dernier cri avec cordonnet de couleur différente.





Une garantie écrite complète avec chaque achat d'huile à moteur

"HyVis"

La confiance illimitée que nous avons dans notre huile à moteur **HyVis** nous permet de vous la vendre, accompagnée d'une garantie complète (unconditional).

Lorsque vous avez drainé l'huile de votre carter et que vous l'avez remplacée par l'huile **HyVis,** l'employé préposé au dépôt de ravitaillement vous remettra une reconnaissance signée de votre achat.

Si, après avoir fait votre plein d'huile **HyVis** et avoir parcouru 1,000 milles ou plus, vous n'avez pas constaté une économie dans la consommation de l'huile **HyVis** et qu'au sortir du carter elle n'est pas en meilleure condition (plus propre et plus huileuse) qu'aucune autre marque d'huile, l'employé qui vous l'a vendue vous remettra immédiatement, sans discussion, l'argent que vous avez payé.

Vous êtes seul juge, et si vous n'êtes pas absolument convaincu de la supériorité de l'huile à moteur **HyVis,** votre argent vous sera remis immédiatement sur demande.

Arrêtez au dépôt de ravitaillement le plus proche, faites votre plein d'huile HyVis et constatez par vous-même de la qualité supérieure de ce lubrifiant de Pennsylvanie, super-raffiné.

Mutual Petroleum Company of Canada Limited

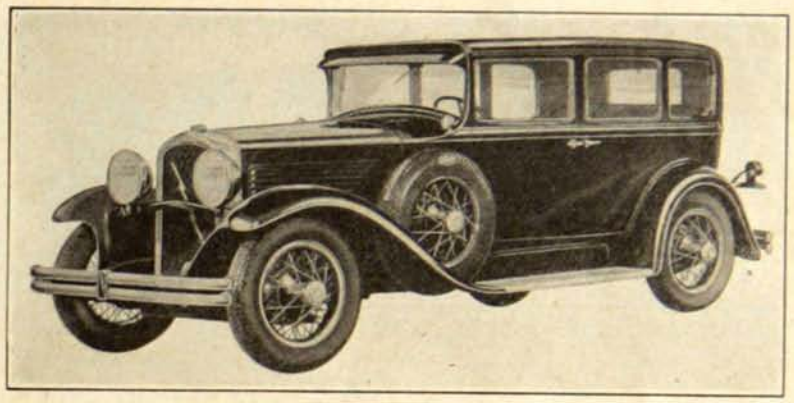
O. Le Bel, directeur-gérant

2423 est, rue Notre-Dame **Montréal, Canada**

L'auto personnel est le moyen de locomotion le plus pratique

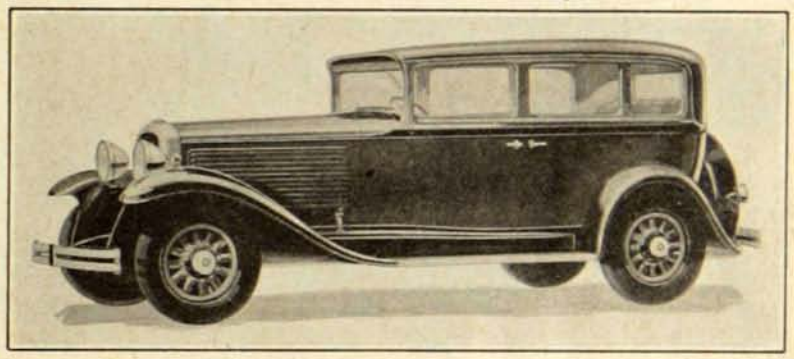
MARMON ROOSEVELT

LES visiteurs du Salon de l'Auto, à Montréal, n'ont pas pu voir ce "Marmon Roosevelt", élégant sedan pour cinq passagers. Les lignes souples de cette nouvelle voiture et plusieurs autres améliorations devraient lui donner une grande popularité.



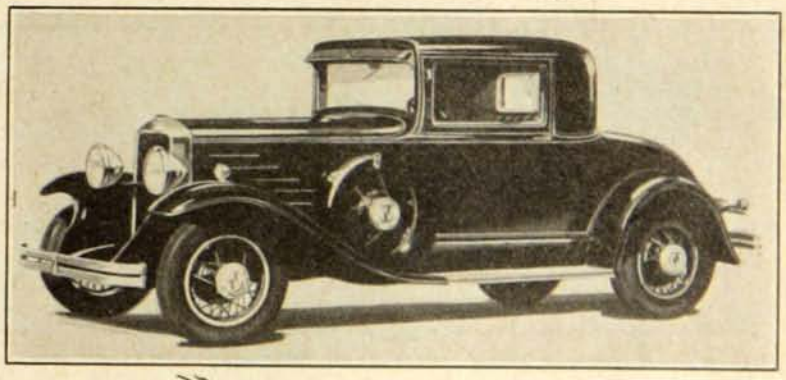
MARMON

CE nouveau "Marmon" est un très élégant et confortable sedan pour cinq passagers, muni d'un puissant moteur à huit cylindres du type "69". Voilà un auto qui a belle apparence, qui a du chic, dont la ligne basse et souple peut rivaliser avec celle de toute autre voiture. Ce "Marmon" est le résultat de quatre ans d'expériences et d'efforts.



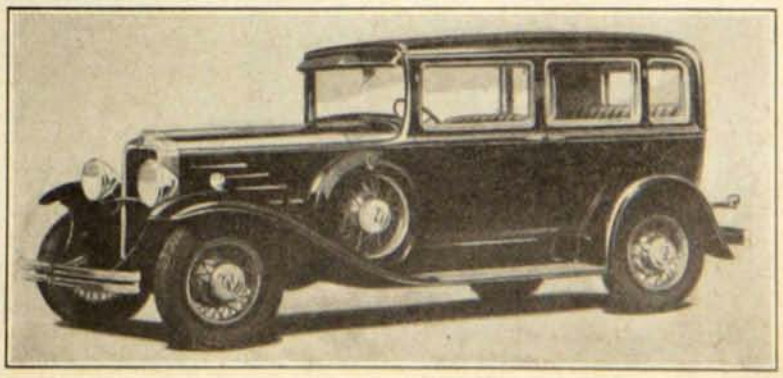
DURANT COUPE

VOICI la nouvelle voiture de luxe que la maison "Durant" nous offre en 1930. C'est un coupé du modèle "6-14" et muni d'un puissant moteur à six cylindres. Le siège d'avant de cette voiture est approprié au confort requis. Lignes souples et longues des garde-boue, phares élégamment disposés, roues à rayons métalliques ne brisant pas la ligne des garde-boue d'avant: voilà autant de petits détails qui ont leur importance et attirent l'attention sur ce nouveau modèle de "Durant".

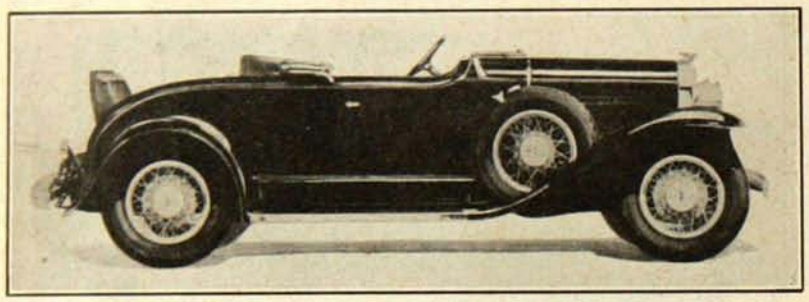


DURANT DE LUXE SEDAN

LA maison "Durant" présente aussi, cette année, un magnifique sedan de luxe du modèle "6-14". Cette voiture nous apporte un changement radical dans le corps même de la voiture mue par un moteur de six cylindres. Les portes plus larges permettent de pénétrer plus facilement dans un intérieur confortable et spacieux où la fantaisie dans la décoration le dispute au luxe.

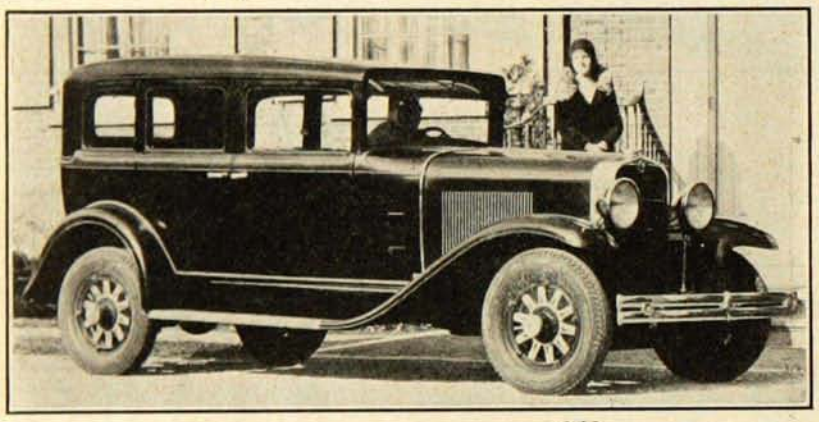


L'AUTO PERSONNEL EST LE MOYEN



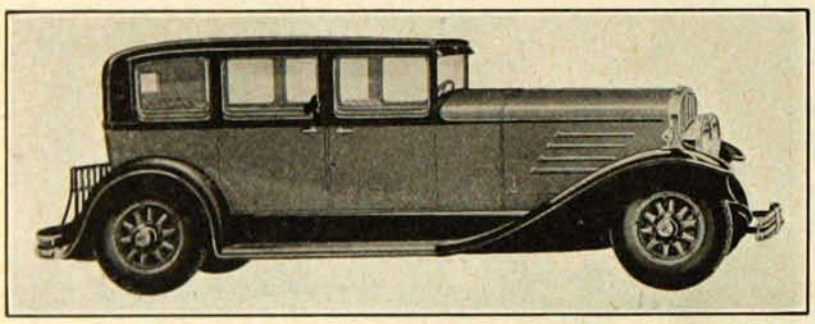
PONTIAC

LA routière de sport "Gros Six Pontiac" a, cette année, comme les autres voitures Pontiac, toutes les caractéristiques nouvelles des autos de cette compagnie. Le nouveau moteur "Gros Six Pontiac" développe 60 c.v. à 3,000 révolutions par minute et permet de rouler pendant toute une journée à grande vitesse sans que le moteur fasse défaut. Ce nouvel auto mesure, entre les pare-chocs, 167 5'8 pouces. L'empattement est de 110 pouces. La routière de sport comporte des sièges recouverts en cuir espagnol. Les deux roues de rechange sont placées sur les ailes à l'avant et maintenues en place par des crochets chromés.



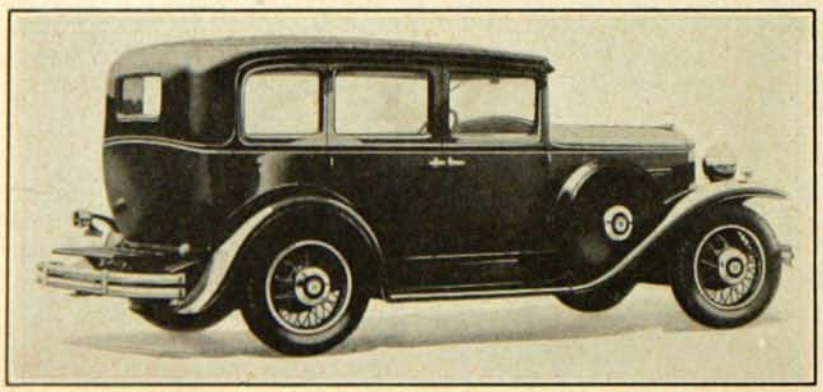
VIKING

VOICI une nouveauté. C'est en effet la première fois que le sedan "Viking Huit" est exposé cette année. Il ne fut présenté au public que tard le printemps dernier. Il est le résulta de recherches et d'expériences des ingénieurs de "l'Oldsmobile" et du Bureau des recherches de la "General Motor". Son mécanisme présente ce qu'il y a de plus nouveau en fait de moteur de type en V. Il comporte de nombreux perfectionnements dont un carter monobloc, des valves horizontales de fonctionnement simplifié, un système exceptionnellement efficace de refroidissement et de lubrification. Les huit cylindres sont arrangés en deux séries de quatre placées à un angle de 90 degrés. Cet auto est aussi très silencieux.



FRANKLIN

LUXE, style gracieux et remarquable: voilà, entre autres choses, ce qui attire l'attention des connaisseurs sur la "Franklin Salon Spécial". Cinq passagers y trouveront facilement le confort et l'espace. Ajoutez à ces détails de la carrosserie nouvelle la puissance d'un moteur emprunté à l'avion et d'une force de 98 c.v. Et puis, lancez-vous sans crainte sur l'immensité des routes.



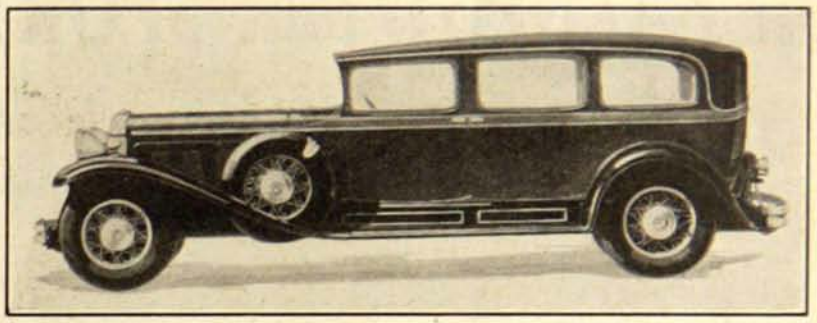
HUPMOBILE

LE sedan "Hupmobile" à six cylindres est d'une belle élégance. Ses lignes sont sobres et donnent une illusion de force et en même temps de souplesse. L'une des caractéristiques des voitures "Hupmobile" est la lubrification qui se fait automatiquement et qui assure à tout le mécanisme la souplesse nécessaire, le fonctionnement continu et la durée. Les ingénieurs et les dessinateurs de la compagnie ont travaillé depuis des années à l'amélioration, au perfectionnement des voitures "Hupmobile" et, cette année, la compagnie présente une série de modèles qui ne manqueront pas de faire impression. Les accessoires et même le couvercle du radiateur ont été dessinés spécialement pour s'harmoniser avec le reste de la carrosserie.

DE LOCOMOTION LE PLUS PRATIQUE

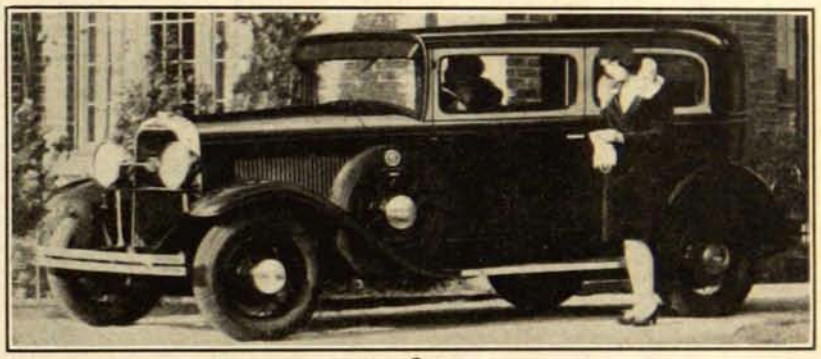
MARMON

LE nouveau sedan "Gros Huit Marmon" à sept passagers est l'une des intéressantes voitures présentées cette saison au public. Une nouvelle disposition du mécanisme augmente de dix pour cent la puissance de cet auto, disent les fabricants. On a aussi perfectionné les freins qui deviennent plus efficaces que jamais auparavant et de manipulation beaucoup plus facile. On a spécialement vu à donner plus de confort au chauffeur comme aux passagers. On a augmenté l'efficacité des amortisseurs. Les coussins des sièges sont plus profonds et plus confortables.



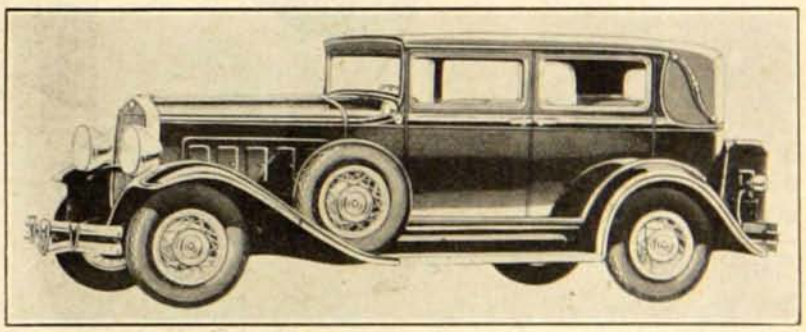
OLDSMOBILE

LE sedan "Oldsmobile Six de Luxe" à deux portes est une voiture qui ne manquera pas de faire sensation. Il est commode, élégant, confortable. Les ingénieurs de la compagnie se sont efforcés de perfectionner cette voiture, en vue de donner plus de confort et d'aise au chauffeur. Cette année, cette voiture offre un dispositif de direction perfectionné. On a aussi perfectionné le mécanisme des freins et de l'embrayage. Les nouveaux freins sont entièrement enfermés, à deux semelles, en acier pressé, de type d'expansion interne. Le mécanisme de ces freins est entièrement nouveau et d'une grande efficacité. Naturellement, la voiture conserve les élégantes lignes qu'on lui connait.



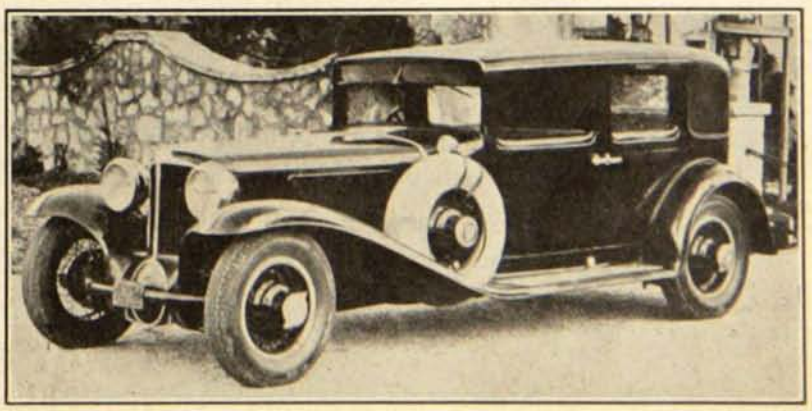
HUDSON

LE "Grand 8 Brougham Hudson" est une nouveauté entière, si l'on considère les perfectionnements apportés à son apparence extérieure. Cette voiture paraît être suspendue et conséquemment très légère. C'est un modèle très élégant du type des autos ayant 126 pouces d'empattement. Ses larges fenêtres et des longs panneaux lui donnent une élégance particulière qui est encore accentuée par les ferments de landau à l'arrière. Le dessin en est certainement un de modernisme complet.



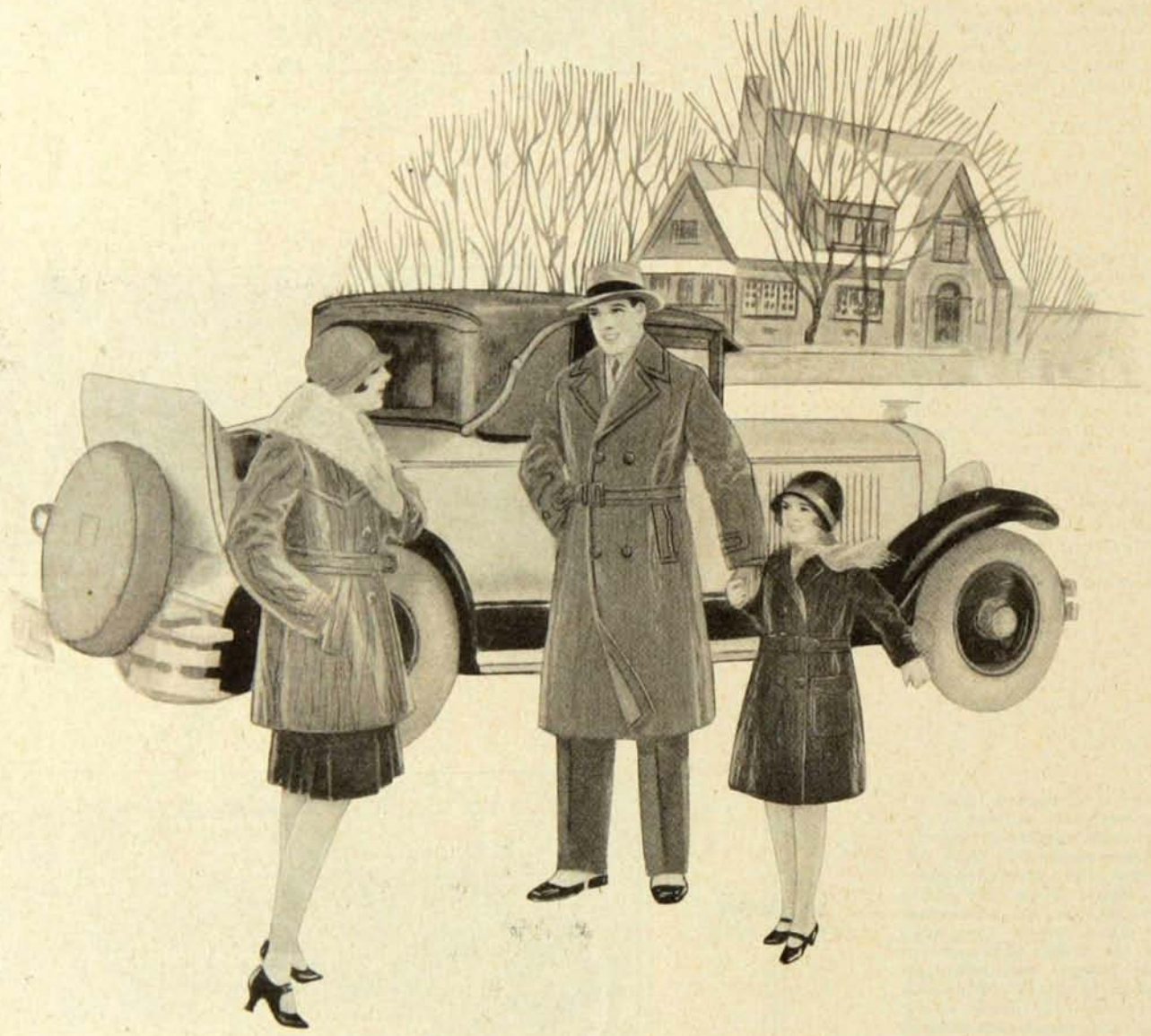
AUBURN
CORD

LE "Brougham Cord" à commande avant, présenté cette année par la compagnie Auburn, a de nouvelles caractéristiques qui en font une voiture de luxe. Cet automobile est mu par les roues avant, de sorte que cette voiture "tire" au lieu que les autres "poussent". Ce nouveau mode de traction automobile a pour résultat une fabrication nouvelle de mécanisme. C'est ainsi que le long arbre moteur et le pesant essieu d'arrière sont éliminés. De cette façon, il a été possible de construire une voiture plus basse et dont l'arrière est au même niveau que l'avant. Cet automobile nouveau n'a que 61 pouces de haut alors que le type habituel a 70 pouces. L'intérieur est luxueusement fini et le siège avant est ajustable.



Ce que vous désirez
Un PALETOT tout SPORT

Pour l'Auto --- le Ski --- le Patin
Au Golf ——— Dans la Forêt

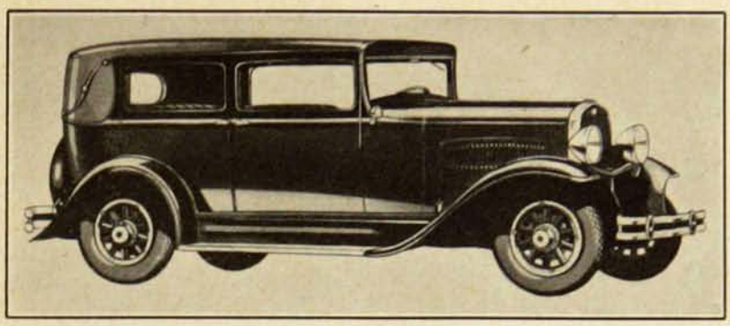


Le Paletot Sport de Cuir ACME donne la liberté de mouvements et le confort si souvent désirables pour le Sport actif. A l'épreuve du vent et pouvant être porté en toute température, il maintient cette apparence de coupe parfaite appréciée par ceux qui vivent la Vie au grand air. Pour le garçonnet ou la fillette qui va à l'école, le Brise-vent (Windbreaker) ACME est un véritable bienfait.

Il y a une grande variété de modèles et de nuances, avec ou sans col de fourrure. Il n'y a qu'une qualité standardisée de fabrication. Le Paletot Sport de Cuir Acme est toujours de mise pour le Sport.

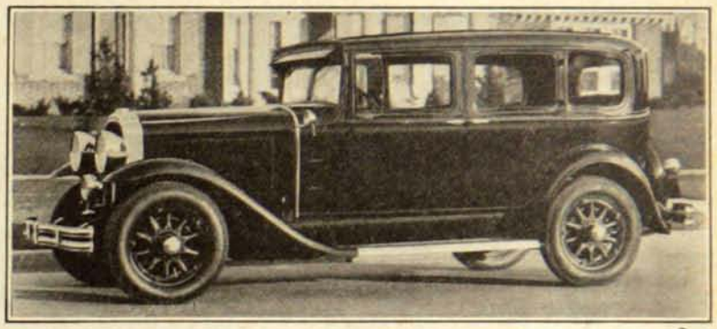
Acme Glove Works Limited
Montréal

L'auto personnel est le moyen de locomotion le plus pratique



ESSEX

L'ESSEX présente cette année un nouveau modèle de son "Challenger". C'est le nouveau "Challenger Brougham" qui devrait être très populaire parmi les nouveaux modèles présentés au public acheteur en 1930. Ce nouveau modèle a des caractéristiques qui ne peuvent que plaire. Mentionnons spécialement son abat-jour spécial, ses ferrements de landau et le tissu de toiture s'étendant jusqu'à la moulure centrale à l'arrière.



McLAUGHLIN BUICK

CETTE année, le "McLaughlin Buick" est plus long, plus bas, d'apparence extérieure plus riche que par les années passées. Quinze modèles, groupés en trois séries d'après la force du moteur et le prix: voilà ce qu'on offre au choix des amateurs de l'automobile. Qu'on examine cette voiture dont nous donnons la vignette; à l'intérieur comme à l'extérieur, tout est disposé de façon à satisfaire les plus difficiles.

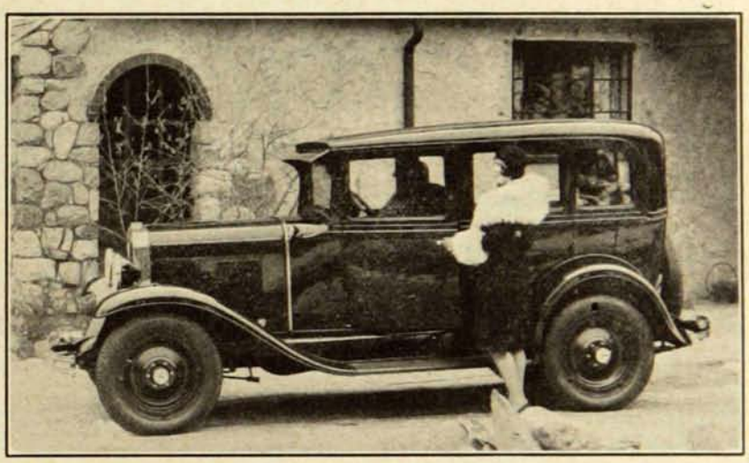
ELEGANCE, souplesse, rapidité, force, harmonie des couleurs et des lignes: telles sont les caractéristiques des voitures que nous offrent, cette année, les grandes industries de l'auto.

Une visite au Salon permettait facilement de s'en rendre compte. Et cela est une preuve nouvelle que l'industrie de l'auto, comme ses sœurs, les autres industries, ne sort pas de la voie du progrès.

Quel est, au fond, le grand bénéficiaire de cette marche en avant? Sans doute, celui qui invente, celui qui fabrique, celui qui vend reçoit le juste prix de son travail et de son initiative. Mais à qui s'adresse l'un ou l'autre? Il s'adresse au public. Et le public, c'est vous, c'est moi.

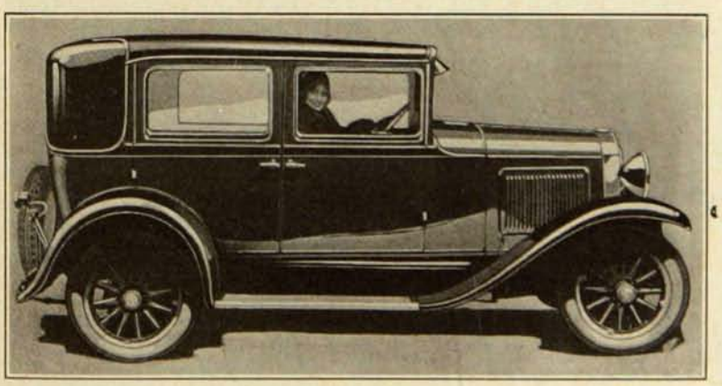
Il serait superflu d'insister, de nos jours, sur l'utilité de l'auto, bien plus, sur sa nécessité dans bien des cas. L'auto, on l'oublie trop souvent, n'est pas surtout un objet de luxe, bon seulement pour les millionnaires ou les gens aisés. L'automobile est devenu un moyen de gagner sa vie. Il entre pour une large part dans le commerce intérieur et extérieur des états modernes. Il abolit les distances. Il rapproche villes et villages là où, pour diverses raisons, le chemin de fer n'a pu encore et ne pourra peut-être pas pénétrer. L'automobile a vaincu le désert. La civilisation et la science lui doivent beaucoup.

Enfin, tous ces caractères d'utilité n'enlèvent pas à l'automobile son caractère plaisant. Que d'heures a agréables on lui doit au soir d'une longue journée de travail! Grâce à lui, très souvent, les nerfs se détendent, l'esprit se repose.



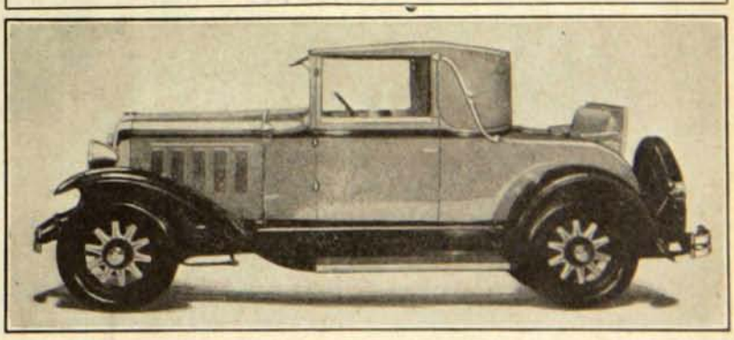
CHEVROLET

LE nouveau sedan "Chevrolet" est certainement une voiture de luxe. Il comporte toutes les caractéristiques de la fabrication "Chevrolet", caractéristiques qui sont la puissance, le confort, la beauté, la sécurité, l'accélération. Les freins ont été perfectionnés. Ils sont du type d'expansion interne sur les quatre roues. Les pneus sont plus larges et les roues plus petites, cette année. Le moteur est à six cylindres avec valve dans la calotte. Il développe 50 c.v. Cette voiture, dit-on, porte plus confortablement grâce à un nouveau ressort suspendu inventé par un canadien, M. R.-L. Rand, d'Amherst, N.-E.



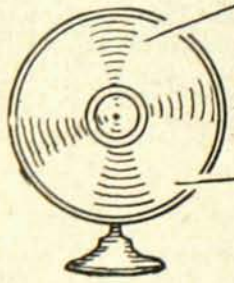
WHIPPET SEDAN

DANS la catégorie des voitures à bas prix, ce nouveau "Whippet" apparaît déjà comme l'un des plus populaires. Chaque année, depuis son apparition, cette voiture s'améliore, se perfectionne et occupe une place de plus en plus grande dans la famille "Willys-Overland". Pare-brise d'un contrôle unique, graisseur puissant, chronomètre silencieux: autant de caractéristiques dont la liste pourrait s'allonger et qui donnent encore plus de prix à ce "Whippet" à cinq passagers élégant et confortable.



OAKLAND

LA CABRIOLET convertible "Oakland Six", de la série Olympic, est certainement l'un des modèles qui sera le plus populaire en 1930, surtout chez les personnes qui aiment le confort, mais veulent jouir en même temps du grand air quand elles font des promenades en automobile. Ce cabriolet est très élégant. La compagnie a, cette année encore, perfectionné non seulement le moteur, mais aussi la carrosserie et les accessoires dans le but de rendre plus populaire que jamais cette élégante voiture.



For its always fair weather When good fellows get to-gether

Et c'est ainsi qu'en anglais se chante l'air favori de joyeux compagnons avec un verre de bière sur la table et la gaieté plein le coeur.

Cette chanson, c'est le thème musical que l'on entend lorsque le concert Dow s'empare de l'air pour son heure musicale. Ecoutez ces concerts, ils sont irradiés de la Brasserie Dow avec des artistes de talent et comportent des airs d'opérette, des chants de folklore, chansons du bon vieux temps, des chantiers et du foyer, de la musique de danse, qui vous captiveront et vous réjouiront pendant cette heure musicale.

Soyez aux écoutes aux heures et jours suivants:

Samedi	**Fév.**	**1**	**CKAC**	**10.20—11.20**
Mardi	**Fév.**	**4**	**CFCF**	**7.30— 8.30**
Mercredi	**"**	**6**	**CFCF**	**7.30— 8.30**
Samedi	**"**	**8**	**CKAC**	**10.20—11.20**

Et n'oubliez pas, en écoutant d'avoir sur la table une bouteille de cette bonne vieille bière....

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à Point

Prime par la force et par la qualité

Les crépuscules de l'Islamisme et le féminisme dans le Proche Orient

Par ADRIEN GEFFROY

PIERRE LOTI, qui fut un officier de marine très distingué et l'un des plus illustres romanciers de son temps, eut l'immense fortune, alors qu'il était attaché naval à la légation française de Constantinople, d'être admis dans l'intimité des harems, malgré les règles très rigoureuses qui en bannissaient les chrétiens.

Ce pèlerin nostalgique, à l'âme si généreuse, qui devait devenir le grand ami de l'islam, ne vit pas dans les épouses musulmanes de simples odalisques pour le plaisir des maîtres et pour l'ornement des harems. Il comprit de quel drame douloureux ces pauvres femmes étaient les héroïnes. Et lui, dont la voix avait déjà défendu tant de causes nobles et justes, se fit l'écho dans deux livres admirables, de la plainte si humaine et si triste des prisonnières des harems.

Il n'existe dans aucun livre, de personnages plus attachants que les deux héroïnes de Loti, qui meurent toutes deux victimes de leur révolte, préférant la délivrance dans la mort à l'esclavage doré dans l'atmosphère des harems. Car elles étaient esclaves, même ces belles princesses circassiennes, qu'on livrait tels des otages des temps antiques, aux caprices d'un maître tout-puissant.

Ainsi étaient les choses à l'époque où ces livres furent écrits. L'empire Ottoman, replié sur lui-même, vivait dans une contemplation maladive comme un peuple à la remorque des siècles.

Tout au plus, peut-on concéder aux dogmes du coran, d'avoir été en harmonie avec le degré de civilisation des peuples orientaux à l'époque ou Mahomet les dicta. Encore, présentaient-ils un vice de forme, dans cette essence semi-divine, laquelle fut surtout la volonté d'un dictateur.

Alors que le christianisme, avait, des siècles auparavant magnifié la femme en la nimbant d'une auréole divine, l'islamisme de Mahomet, dans un égoïsme bien masculin, la ravalait au vil rang d'une esclave.

Cependant, il existe dans les versets du coran, de grands et beaux principes de charité et de sagesse.

Mais Mahomet, qui fut à la fois un prophète et un homme, avait douté à ce dernier titre de la vertu de la femme.

Il en fit une recluse, enfermée dès l'âge de treize ans, pour être donnée à un maître inconnu.

Le mariage n'était pour ces femmes, même dans l'aristocratie ottomane, qu'un douloureux asservissement, souvent partagé dans la prosmicuité de concubines de basse classe, choisies pour leur beauté et monnayées à des parents mercantiles au même titre qu'un quadrupède de bonne race.

Mahomet ignora que la femme avait en elle un trésor inépuisable de douceur, fait pour compenser ici-bas la rudesse du cœur de l'homme. Il ignora qu'elle avait un cœur et une âme et la seule beauté que son dilettantisme sensuel concevait, était celle du corps, dont il fit une sorte de culte chez toutes les femmes de sa race.

Des siècles durant, l'orientale, murée dans l'étroit des harems devait gémir sous le poids de ses chaînes.

Ce rôle servile et effacé, allait lui peser d'avantage, le jour où par les brèches de l'antique civilisation islamique, des échos de ses sœurs occidentales devaient parvenir jusqu'à elle.

Ils parvinrent par ces instruments inconscients d'un mouvement libérateur: les institutrices et les gouvernantes que l'Europe exportait dans les classes aisées de la société musulmane et qui semaient sans le vouloir le grain de la révolte.

L'étude des langues de Bossuet et de Shakespeare permettait aux belles désœuvrées des harems, de s'évader de la littérature orientale, en vérité mal fournie, et qui gardait dans sa forme désuète un relent du mysticisme des barbares.

Les ambassadrices européennes, dont les salons à Constantinople avaient leurs thés réservés au sexe faible, attiraient les petites filles des pachas et étaient à l'instar des institutrices et gouvernantes, des évangélistes très influentes du féminisme occidental.

A l'insatiable curiosité des orientales, s'offraient ainsi, sous mille formes différentes, des sujets de parallèles entre leur sort et celui des femmes chrétiennes. De cet ordre de choses devait naître une sourde conspiration féminine, dirigée apparamment contre l'intransigeance des maîtres, mais de fait portée contre les enseignements du coran, la source même de l'autocratie masculine.

Mais que pouvaient-elles, ces pauvres femmes, que des lois et des mœurs inexorables écartaient de tout mouvement philosophique ou social, pour imprimer aux mœurs une impulsion en avant, dans un pays aux masses ignorantes et figées dans les superstitions religieuses? Leurs doléances se heurtaient à la volonté inflexible du Sultan à laquelle des jouisseurs égoïstes faisaient chorus derrière les murs des harems.

Le romancier français qui avait fait, dans ses *Désanchantées*, le procès d'une coutume abjecte, ferma son livre dans une oraison funèbre, celle de "Djénane" son héroïne, morte en holocauste pour le rachat de ses sœurs.

Puis ce fut la guerre, ce formidable instrument de destruction et de vie qui devait ébranler une civilisation séculaire.

Après la victoire des Alliés sur les Turcs, les populations chrétiennes de l'empire ottoman hâtèrent son démembrement, en revendiquant leur liberté et la protection des vainqueurs. Constantinople, la cité magnifique où le byzantisme et l'islamisme ont multiplié leurs splendeurs, deviendra la Babylone interralliée, où une population cosmopolite venue de Russie et des pays balkaniques, apportera un grand vent de réforme.

Mehmed VI, le sultan, dont le titre de commandeur des croyants en fait le bras de Dieu devant des millions de fidèles, ne sera plus dans cette capitale déchue, qu'un monarque asservi par les Alliés et dont les fautes aux conséquences redoutables, vont porter jusqu'aux tréfonds de l'Asie, le glas funèbre des héritiers du Prophète.

L'islamisme est refoulé sur sa terre mystérieuse d'Asie où l'accompagne l'amertume des vaincus.

Fatalistes, les vieux fumeurs de narguilés, que l'on voit toujours dans les cafés de Stamboul, se consolent dans une rêverie indolente de l'implacable réalité.

Mais les jeunes cadres de cette nation asservie secoueront cette léthargie. Dans les âpres montagnes de la profonde Anatolie, partout dans l'empire démantelé, s'allume une grande flamme patriotique.

L'œuvre qu'envisagent ces jeunes fractions nationalistes est d'une portée surprenante. Il faut rassembler les forces éparses de l'empire, reformer l'unité nationale de la Turquie, déposer l'autorité périmée des Sultans, donner au pays une constitution nouvelle et agissante et qui entreprendra, dans un large esprit généreux, de réformer le vieux code coranique et de donner à la morale et aux mœurs une physionomie occidentale.

Un homme nouveau, surgi sur les ruines de sa patrie, accomplira ses grandes choses.

Homme de cape et d'épée, joignant un grand fond de science à un ascendant qui se repose sur son enthousiasme et sa bravoure, Moustapha Kemal entre en scène. Il est versé dans l'art militaire; il a confiance dans l'abnégation de ses hommes et il connait l'indiscipline des soldats et l'oligarchie du commandement de l'armée grecque, dont la présence insolente souille le sol de la patrie.

Rien en Kemal ne l'apparente au conspirateur politique du type classique. Il semble même qu'il existe dans le destin de cet homme, quelque chose de magnifique et d'héroïque. Il se présente au peuple, comme soldat, l'épée à la main, et il lui fait le serment de sauver la patrie ou de mourir à la tâche dans la paix des braves.

Ses émissaires se répandent dans le pays, pour prêcher, non pas la croisade politique, mais la guerre sainte, la révolte du turc musulman contre le Grec, l'usurpateur du territoire, et le chrétien, l'ennemi héréditaire. Car aux paysans fanatiques qui peuplent les terres hautes, on cachera les réformes dont les grandes lignes sont dessinées, mais qui eussent effrayé ces pauvres gens, tant elles allaient heurter leurs conceptions religieuses.

De partout des profondeurs de l'Islam, des subsides parviennent; dans les mosquées devenues des foyers de propagande, les marabouts exaltent le patriotisme des croyants. Et l'on voit se lever cette armée de nomades et de paysans, mal armés et mal vêtus, mais que grandit une grande foi patriotique. La cavalerie de Kemal, comme s'il se fut agi d'une simple manœuvre de troupe armée, déblaie l'Anatolie et écrase les derniers fuyards de l'armée grecque sous les murs de Smyrne reconquise.

Son rôle de soldat accompli, Kemal organise le pays, proclame la république, s'en fait nommer président et transporte à Angora sur la terre des aïeux, le siège du gouvernement libérateur.

L'assemblée nationale dépose le Sultan de Constantinople et l'oblige à fuir avec ses femmes et sa splendeur défunte vers la terre des infidèles.

Mais là ne s'arrête pas l'œuvre fantastique de Kemal. Il ne contestera pas à l'islamisme de ses pères ses vertus bienfaisantes et saines. Mais il fixera les limites où l'influence de cette doctrine devra rester; il dépouillera les lois sociales de leurs accessoires démodés qui paralysent depuis des siècles l'essor de la nation.

A ces milliers d'intelligences qui végètent, stériles, dans l'atmosphère des harems, il ouvrira toutes grandes les portes de leurs prisons.

Sûr de son ascendant sur le peuple; secondé par l'élite intellectuelle du pays, il inculquera à la Turquie nouvelle, une conception hardie de notre époque et la conduira à rompre d'une façon intégrale avec des usages séculaires.

Son œuvre réformatrice, scandalisant les vénérables vizirs, s'étendra jusqu'à l'intimité des garde-robes. Il oblige les membres de l'assemblée nationale à remiser aux antiquités leur chéchia légendaire et d'arborer un chapeau mou démocratique.

Il va sans dire qu'il n'eût pas besoin de prêcher aux femmes les règles de l'élégance. Le tcharchaf,(1) que l'astuce des coquettes avait déjà réduit à l'expression d'une gaze vaporeuse, tomba avec le drapeau de l'empire, livrant dans un baiser à la lumière et à la vie le beau visage des Circassiennes.

Les grands couturiers parisiens furent assaillis de commandes émanant de ces fraîches émancipées qui surent prouver avec une grâce remarquable, que le charme de la langoureuse asiatique n'était pas une vaine légende. Les universités firent une large place aux candidates doctoresses, avocates et voire même ingénieurs.

Et pour assurer à ces futurs cadres de la nation, une formation scientifique et philosophique de peuple moderne, Kemal imposera, aux premières heures de cette révolution intellectuelle, l'enseignement de l'alphabet latin. Des écoles pour adultes, improvisées dans les édifices publics et aux carrefours des chemins, en activeront la diffusion parmi le peuple.

Du coup, la vieille barrière qui séparait l'orient de l'occident, s'écroula pour jamais, dotant la Turquie d'un langage pour ses relations extérieures et de l'instrument indispensable à son essor: la clé même de la civilisation occidentale.

Des réformes d'une telle envergure, devaient avoir sur la morale et sur les mœurs une influence considérable.

De vénérables aïeules, autrefois prisonnières de leurs maîtres, peuvent assister aux prouesses des adolescentes, des collégiennes court vêtues, arborant leurs bérets d'étudiantes sur leurs nuques rasées et disputant avec une désinvolture de *girls* anglaises, des matches de *basket-ball*.

Et sans doute, ces petites filles, qui naîtront sous le signe du Kemalisme, écouteront-elles avec une commisération amusée, le récit de la vie des aïeules!

Ce souffle immense de progrès, en balayant les institutions mahométanes du proche-orient, a dépouillé un peuple de son halo mystérieux et étrange, mais qui n'était pas sans poésie. Cependant, si la majorité du peuple turc s'assimile les accessoires matériels de ses frères occidentaux, son âme, empreinte d'un profond mysticisme, restera probablement des siècles encore, celle des pèlerins de La Mecque.

Longtemps encore, les voix nostalgiques des muezzins retentiront dans les belles nuits du Phosphore et monteront des dômes blancs des minarets vers l'étoile des vrais croyants.

Et si, un jour, nulle louange ne s'élève de la terre à la grandeur du Prophète, le sage nocturne, le regard chargé de pitié tourné vers la ville sainte, prononcera avec l'accent fataliste de sa race: *Ich Allah* !

---

(1) Voile que les femmes musulmanes portent dans la rue.

ACTIVITE ET DILIGENCE

Une âme supérieure, très sérieuse, avide de s'instruire davantage, d'acquérir des connaissances de plus en plus vastes et profondes, sait qu'elle n'a pas de temps à perdre. Aussi, quelle activité et quelle diligence dans sa conduite!

Elle ne s'amuse pas à badiner ou à folâtrer, bien qu'elle soit très sociable en temps et lieu. Elle fait généreusement le sacrifice de ce qui pourrait l'empêcher de poursuivre son idéal, qui est celui d'avancer de plus en plus.

Elle se révèle partout et toujours à la hauteur de ses nobles aspirations. Voire, seule, en présence d'elle-même, elle ne perd pas de vue sa dignité et elle agit aussi parfaitement que si elle se croyait observée.

Elle profite de tout pour s'améliorer de toute façon; ses moments de loisir sont même employés dans ce but.

Elle ne songe qu'à se renseigner soit en voyageant, soit en lisant, soit en conversant, soit en réfléchissant en face d'elle-même, ou en face des êtres et des choses auxquels elle prête un langage.

La religion favorise le progrès sous toutes ses formes, pourvu que la morale soit toujours respectée bien entendu. L'âme active et diligente ne l'ignore pas. Son enthousiasme en ce sens est constamment en éveil.

L'HYGIENE DE LA JEUNESSE

Une jeune fille est toujours ravissante à voir, lorsqu'elle se porte bien. Sa jeunesse est une parure de choix quand elle y joint la santé.

Mais la santé n'est pas l'apanage de toutes les jeunes filles. Le goût moderne des études très poussées, qui replie sur des livres les adolescentes, favorise l'anémie, la scoliose, bien d'autres disgrâces encore. Aux mères de veiller, de s'efforcer à concilier les études et l'hygiène, ce n'est pas chose impossible.

L'exercice physique est le meilleur contrepoids que l'on puisse opposer à l'excès d'intellectualité. Il faut que les jeunes filles fassent, chaque matin, quelques mouvements de gymnastique de chambre. Il faut, surtout, qu'elles se promènent, qu'elles prennent l'air, et cela en dépit des programmes de l'école, qui, somme toute, sont d'une importance secondaire dans la vie de l'enfant. Trop de parents ne voient pas cela et compromettent à plaisir, et sans s'en douter, la santé de leurs filles. Entre l'école et les "arts d'agrément", la vie de beaucoup de jeunes filles est entièrement absorbée. Cette sédentarité laborieuse est d'autant plus fâcheuse qu'elle sévit à l'âge où le corps se forme et se développe.

Donc, obligez vos enfants à prendre de l'exercice, même si attendent problèmes d'algèbre et narration. Faites-les marcher: la marche, pratiquée par les très jeunes filles, développe le corps en lui conférant de la grâce et de la souplesse.

Parmi les exercices en chambre qui sont recommandés, la marche à reculons — ne souriez pas! — se place au premier rang; en la pratiquant régulièrement, les jeunes personnes obtiennent une jolie allure dansante et souple.

LES CORBEILLES DE FRUITS

La plupart de nos tables modernes les plus élégantes, les plus riches, les plus soignées, ont actuellement un milieu de table fait d'une corbeille remplie de fruits.

L'hygiène, d'ailleurs, se complaît dans cette innovation, car le plus grand nombre de nos régimes comporte des fruits à chaque repas.

Le centre de table n'est donc plus uniquement décoratif, il fournit aussi un des éléments du menu. On est arrivé à grouper avec tant d'art des fruits, différents par leurs formes, leurs dimensions, leurs coloris, que ces corbeilles constituent, elles aussi, de petits chefs-d'œuvre d'harmonie.

Le récipient peut-être un plateau d'argent ou de métal, une coupe de cristal, une semelle d'osier.

LES CONSEILS DE MANETTE

Les récipients bas et larges se prêtent bien à la construction de ce petit chef-d'œuvre.

Aussi bien qu'un artiste tire de sa palette pour la fixer sur la toile une corbeille multicolore des plus beaux fruits, la maîtresse de maison ingénieuse trouvera dans les vergers les éléments de ces milieux de table aux maguifiques nuances.

Si la variété des coloris des fruits est importante, pour faire une jolie corbeille, la variété de leurs formes ne l'est pas moins; ainsi, à la forme simple des pommes rondes, il faut ajouter le découpé des grappes de raisin, à la minuscule noisette, toute sphérique, la longue et fuselée banane, etc.

Les fleurs sont-elles exclues de cette décoration de la table? non; elles y apparaissent parfois, mais discrètement, sous la forme de petits bouquets que l'on glisse dans un creux, entre deux plis de feuillages; violettes, mimosas, fleurs d'orangers, œillets dont les teintes sont choisies avec art pour faire valoir le duvet des fruits qu'elles font ressortir.

Et parfois, au lieu de la fleur, c'est un nœud de ruban, un chou, une cocarde qui se glisse au creux d'un fruit, à l'anneau d'une anse.

Ces corbeilles de fruits sont maintenant tellement prisées, elles peuvent être si harmonieusement construites, qu'elles constituent des cadeaux qu'il est admis de faire, même en dehors de l'intimité. On peut donc, au lieu d'une gerbe de fleurs ou d'un panier de marrons glacés, envoyer une corbeille de fruits à une maîtresse de maison chez laquelle on a été reçu; à un médecin, un avocat, un professeur auxquels on veut témoigner sa reconnaissance.

L'IMPREVOYANCE

L'imprévoyant ne se préoccupe guère de l'avenir. Il vit au jour le jour, mesurant ses dépenses sur ses revenus. Parfois il va encore plus loin, dépense plus qu'il ne gagne, marche sur billets renouvelés, accumule les dettes sur sa tête. Dans les cas ordinaires, l'imprévoyant vit bien, se donne du confort, ne se surcharge pas de dettes. Mais, arrivent maladie, accidents, longue convalescence, manque d'ouvrage, etc., alors cet homme sera dans les transes. S'étant toujours fait un devoir d'abattre son salaire chaque semaine, il n'a rien devant lui pour faire face à ces situations.

LA MODE

La grande fantaisie des manteaux et des ensembles actuels ne porte point atteinte au succès du paletot de fourrure, et l'on voit, sur des robes d'après-midi très élégantes, des manteaux trois-quarts en breischwanz, serrés vers le bas, de même que sur des robes en tweed, des paletots trois-quarts en fourrure (agneau rasé, poulain). Ces paletots sont doublés de tweed.

***

Pour le matin, des ensembles souples en tweed gris ou marron avec le corsage en tweed ou en jersey même ton Quelques blouses en chine ont un gros nœud souple devant. A ces ensembles s'ajoute parfois un manteau long ou trois-quarts en gros tweed.

***

Les petites robes pour tout aller, très correctes dans la coupe et les détails, sont animées de jabots, de découpes, de touches de lingerie. Très en faveur, pour ces modèles, les bandes incrustées d'où s'échappent des plis ou des godets.

La taille marquée à sa place ou très légèrement au-dessous, est indiquée nettement soit par une ceinture, soit par une garniture; incrustation, nervures, fronces.

***

Un léger blousant assouplit le dos des robes, sauf dans celles qui montrent la ligne princesse. Dans les tailleurs, le corsage, rentré dans la jupe, blouse tout autour.

***

Les chaînes d'améthystes seront le bijou en vogue pour l'hiver. Nous verrons, sur les corsages, de longs sautoirs d'améthystes taillées en olives plus ou moins grosses et au centre desquelles passera un cordonnet de couleur. Le cordonnet se terminera sur le devant, en un énorme gland à longues pampilles formant pendentif. Sachez faire votre choix, pour être à la mode!

LES CHAPEAUX EN DENTELLE DE LAINE

Attendons-nous à voir cet hiver de curieux petits chapeaux tendus en dentelle de laine de couleur posée sur des transparents de tons différents. Ce sera original et un peu excentrique!

SERVICES EN VERRERIES EN COULEUR

Verts, rouges, ou bien bleus, ou bien violets, mauves, les services de table, quant à la verrerie, ont choisi la couleur. Ils sont en cristal ou en verre taillé, cela dépend de leur prix. La nappe s'assortit comme coloris à cette verrerie et la vaisselle doit être strictement blanche. Paradoxes.

LA CIRE COULEE

Avec de la cire à cacheter les bouteilles (la cire à cacheter les lettres peut s'employer aussi mais coûte beaucoup plus cher) et quelques vases grossiers ou même des verreries cassées, vous pouvez obtenir des vases charmants et très décoratifs.

Le principe sera le même pour les différents objets dont je vous parle plus loin. Faire fondre la cire à feu doux dans une petite casserole de cuivre, puis la verser doucement sur l'objet que vous aurez chauffé auparavant en le trempant dans de l'eau chaude, ceci pour que la cire ne sèche pas trop vite et que vous ayez le temps de la modeler avec un canif également trempé dans de l'eau chaude. Lorsque l'effet désiré n'est pas obtenu, gratter la cire avec le canif et recommencer. Quand la cire arrive à l'endroit voulu, retourner l'objet pour arrêter les coulées et le maintenir dans cette position jusqu'à ce que cela soit figé. Laissez bien sécher avant de vous en servir.

Voici un pot à confiture avec des coulées de cire rouge posées très rapprochées et la garnissant presque jusqu'en bas. Ce vase de porcelaine très commune s'enrichit de coulées d'argent. Ce bol de porcelaine jaune sera garni de points noirs de différentes grosseurs formés de gouttes de cire qu'on aura laissé tomber à intervalles réguliers. Ce bocal de verre ordinaire s'orne d'un gros serpent qui s'enroule depuis l'ouverture jusqu'à la base. La cire employée pour ce dernier est verte et or. Ce pot à moutarde dont la forme ventrue est jolie s'ornera de fleurs multicolores faites de grosses gouttes de cire posées en rond. Cœurs et tiges seront noirs.

Enfin pour cette carafe en verre bleu dont le goulot a été cassé, employez pour en border l'ouverture et pour faire des coulées irrégulières, de la cire d'un beau jaune. Avec des verres dont le pied a été cassé vous pouvez encore faire des petits vases. Pour cela sur une assiette mouillée d'un peu d'eau froide versez de la cire en un petit monticule, placez-y pendant qu'elle est bien chaude le verre avec ce qui lui reste de son pied. Laissez bien sécher puis détachez de l'assiette à l'aide d'une lame de couteau. Ensuite procédez pour la décoration comme pour les autres objets.

LE LIVRE LE PLUS LOURD DU MONDE

Il faudrait un athlète pour le remuer, et le plus gros des dictionnaires, placé à côté de lui, semblerait un livre minuscule. Ce volume colossal, qui ne pèse pas moins de 175 livres anglaises est le livre d'or de l'une des sections — celle de l'état de Dakota — de l'Exposition universelle de Chicago, en 1893. Il renferme la signature des visiteurs de cette section. On ne nous en donne pas le nombre, mais on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'aurait été, si on avait pu l'établir, le livre d'or de l'Exposition de 1900, n'eût-elle attiré à Paris que le nombre de visiteurs de son aînée de 1889, qui en compta plus de vingt-huit millions.

CONSEILS PRATIQUES

POUR NETTOYER VOTRE ARGENTERIE

Pour nettoyer sans peine votre argenterie quand elle est ternie par certains acides, faites-la tremper dans un récipient d'aluminium, dontvous porterez l'eau à 100 degrés.

Laissez bouillir pendant quelques minutes, et vous constaterez leur brillant En revanche, le récipient sera quelque peu taché, mais vous lui restituerez aisément sa fraîcheur première en le frottant au savon minéral.

POUR FAIRE DU PAPIER DE VERRE

Sur une feuille de papier fort, étendez une couche de colle forte. Avant que cette colle soit refroidie, tamisez dessus de la pierre ponce. Cela vous procurera une feuille de papier de verre plus économique que celui que vous achetez, et qui a l'avantage de ne pas rayer.

POUR LAVER LES VOILES BLANCS

Pour laver les voiles en point blanc dont se servent les écolières, il faut employer une solution de savon blanc, bien rincer le voile, puis le passer dans une autre eau additionnée de deux ou trois gouttes de bleu. Empeser et battre le voile entre les deux mains jusqu'à ce qu'il soit seulement humide. Repasser ensuite.

LES TACHES D'OEUFS

On sait que la chaleur coagule l'albumine du blanc d'œuf; on devra se garder de faire agir un bain bouillant sur les taches qui seraient en conséquence durcies. D'abord on doit les frotter avec de l'eau froide puis avec de l'eau savonneuse tiède. S'il reste des taches jaunâtres, laver avec un dissolvant de graisses.

NETTOYAGE DES CHAISES DE CRETONNE

Mettre deux cuillerées à thé d'ammoniaque dans une chopine d'eau bouillie. Il est préférable d'avoir fait bouillir un sac de son dans cette eau. Ce mélange nettoiera rapidement et facilement les chaises recouvertes de cretonne.

LA PETITE POSTE

ATTENTION . . .

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:

soixante-quinze sous (75c) par insertion.

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme, ses nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser:

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, Notre-Dame Est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent :

Mesdemoiselles —

En-riz-Hette M.— Brunette, 18 ans. (Corr. étud. sage, inst. 18 à 25 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, Qué.

Mojnac.— Sérieuse, 40 ans. (Corr. veufs ou vieux garçons à l'aise). Poste restante, Mont-Joli, Station, P. Q.

Paulette Bruyère.— Instruite. (Corr. dist. trentaine et plus). B. P. 34, Station A, Montréal, P. Q.

Montréalaise.— 37 ans; inst. dist. (Corr. sages, sér. dist. veufs ou célib 37 à 45 ans. Montréal seulement. 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

A. Lavoie.— (Corr. inst. dist., 28 à 35 ans). 156, rue Kirouac, Québec, P. Q

Rose-Aimée.— (Corr. 25 à 35 ans) Poste restante, St-Alban, Cté Portneuf, P. Q.

Marise.— (Corr. 35 ans et plus; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame-est, P. Q.

Yvette de Montarville.— (Corr. inst. dist. 20 à 30 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Ninette Lavallée.— (Corr. inst. dist.) B. P. 242, Rimouski, P. Q.

Line Bricault.— Brunette. (Corr. dist inst. de 30 à 38 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Yolande Chevalier.— (Corr. dist. célib 25 à 32 ans). 4236, rue des Erables, Montréal, P. Q.

Gisèle d'Auteuil.— (Corr. sage, dist. 25 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Annette Jacques.— (Corr. dist. inst. 18 à 25 ans). Métabetchouan, P. Q.

Gerty Brown.— 22 ans (Corr. inst. dist. ang. franç.) B. P. 129, St-Joseph-d'Alma, P. Q.

Carmen De Lamartine.— Châtaine dans la vingtaine. (Corr. inst. dist. sér. homm. d'aff. 22 à 30 ans; rép. ass.). C. P. 256, Rimouskiville, P. Q.

Ghislaine.— C. P. 35, Laurierville, Cté Mégantic, P. Q.

Manon.— (Corr. 35 ans et plus). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Gaetas.— L'indéchiffrable. (Corr. inst. dist. 20 à 28 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Jeanne.— Jolie, 26 ans. (Corr. sér. 30 à 60 ans). C. P. 1494, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:

Messieurs —

Isaïe Babineau.— Veuf, 40 ans. Humeur égale. (Corr'tes filles ou veuves de 35 à 45 ans). Poirier, Cté Kent, N.-B.

Willie Keny.— (Corr'tes de 20 à 24 ans). A-s S. F. P. P. Co., warehouse 3, Kapuskasing, Ont.

A. Dubé.— Veuf. (Corr'te sér. entre 38 et 45 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

René.— (Corr'te 18 à 25 ans; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

Jean Le Beau.— (Corr'te, veuve, 20 à 35 ans; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

James Morgan.— Riche, 40 ans. (Corr'tes, inst., dist. ang. franç.). P. B. 147, St-Joseph-d'Alma, P. Q.

J. Moulin.— 32 ans. Corr'tes. Poste restante, Saskatoon, Sask.

William Brown.— 23 ans. (Corr'tes dist. inst. ang. franç.). B. P. 129, St-Joseph-d'Alma, P. Q.

Jean Pinard.— Célibataire. (Corr'te inst., bonne famille, de 35 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame-est, Montréal, P. Q.

F. Baronais.— (Corr'tes 17 à 25 ans, franç. ang., rép. ass., but: trouver une amie). 2270, rue St-Antoine, Montréal, P. Q.

J. Ardens.— (Corr'tes 25 à 35 ans; arts et littérature; but: passe-temps. Poste restante, Québec, P. Q.

A. Chevassus.— Français dist. 42 ans, bonne situation; but: mariage avec jeune fille sérieuse. Rouyn, P. Q.

Henri Roy.— 24 ans. (Corr'te 18 à 25 ans). Central Maine Power Comp., Bingham, Maine, U.S.A.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par GUY RISSLER

ORIENTALE — Se replie de premier mouvement et ses expansions sont toujours précédées de raisonnement. Franchise de conscience, avec quelques superstitions qui l'exaltent. Connaît sa valeur, mais hésite toujours quant à son application. Obstination au travail, un peu d'impatience quand les résultats se font attendre. Programme de vie régulière qui ne varie pas, mais une imagination qui suffit à l'agrémenter. Souvent accablée. Croit et aime avec impétuosité, cherche à en parler.— Originale en certains points. Manque de calme aux circonstances importantes parce que douée d'une sensibilité qu'elle ne peut contrôler qu'en face d'elle-même. Redoute les groupes et la foule. Intelligence; attention constante à faire bien, à faire mieux. Peu de chances de se perfectionner. Des théories! des rêves! — Ame timorée à qui il faut le commandement. Bonté, qui s'exerce en protection. Dédain de certaines licences qui lui donne parfois l'occasion de se moquer de ceux qui en abusent.— Oracle: Une main de soleil s'offre à vous tirer d'un long petit sentier d'ombre. Geste généreux et spontané. Vous hésitez, et vous avez sans doute raison, car dans la route étrangère que vous parcourez, vous vous retournez souvent pour regarder le passé que vous avez quitté. Rien ne dit que c'est la gloire ou l'amour.

TORONTONIENNE — Autorité jamais agressive: se fait écouter et vient à bout de tout par persuasion. Philosophie sereine et confortable, laquelle, en lui enseignant la vie, l'aide à ne pas trop s'emballer. Tact remarquable dans le monde. Cœur peu abondant, mais de qualité exceptionnelle. Soigneuse; surtout en ce qui concerne l'apparence, jamais en faute. Ordre plus minutieux que prodigue. Sûre de ce qu'elle donne, connaissant ses capacités et ses talents. Principes réglés, souvent ralentis, à cause d'un goût manifeste qui lui prend, seule à seule, de se reposer du convenu. Esprit crédule qui recherche bien l'effet sans en avoir l'air, mais qui mérite aussi d'être apprécié. Exécute à la lettre ce qu'elle fait et n'importe quel obstacle, souvent en chantant. Nature remoralisante, agissant sur son entourage comme un rayon de soleil. Sans coquetterie exagérée, elle tient à être jolie, et bonne par-dessus tout. Grâce et harmonie.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article. Pour l'étude particulière:

Une enveloppe affranchie et l'adresse postale.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, je donnerai aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir,— des déductions, bien entendu, non, des prophéties.— Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées. Toute remise — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Etude publiée dans la Revue: 75c

Etude particulière: $1.25

Avec oracle: $1.50

Le Courrier Graphologique est fermé le 12 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Prière d'adresser à —

GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame-est,
Montréal.

Les Enfants et la Typhoide

UN MOYEN DE PREVENIR LA MALADIE A LA CAMPAGNE

Les causes de la fièvre typhoïde étant connues, il est possible de la prévenir; l'"Eau" et le "Lait" renferment les germes de cette maladie lorsque ces éléments sont malsains. Dans l'eau: les conduites des privés et d'égoûts défectueux qui s'infiltrent dans les systèmes d'aqueduc et dans les puits qu'ils infectent de germes de la typhoïde. Ces germes s'introduisent ensuite dans le corps humain par l'eau potable ou par celle dont on se sert pour la préparation des aliments crus.

Dans le lait: dans les laiteries, la malpropreté et la négligence occasionnent souvent l'introduction des germes de la typhoïde. Si le lait est laissé à découvert, les mouches l'infectent aussi. Dans ce cas, il faut faire bouillir le lait trente minutes afin de détruire les germes.

On peut donc se mettre à l'abri des atteintes de la typhoïde en évitant les causes de cette maladie.

On peut également se faire vacciner contre la typhoïde. Ce moyen qui assure une protection certaine n'offre, du reste, aucun danger.

PENSEE

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.— Vauvenargues

Pâtisserie Française
Confiserie de Luxe
Boulangerie Fine
Charcuterie
Glaces
Dragées
Fruits Confits
Marrons Glacés

SPÉCIALITÉ POUR
Banquets
Réceptions
Réveillons
Mariages
Anniversaires

Kerhulu & Odlau
1284, rue Saint-Denis
Tél. HArbour 7104

FEVRIER

PIERRE du MOIS:
L'AMETHYSTE

ORIGINE: Ceylan, Asturie, Brésil et Sibérie.

COULEUR: Violette.

COMPOSITION CHIMIQUE: Quartz transparent, coloré par l'oxyde de manganèse.

SYMBOLE: Humilité et honnêteté.

QUALITES et VERTUS LEGENDAIRES: On lui attribue le pouvoir de préserver des passions trop vives et de l'ivresse.

L'AMETHYSTE est la pierre du mercredi et de la huitième heure du jour.

L'AMETHYSTE se porte par les personnes qui ont la lettre A pour première lettre de leur prénom, en particulier par les Arthur. L'AMETHYSTE partageait avec le Saphir l'honneur d'ornementer les plaques d'or sur les tuniques des prêtres, dans le Temple de Salomon. La dix-septième année du mariage, on célèbre les noces d'AMETHYSTE.

ANGE du MOIS: Barchiel.

Sa PIERRE: Le Jaspe.

APOTRE du MOIS: Saint Mathias.

Sa PIERRE: L'AMETHYSTE.

FLEUR du MOIS: La rose trémière.

Scott & Bousquet
Frères - Limitée
921, est rue Ste-Catherine
Succursale: 6562 St-Hubert

L'Amour et le reflet

Par ANDRE CASTAING

Sybille de la Chesnays, je pense à vous! Novembre m'assiège de toutes parts dans ce réduit juché au plus haut des toits, lune parmi la mâture des cheminées, novembre et la pluie patiente qui grésille contre les vitres. Silence. La ville se tait qu'opprime un ciel de désastre, fermé, sans recours.

Est-ce cette ambiance désolée, cette lumière malade? Je me rappelle — invinciblement — la route en lacets, rongée des eaux d'hiver, et le tambourinement incessant de l'averse sur la capote du cabriolet antique. L'homme, à mes côtés, fouettait son cheval, m'examinant parfois à la dérobée comme pour savoir si le voyageur original que j'étais — cet inconnu qui avait exigé d'être conduit sans retard à la Chesnaye — tirait sa quiétude d'une inconscience, somme toute heureuse, ou d'une témérité confinant à la bravade. Or, je savais toute votre histoire, dolente et romanesque Sybille, ou ce que vous aviez permis qu'on en sût, demeuré après vous comme un parfum tenace, un peu fané. Et moi, qui venais de toucher le fond du malheur, je n'éprouvais ni crainte ni curiosité, rien qu'un besoin désespéré de solitude et de repos...

La voiture quitta brusquement le chemin et s'engagea dans une allée étroite noyée de pluie et de la nuit commençante. Elle se rangea le long d'un perron qu'éclairait une lanterne. Nous étions arrivés.

— Que Monsieur soit le bienvenu dans la vieille maison!

La femme qui m'accueillait ainsi, à la mode ancienne, était humble, sans âge, avec de mornes yeux gris, comme décolorés par les larmes. Je l'observais encore, que la carriole qui m'avait apporté s'éloignait déjà, petit tremblement de grelots que dissolvait l'ombre. Mon hôtesse s'effaça pour me laisser passer et la porte se referma derrière nous avec un grondement bref, définitif.

Je dînai en tête à tête avec un chat poudreux, famélique, dont je me plus à imaginer qu'il était l'esprit familier de ce logis anachronique, plein de recoins obscurs, de meubles aux luisances suspectes et de souffles inquiétants sous toutes les portes.

...Et toujours ce murmure universel de la pluie, investissant la maison, tissant autour d'elle un filet aux mailles drues, infrangibles...

Il était tard lorsque je pénétrai dans la chambre que l'on m'avait préparée. Elle me parut dès l'abord insolitement déserte et je m'approchai du feu de cotrets comme d'un ami. L'humidité, je me souviens, imprégnait encore les bûches et les faisait siffler à petit bruit.

J'allumai successivement les six bougies que je trouvai disposées — idée de femme, sans doute,— aux deux bouts d'une table à tiroirs supportant un miroir basculant sur son axe. Et je sus que j'étais dans la chambre où Sybille de la Chesnaye avait vécu et s'était laissé mourir.

Quel décor imaginer, en effet, qui convînt mieux à l'idée que je m'étais faite de cette étrange fille? Un lit à baldaquin, funèbre, un piano démodé, des estampes cernées d'ébène: Ophélie errant au bord du fleuve, les bras chargés de fleurs, la fille de Jephté, assise dans la montagne, "pleurant sur sa jeunesse et sa virginité". Dans un recoin, la flamme dansante des bougies décelait des reliures, allumait des titres: *Ourika*, *Valérie*, *Claire d'Albe*... Du premier volume que j'ouvris s'échappa, légère, une feuille de lierre séchée.

J'étais très las, mais sans sommeil. Je me laissai tomber dans le fauteuil en face du miroir et alors seulement m'apparut l'absurdité de ma présence en ce lieu — moi tout vibrant encore de vie exaspérée — dans cette pièce vouée au seul passé où la pendule même sur la haute cheminée, ne sonnait plus l'heure.

Ce fut aussi l'instant qu'Elle choisit pour se glisser en moi, pour s'imposer à moi, obsédante, importune presque à force de soudaine réalité. Ici, dans cette maison morne, elle avait grandi, seule, sans parents, déchirant son âme aux plaintes du piano forte, où l'exaltant et la meurtrissant tour à tour en de sentimentales lectures, toute brûlée d'un feu intérieur, et portant comme un trésor accablant, un "don" d'amour, une abondance d'amour dont personne, hélas! ne voulut. Car Emmeline Sybille de la Chesnaye mourut un jour — romantiquement — de n'avoir pas été aimée.

Je l'imaginais, hautaine et froide par attitude, et regardant chaque soir à sa psyché décliner son inutile beauté. Or, ayant à mon tour jeté un regard machinal du côté du miroir, je m'aperçus... Comment dire cela? Je m'aperçus que rien ne l'animait, qu'il ne réflétait plus, encore que je m'approchasse de lui à le toucher, mes traits.

Dans le même temps, j'éprouvai l'impression d'une présence auprès de moi. Je ne fis pourtant aucun mouvement, intéressé, fasciné par la magie inattendue de cette surface pâle et vide. Une buée la recouvrait à présent comme si un souffle en avait terni la glace. Puis, dans l'ovale redevenu limpide, une main, tout à coup, se manifesta, longue, aux veines trop bleues, qui tenait un iris séparé de sa tige. Lentement elle froissa la fleur, quoique sans colère, et en éparpilla les pétales. L'un d'eux, fragile et frais, vint tomber sur mes genoux.

Je voulus fuir, m'arracher à l'envoûtement. Mais le silence nocturne gardait toutes les issues et la pluie, dehors, était comme une incantation.

Je regardai de nouveau le miroir: une tache claire y tournoyait, paraissant surgir lentement d'insondables profondeurs. Le tremblement s'arrêta, des lignes à peine ébauchées s'ordonnèrent, un pouce invisible modèla des plans, arrondit des courbes et j'eus devant moi, s'avançant vers moi, une face...

Sybille! Je la reconnus! Elle seule pouvait avoir ce visage immobile avec ces yeux pathétiques et cet air, ensemble, de supplication passionnée! Ses lèvres, entr'ouvertes, bougeaient.

Alors, égaré, vaguement enivré ou prenant peut-être en pitié cette âme tourmentée — héros d'une aventure inouïe — je me penchai vers le miroir dont j'escomptais en moi-même le contact glacé, salutaire... Et ce fut une haleine tiède que j'aspirai et la bouche que je baisai était chaude et charnue! Une courte minute, en dépit du temps ennemi, nous fûmes mêlés l'un à l'autre, moi vivant, elle morte depuis soixante ans!

...Sybille de la Chesnaye, je pense à vous. La ville se meurt, étouffée sous ce ciel atroce, la ville qui se défend mal avec ses petites lumières. Plus d'espoir! O ma bien-aimée, m'avez-vous été donnée pour qu'aussitôt je vous aie perdue? Vais-je demeurer ainsi hanté de vous, possédé de vous, dans l'attente vaine d'un signe — que sais-je — ou d'un reflet? Et n'aurai-je jamais que cette triste joie de savoir un peu votre cœur calmé et votre vrpaue ombre consolée?...

Le prix Nobel de physique a M. Louis De Broglie

L'Académie des Sciences de Stockholm vient de décerner le Prix Nobel de Physique à un jeune savant français, M. Louis de Broglie, qui n'a pas encore trente-huit ans et qui appartient à une illustre famille de France. Après avoir consacré les premières années de sa vie d'étudiant aux lettres et à la philosophie, après en avoir passé cinq à la guerre, M. L. de Broglie a su, en peu d'années de carrière scientifique, acquérir un renom mondial, et se trouver un véritable chef d'école, ouvrant à la science des aperçus tout nouveaux. Maître de conférences au nouvel Institut Henri-Poincaré de la Faculté des Sciences, il est d'ailleurs le frère d'un remarquable physicien contemporain, son aîné le duc Maurice de Broglie, ancien officier de marine et depuis plusieurs années membre de l'Académie des sciences: on doit à ce dernier des recherches très remarquables et d'une grande portée sur la dispersion et la diffraction des rayons X; et un prix Nobel l'eût déjà certainement récompensé aussi, si la prodigieuse floraison actuelle de la Physique moléculaire n'amenait devant les suffrages de l'Académie de Stockholm un tel nombre de savants de premier ordre, qu'il est impossible de couronner sans trop de délai tant de maîtres éminents.

M. Louis de Broglie, dont la thèse de doctorat en 1924 fut un véritable événement scientifique, peut être considéré comme le fondateur de ce qu'on appelle la Mécanique ondulatoire, préparée par M. Marcel Brillouin dès 1919, et à laquelle Heisenberg et Schrodinger surtout ont apporté des contributions de toute première importance. En donner une idée même sommaire et simplifiée est presque impossible, cette dynamique s'étudiant par des procédés nouveaux (calcul matriciel de Heisenberg, Born, Dirac) de mathématiques transcendantes. Tout ce qu'on peut en dire ici est d'indiquer l'orientation générale de la nouvelle école.

M. de Broglie et ses continuateurs ont, en quelque sorte, diminué encore la distinction ancienne entre l'énergie et la matière, en diminuant le caractère matériel de l'électron et en rapprochant sa nature de celle du quantum d'énergie. Plus exactement, il rapproche le caractère nettement périodique des ondes électromagnétiques et la structure discontinue de leur énergie. On peut dire avec M. Bricourt que "le point matériel apparaît comme un *point singulier* du champ d'ondes"; "le centre d'un phénomène périodique répandu tout autour de lui", dit M. de Broglie lui-même et M. Born était frappé du "singulier mélange de dynamique et de statistique" que formait la nouvelle théorie, faisant osciller les vieilles "catégories" d'espace, de temps, de matière et d'énergie, ces quatre éléments constitutifs, de l'univers et dont l'irréductibilité les uns aux autres était de plus en plus battue en brèche...

Il est bien impossible ici d'insister un peu sur les nouveaux points de vue de M. de Broglie, qui séparent de nouveau l'optique de l'électrodynamique dont Maxwell et Lorentz en avaient fait un chapitre. Le moindre développement à ce sujet ne saurait se faire sans l'appareil mathématique dit *hamiltonien* comme point de départ, et sans les *matrices* d'Heisenberg et diverses créations mathématiques modernes pour le développement. Soulignons du moins que, dans des recherches d'une pareille élévation et qui s'ouvrent sur des champs aussi larges, M. Louis de Broglie s'est montré un initiateur qui a fait remonter le prestige de son pays dans les milieux savants étrangers qui, depuis longtemps, n'avaient plus un nom français à citer dans les plus copieuses bibliographies. La perte de l'imagination avait depuis trente ans frappé de stérilité l'école française de physique, qui avec d'aussi belles intelligences qu'un Marcel Brillouin, un Langevin, un Jean Perrin, n'avait pu tenir sa place dans le monde de l'esprit, où "celui qui n'est pas philosophe" n'entre pas, disait Platon. La disparition de cet état d'esprit, qui nous a couté une génération, laisse présager et déjà voir pointer une jeune école qui nous donnera enfin des créateurs. M. Louis de Broglie en est le premier: il est bon que le prix Nobel ait récompensé — mieux, ait reconnu — son noble mérite.

F. L.

[Reproduit de *La Science Moderne* après entente avec M. Dalbis.]

POUR ETRE HEUREUX

La course au bonheur a commencé voilà des milliers d'années. Elle dure toujours et personne n'a encore pu trouver le bonheur complet, sans mélange. De temps à autre, des pseudo philosophes et psychologues donnent des recettes pour être heureux. Voici l'une des dernières qui a paru dans une revue anglaise. Pour être heureux, il faut:

1. Une bonne santé; 2. le sens de l'humour; 3. un métier que l'on aime; 4. un futur assuré; 5. un conjoint aimé; 6. une réputation sans tache; 7. quatre cents livres sterling par an; 8. une brillante carrière; 9. une peau fine; 10. un bon cuisinier; 11. du charme; 12. une bonne bibliothèque; 13. un tempérament artiste, et 14. un teint de jeune fille.

Pour assurer la paix dans le monde, M. Wilson avait indiqué, lui aussi, quatorze points. Où en sommes-nous?

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(*Suite de la page 24*)

Mme Villeroy jouait à la poupée. Toutoune transformée, elle se prit, lorsqu'elles se retrouvèrent, au retour, dans la voiture, à lui sourire gentiment. Elle commençait à reconnaître, en sa fille ainsi troussée, une petite volaille de sa race.

Débonnaire dans son inaccoutumance absolue de l'élégance, Toutoune se laissait faire sans essayer d'avoir aucune opinion. Tout ce qu'on lui mettait sur le dos lui semblait peut-être bien extravagant, mais elle se défendait de même le remarquer.

Lingerie, bas, gants, bottines, on avait acheté de tout. On avait commencé des commandes de robes, de chapeaux, de manteaux, avec une espèce de rage. Et c'était de la rage, en effet, qui guidait la mère, rage de penser à autre chose, et aussi d'organiser une sorte de vengeance vis-à-vis du mari volage qui trouverait, en rentrant, au foyer une nouvelle et attentive tendresse, la tendresse maternelle, remplaçant celle dont il se croyait si sûr.

Le soir, Mme Villeroy, surexcitée, se mit, après le dîner, au piano.

— Tu aimes la musique, ma fille?

Elle avait décidément trouvé le joujou nouveau qui la distrairait de son chagrin.

Toutoune, hors d'elle à force de joie, écouta longtemps sa mère lui jouer les 'Novelettes' de Schumann, les 'Mazurkas' de Chopin, et aussi, pour l'amuser, la 'Boîte aux Joujoux' de Claude Debussy.

— Je te ferai apprendre le piano aussi, tu verras!

Toutoune ne s'endormit que tard, accablée par trop de bonheur.

∴

Les trois jours qui suivirent se passèrent en nouvelles courses.

Toutoune, bousculée par cette crise maternelle, ne trouvait jamais à placer un mot, un seul des mots qu'il eût fallu dire pour exprimer la passion qui lui faisait mal, et depuis si longtemps. Maman la fascinait et l'épouvantait. Et puis, comment reprendre pied au cours de ces journées hachées, de ces soirées trépidantes?

Le quatrième jour:

— Tu n'as pas apporté tes joujoux? Je vais t'en acheter d'autres, va, ma fille!

Le cinquième jour, elles allèrent chez le photographe à la mode. On y prit huit ou dix poses différentes, la mère et l'enfant joue à joue. L'attente des épreuves fit palpiter la petite.

Le sixième jour, Mme Villeroy sortit seule, invitée à un thé dansant. Toutoune passa son après-midi parmi ses jouets, et avec les bonnes. Elle attendait fiévreusement sa mère pour le dîner. Mais celle-ci téléphona qu'on la gardait chez ses amis, improvisation à la dernière minute.

La soirée de Toutoune fut désemparée. Seule devant le feu sur le tabouret de pieds, tandis que la femme de chambre somnolait ailleurs, elle s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait même pas écrit un mot à la mère Lacoste.

Le lendemain, Mme Villeroy se mettant à table, déclara:

— Aujourd'hui, nous nous occuperons du cours d'éducation.

Mais elle se rappela que c'était "son jour".

Toutoune parut au moment du thé.

— Elle ne vous ressemble pas!... dirent les dames avec toute une désapprobation dans la voix, et même quelques rires moqueurs.

Des messieurs plaisantèrent Mme Villeroy transformée en mère de famille.

— Ça ne vous va pas!...

Quelqu'un demanda:

— Votre mari construit-il beaucoup de maisons à Londres?...

La rosserie ricanait sur les visages. Toutoune, encore maladroite, renversa les petits fours, que sa mère lui avait dit d'offrir, sur la robe d'une dame, qui fut tachée.

A table, Mme Villeroy, redevenue sombre, ne parla pas. Le joujou neuf était déjà cassé.

Cependant, un matin, comme l'enfant sortait de son tub, les épreuves du photographe arrivèrent, et la fillette, en les regardant, devint pâle de plaisir.

Nuageuse et retouchée, la figure de Toutoune, si tendrement posée contre celle de sa mère, avait l'air, presque jolie, de sourire dans l'idéal.

Quand elle fut dans la chambre de maman:

— Elles te plaisent?... dit Mme Villeroy d'une voix morne. Alors je t'en ferai faire deux ou trois de chaque, et tu les prendras toutes si tu veux.

Et, sans encore remarquer les nuances d'un détachement aussi rapide que l'engouement qui l'avait précédé, Toutoune, une fois de plus depuis ces quinze jours enchantés, songea, dans sa petite âme épanouie:

— Tout ça c'est trop beau pour moi! c'est trop beau pour moi!

Trop beau pour elle...

On sort de table. Toutoune est allée mettre son bonnet, son manteau sauvage. Le couturier a donné rendez-vous de très bonne heure.

Un coup de sonnette bouscule la maison. Des pas. Des voix. Une clameur. La porte du salon a claqué. Le bruit d'une dispute violente change en pierre le visage enfantin.

— Papa est revenu!

Seule dans sa petite chambre, essoufflée de terreur, elle se mord la main avec force, les yeux agrandis. Qu'est-ce qui va se passer, mon Dieu! Qu'est-ce qu'il faut faire?...

Pendant un quart d'heure, l'enfant reste dans cet état, dans cette pose. Elle ne sait pas quel malheur a séparé ses parents. Elle sait seulement que papa est coupable et maman indignée, et que maman a dit qu'elle chasserait papa quand il reviendrait.

Un éclat de voix plus violent a fait bondir la petite. Sans savoir ce qu'elle va faire, elle se précipite, entre dans le salon. Elle a cru que maman était en danger.

Tous deux sont debout face à face, les yeux creux, la bouche tordue.

— Un goujat!... Un goujat!... Voilà tout ce que tu es!... crie Mme Villeroy, le visage tendu, pâle comme une morte.

M. Villeroy s'est retourné. Il regarde Toutoune entrer en courant, Toutoune qui crie et qui pleure, comme font tous les misérables enfants, quand la vie les jette parmi les scènes de leurs parents.

Il a bondi sur elle. Il la prend par les épaules et la repousse, en quelques bourrades, jusqu'à sa petite chambre où il l'enferme à clé.

∴

Combien de temps resta-t-elle à donner des coups de pieds, à appeler, à sangloter derrière sa porte?

La nuit était tombée. Toutoune, quand elle écoutait un instant, n'entendait plus rien. Un effroi glacial courait dans ses veines. Qu'était-il arrivé dans la maison? Est-ce que papa...

La clé tourna dans la serrure. M. Villeroy, souriant, ouvrit la porte.

— Viens, Toutoune ta mère t'appelle.

La tête basse, la bouche béante d'étonnement, la fillette suivit son père. Il la conduisit, à travers l'appartement éclairé, jusqu'à la chambre de maman. Elle vit cette dernière installée dans un fauteuil, et fumant une cigarette. Elle s'était beaucoup poudrée pour essayer de cacher la trace de ses larmes. Et ses cheveux étaient lisses.

— Ecoute, ma Toutoune, dit-elle tout doucement, maintenant que ton père est revenu, tu vas pouvoir retourner à Gourneville. Je ne suis plus toute seule, maintenant. Et Paris, tu sais, ce n'est pas du tout sain pour les petites filles. Nous allons envoyer une dépêche à la mère Lacoste, et elle viendra te chercher demain.

IX

LE RETOUR

LA mère Lacoste avait voyagé toute la nuit, par des trains incommodes, pour arriver à l'aube à Paris.

Elle trouva Toutoune, dans sa petite chambre luxueuse, aux mains de la femme de chambre qui achevait de l'habiller. L'enfant avait fait ses adieux, la veille au soir, à ses parents.

Elle avait peu dormi. Outre le chagrin immense, mais encore informe, qui la bouleversait, elle était impressionnée d'avoir a se lever et partir en pleine nuit. Le jour ne paraît que tard, au mois de mars.

A la clarté brutale des ampoules, le visage de Lacoste, insolite, parut dans la porte. Il n'y eut pas beaucoup de paroles. On ne devait pas faire de bruit, de crainte d'éveiller la maison.

Dans l'auto qui les emportait vers la gare, la nourrice se préoccupa seulement de la valise et des paquets. Prendre le billet de Toutoune, trouver le quai voulu, faire porter les colis, quel affolement!

Installées et seules dans leur compartiment de premières, le train en marche, Mme Lacoste sembla, pour la première fois, revoir enfin Toutoune.

Elle l'enveloppa d'un coup d'œil rapide qui détaillait tout, le bonnet, le manteau de civette, les longs bas noirs sous la robe écourtée. Et, la main sur la bouche, elle eut cette exclamation normande qui signifie stupéfaction et moquerie:

— Hélâ!...

Puis, anxieuse:

— Est-ce qu'y t'ont mis tes autres hardes dans la valise, au moins?

— Je ne sais pas... répondit Toutoune d'un air morne.

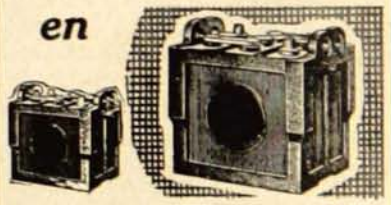
Et elle se tassa contre les capitons, le nez à la vitre.

Elle allait avoir le temps, maintenant, de digérer l'étourdissante aventure. Mais, avant toute chose, ce qu'elle sentait en elle, jusqu'au fond d'elle, c'était une obscure et vaste humiliation.

La nourrice, éreintée, s'endormit.

Le voyage se poursuivait. Le jour s'était levé lentement, aurore étouffée sous des nuages. La campagne commençait à changer d'aspect.

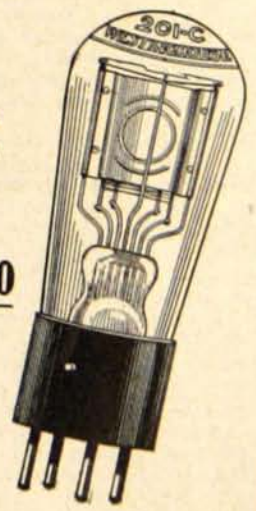
75%
D'ECONOMIE
en



Employant seulement 1/16 d'un Ampère au lieu de ¼, le nouveau Radiotron UX 201-C économise 75% de la charge de la Batterie.

Il possède une grande Puissance, de la Clarté et une longue durée.

Prix
$2.10



Westinghouse



Votre enfant a
peut-être besoin de
Lait de Magnésie

Le système d'un enfant qui grandit tolère toujours moins un état d'acidité que celui d'un adulte.

Malgré tous vos soins, le système d'un enfant deviendra de temps à autre acide. Le repos et la diette corrigeront cela. Mais il faut du temps. Le moyen *instantané* est dans un alcalin fourni par la Nature dans ce but. Le Lait de Magnésie! Ne faites pas d'erreur au sujet de la meilleure forme de magnésie. Depuis cinquante ans, les médecins prescrivent le Lait de Magnésie de Phillips pour corriger les désordres causés par l'excès d'acidité. Chez les adultes: estomac aigre, nausée, gastralgie, indigestion, gaz. Chez les enfants: mauvaise haleine, gaz aigres, vomissements fréquents, coliques, fièvre et diarrhée.

Un peu de Lait de Magnésie de Phillips dans un verre d'eau, et tous ces symptômes de sur-acidité disparaissent rapidement. Le devoir d'une mère est tellement plus facile quand elle l'emploie. Les enfants l'acceptent si facilement. Rien de mieux pour faire fonctionner les intestins en cas de constipation, de rhumes, et de maladies des enfants. Son emploi est très important à tout âge.





$1.25 la bouteille, chez tous les marchands.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. (M.O.) 55 W. 42 St., New-York



Je ne me suis jamais si bien porté!

Tout récemment encore, mon système nerveux était détraqué, et mon organisme épuisé, en proie à la grippe, à la bronchite et autres maux.

MAINTENANT, ma santé et mon énergie revenues, je me sens revivre, grâce au TONIQUE PULMO du Dr Hervay.

AUX PERSONNES FAIBLES ET DÉPRIMÉES, ce tonique efficace et d'un goût agréable rend SANTÉ, ÉNERGIE et VIGUEUR.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

Succursales à Montréal : 927 rue Calumet.

Tonique Pulmo Dr Hervay

TOUTOUNE ET SON AMOUR

Réveillée au changement de train, la mère Lacoste se rendormit dans le nouveau wagon. On était maintenant en pleine Normandie.

En montant dans la carriole du fermier, conduite par le jeune valet, Toutoune ouvrit les narines. L'odeur de son pays commençait déjà.

La campagne fut bientôt gagnée. Alors l'enfant eut une émotion en voyant le premier printemps, petits bourgeons serrés, ciel clair, lumière fraîche.

L'air mouillé de la route l'éventait, au grand trot du cheval Mouton. C'était un accueil charmant, une surprise. Elle avait quitté la campagne en pleine neige. Sans transition, elle la retrouvait presque printanière. Les oiseaux chantaient si fort qu'on les entendait à travers le bruit de la carriole. Et ces petites voix étaient un délicieux rafraîchissement pour l'âme.

En passant la grille, en apercevant le manoir, Toutoune retint un sanglot.

— Tu dois avoir bien faim, mon bézot! dit la mère Lacoste, comme elles entraient dans la cuisine.

Mais la fillette ne répondit rien. Elle était étrangement pressée de revoir sa demeure. Pendant que la nourrice allumait le feu, préparait le déjeuner, elle courut vite à travers tout le manoir.

Le petit relent de champignon qui traînait partout la surprit. On ne connaît pas l'odeur d'une maison quand on ne la quitte jamais. On n'en connaît pas non plus la couleur. Qu'il faisait sombre au manoir! Toutoune remarqua comme la poussière régnait, comme les murs étaient crasseux. Les vieux rideaux de peluche du salon la stupéfièrent. Quinze jours de Paris l'avaient initiée déjà. L'ordre est une élégance. Toutoune avait fait connaissance avec l'élégance, et elle ne pouvait plus l'oublier.

Un coup d'œil vers le billard, les têtes de cerf, le cor de chasse, la collection de papillons... Elle se sentit attendrie par ces choses. On ne les lui avait pas prises, celles-là, comme sa bergère, ses fauteuils, sa pendule, sa table-bouillotte et le reste. En pensée, elle revit ces vieux meubles triomphant à Paris. Ils avaient une belle destinée, eux!

Un froid humide remplissait les pièces, dont presque tous les volets étaient fermés. La petite frissonnait. Elle avait fait connaissance également avec la tiédeur, certes.

Quand elle fut attablée devant la mère Lacoste, près du grand feu de la cuisine, elle fut frappée de la pauvreté du couvert, de la grossièreté de la table de bois sans nappe, et aussi des manières paysannes de la pauvre vieille. Le dos droit, les coudes au corps, sa serviette sur les genoux, elle exagérait la bonne tenue enseignée à Paris.

— Dès qu'il fera plus chaud, dit-elle, je mangerai dans la salle à manger.

Et Lacoste, sans répondre, l'enveloppa d'un regard un peu sournois.

Elles ne parlaient pas du séjour à Paris. Elles reprenaient la vie où elles l'avaient laissée. La nourrice sentait peut-être qu'il ne fallait rien dire à cette enfant mortifiée, qu'on lui renvoyait comme un paquet. Peut-être aussi son silence était-il une protestation contre tout ce qu'elle désapprouvait, sans vouloir en faire part à l'enfant pour ne pas l'animer contre ses parents.

Après le déjeuner, au lieu de courir dehors, Toutoune, laissant la vieille à ses occupations, retourna rôder dans la maison. Elle monta jusqu'au grenier. Elle savait bien ce qu'elle cherchait.

Quand elle redescendit à la cuisine, la vieille somnolait encore, le menton sur la poitrine, au-dessus d'un raccommodage. Pauvre nourrice! Comme on l'avait fatiguée!

— Te voilà, ma Charlotte?... dit-elle en s'éveillant.

— Nounou, s'écria la petite, j'ai trouvé dans le grenier un vieux bain de siège qui doit venir de la grand'tante de Gourneville. Tu vas me le descendre. Ça me servira de tub.

— Qu'est-ce que tu prêches?... fit la vieille, interloquée.

Toutoune, avec quelque importance, donna des explications. Une surexcitation singulière faisait briller ses yeux. Mais la nourrice, quand elle eut compris, se frappa dans les mains d'indignation.

— Voilà ce qu'y t'ont appris à Paris!... Alors tu prétends te clapoter tous les matins, avec le froid qu'il fait? Tu prendras la rième et la pulmonie, voilà tout!

Toutoune fut songeuse deux secondes, puis conclut:

— Je me tuberai devant le feu, dans la cuisine.

Les haussements d'épaules et les bougonnements ne la firent pas céder.

— Au lieu de nous éluger avec ton vieux potin de bain de siège, tu ferais mieux d'aller faire un court tour avant la soirante!... remarqua la mère Lacoste.

Et l'enfant, sur sa bicyclette, se retrouva jetée en pleins champs, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé dans sa vie.

Elle avait ôté soigneusement sa jolie robe de velours, son bonnet, ses beaux bas, ses souliers de luxe. Avec un plaisir amer, elle retrouvait son costume de tricot, son paletot de tous les jours, son vieux béret. Somme toute, au manoir, elle était parfaitement indépendante, quoique encore si jeune. Après les mille petites contraintes de Paris, protocole, surveillance des femmes de chambre remarques de maman, n'était-elle pas, ici, la châtelaine-enfant, qui donnait des ordres et qu'on respectait?

Ce sentiment, mal démêlé parmi le chaos enfantin, lui fit un peu de bien. Il y avait une telle souffrance au fond d'elle! Maintenant son cœur était serré, semblait-il, pour jusqu'à la fin de la vie.

"Ils m'ont renvoyée..."

Une honte sombre lui faisait baisser la tête. Comme son pauvre petit triomphe avait été vite rabattu! Et dire qu'elle avait pu, pendant quinze jours, croire que l'intrus, en rentrant dans la maison de maman, n'y redeviendrait pas immédiatement le maître!

Elle n'en voulait pas à maman. Pourquoi?... Mais elle discernait une douleur particulièrement lancinante, parmi le cauchemar de son malheur. Elle ne lui donnait pas de nom. Elle ne savait pas encore que la jalousie existe.

Les champs avaient à peu près gardé leur aspect d'hiver. Les pommiers frémissaient à peine, en attente de leurs fleurs. Mais, au retour, en passant au crépuscule du côté de la balustrade, Toutoune, parmi le bruit des oiseaux qui se couchaient, découvrit une violette. Et tout le printemps entra dans sa poitrine avec le petit parfum.

Elle s'accouda, triste geste familier. Dans l'ombre des vieux vases chavités, elle revenait donc de son rêve, la petite fille!

Ses yeux fixèrent longtemps le tournant de la route.

— Ils m'ont renvoyée...

Le jour tombait vite. Poussant sa bicyclette, elle rentra doucement au manoir, gênée par sa violette qu'elle avait très peur d'abîmer.

***

— J'vas allumer la lampe...

Encore un malaise, encore une réadaptation à faire. Est-il possible que Toutoune, avant d'aller à Paris, n'ait jamais remarqué combien cette lampe était sinistre?

Cette heure a toujours été la mauvaise heure. Le désespoir du petit cœur se fait tout à coup intolérable.

Toutoune regarde la mère Lacoste qui commence à coudre, les paupières baissées, les pieds au feu.

Deux pas hésitants, une tête qui tombe, qui tombe... Et, tout à coup, l'enfant se précipite. Les bras jetés sur les genoux de la nourrice, le visage caché contre le corsage dur, elle éclate en sanglots.

— Oh! mon bézot!

La nourrice a pris la petite par les épaules, et, toujours enfouie, la serre avec force contre elle. Elle ne demande rien. Elle est vieille. Elle peut bien comprendre ce que c'est qu'un cœur qui crève.

Au bout d'un long silence, elle murmure simplement:

— Y-t'ont fait de la peine, à Paris, hein?

Et les larmes qui se glissent enfin dans les rides du vieux visage tombent une à une sur la tête ronde, dans les cheveux couleur de foin de la petite désolée.

X

PRINTEMPS

POMMIERS d'avril, miracle exact, luxe annuel de la campagne normande; pommiers d'avril, forêt de corail blanc et rose au-dessus des herbages verts; pommiers d'avril, fragilité suspendue dans l'air acide, fraîcheur immaculée éclose en plein ciel pâle; pommiers d'avril, lustres éphémères, épanouissement rond sorti des branchages noirs de l'hiver; pommiers d'avril, floraison sans feuilles, cages de fleurs où chantent les oiseaux de Dieu, pommiers d'avril, multipliez vos pétales, ouvrez vos milliers de petits cœurs, répandez votre frêle parfum, laissez au vent tomber votre neige, faites voler vos papillons légers; pommiers d'avril, soyez plus beaux que jamais pour consoler une petite fille triste. Car l'âme d'une petite fille doit être pareille à vous, pommiers d'avril, et joyeusement s'ouvrir au soleil, de toutes ses petites fleurs immaculées.

Comme dans une serre précieuse, Toutoune passait sous les branches fleuries, et elle souriait. Le printemps était par trop adorable. Pouvait-elle ne pas le saluer de toute sa ferveur d'enfant chèvre-pied?

Dès le matin, à peine éveillée, elle sentait que, dehors, des esprits mystérieux lui faisaient signe. Et, sitôt habillée, elle sortait, avec un besoin de courir.

Dès le premier pas dans l'avenue, elle se jetait sur la nature comme une petite brute, et il lui semblait qu'il fallait se dépêcher de tout regarder, de tout respirer, de tout écouter. Il y avait chaque matin des surprises nouvelles. Une allégresse grandissante s'exaltait, à mesure que les jours allongeaient. Aurore hâtive, couchant en retard, la nuit semblait reculer devant l'envahissement de la lumière "Joie! Joie!..." criaient le ciel et la terre. "Espoir! Espoir!..." répétaient les feuilles commençantes.

Les marronniers du parc fulguraient déjà, de toutes leurs fleurs qui ressemblent à des flambeaux; les lilas préparaient leurs belles grappes odoriférantes; dans l'ombre mauve du sous-bois, des petites corolles s'ouvraient par terre, comme des yeux; un bourdon passant jetait son étincelle et son ronflement de fronde; les derniers bourgeons, roulés comme des cornets, se développaient, abandonnant tout; des nuages de plus en plus lumineux parcouraient le ciel de plus en plus bleu; l'air tiédissait, l'herbe montait; et, tous à la fois, sans jamais s'arrêter, toujours plus fort, exaspérés de bonheur, étourdissants, fatigants, obsédants, les oiseaux chantaient.

— Vous ne travaillez plus du tout, disait Mlle Calpelle. Et pourtant, ces jours derniers, vous aviez fait beaucoup de progrès.

Mais Toutoune n'entendait même pas. Elle était reprise par la terre comme par un grand amour, un moment endormi.

Des progrès...

Pauvre petit visage, comme, retour de Paris, vous étiez sage au-dessus du livre ennuyeux, sous la lampe, devant le grand feu de la cuisine!

Travailler!... Toutoune avait essayé cela, vaillamment. Une arrière-pensée la dirigeait, du reste. On avait écrit à maman pour demander des leçons de piano. Il y en avait un vieux dans la salle à manger. Tous les huit jours, Toutoune allait en ville, au cours de Mme Crozot, s'étonnant beaucoup de ne pas jouer plus tôt les mazurkas de Chopin. Elle avait également, un jour, fait tout exprès un voyage en carriole avec Lacoste, pour aller chercher des modèles de broderie. Il les lui fallait tout de suite. N'avait-elle pas vu maman broder, à Paris?

Chaque matin, malgré toutes oppositions, elle prenait son tub dans le bain de siège de la grand'tante; depuis qu'il faisait moins froid, elle avait forcé la nourrice à la servir dans la salle à manger, à mettre une nappe sur la table, à dresser coquettement le couvert. Chaque jour, elle composait elle-même le petit bouquet qui fleurissait ses repas solitaires. Il faut bien, quand on est abandonnée, se raccrocher à quelque chose.

Toutoune était née courageuse. A défaut de la chère présence réelle, son instinct lui disait qu'il fallait, comme un trésor sacré, conserver les paroles du court

(*Suite à la page 51*)



3007 2984 3014 2986 2981

Pour les premiers beaux jours

3007—Les tissus avec bordure composent les ensembles les plus élégants de la saison. La jupe à plis est montée au corsage sans manches, ce qui lui donne un effet deux pièces. Une petite ceinture indique la taille; le manteau, trois-quarts, est droit. Métrage: pour un 36 (18 ans) 4¾ verges de soie en 39 pouces. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 50 sous.

2984—L'ensemble trois pièces est classique pour le sport. La blouse, en crêpe plat avec collet genre Lord Byron, rentre dans l'empiècement de la jupe dont la ligne, moulant les hanches, est fournie par de petits plis. La jaquette est de même étoffe que la jupe. Métrage: pour un 36 (18 ans) 3½ verges de toile imprimée en 39 pouces et 1⅝ verge de toile unie. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 50 sous.

3014—Pour les pays du soleil, cette robe serait très jolie en toile blanche avec nervure de couleur à l'encolure; le bleu marin est très chic. Echarpe et poignets assortis. Les plis en échelons donnent de l'ampleur à la jupe. Métrage: pour un 36 (18 ans) 3 verges de toile en 39 pouces, et ⅝ verge de tissu contrastant en 39 pouces. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 45 sous.



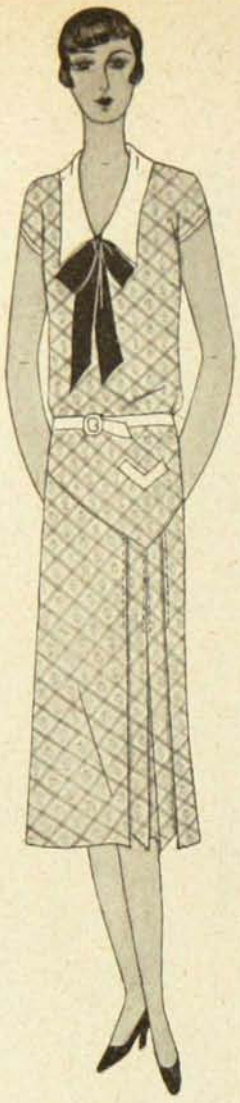
2986—La soie shantung est décidément un tissu très pratique pour le sport et très chic pour cet ensemble trois-pièces avec jaquette courte. Trois noeuds ornent gracieusement la blouse sans manches. La jupe, à larges plis plats devant et dans les côtés, est montée sur un empiècement. Métrage: pour un 36 (18 ans) 4½ verges de shantung en 32 pouces, et 1½ verge de Crêpe de Chine en 39 pouces. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 50 sous.

2981—Un jabot d'organdi finement plissé, éclaire cette robe de tissu imprimé. Des groupes de plis ornent la jupe dans les côtés; le dos est droit et le manteau trois-quarts. Métrage: pour un 36 (18 ans) 2⅞ verges d'imprimé en 32 pouces, et 3⅛ verges d'un imprimé contrastant pour le manteau. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."



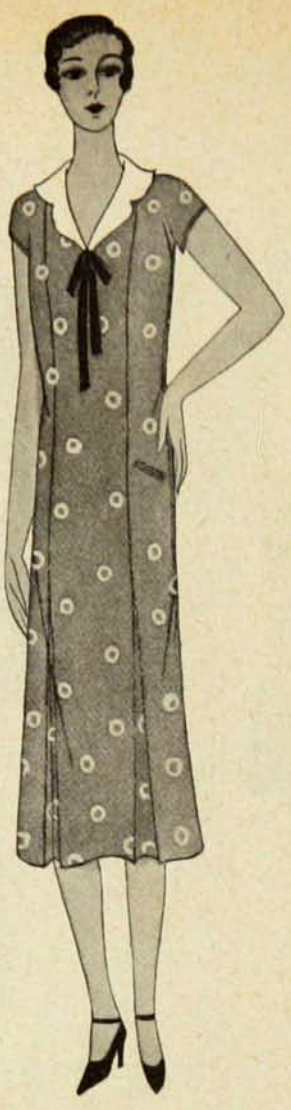
2960



3012



2996



2954

Les premières robes claires

2960—Deux plis, fermés sous une pointe, conservent la ligne droite de cette robe de piqué blanc, sans manches, dont l'encolure est joliment terminée par un biais bordé de rouge. Ceinture étroite et petite jaquette genre cardigan. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 50 sous.

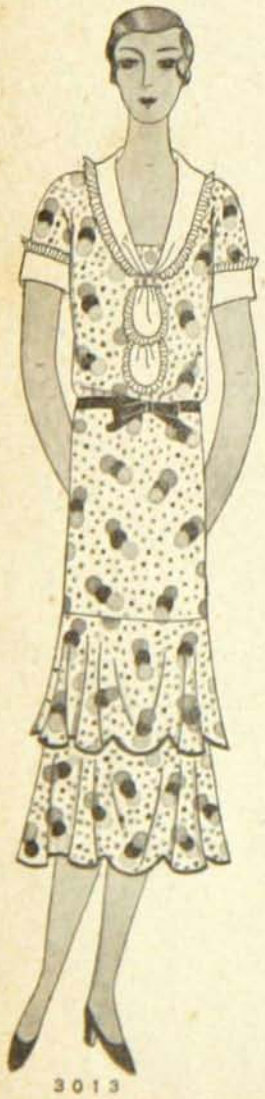
3013—Jolie robe de crêpe imprimé. Un col blanc passe sous une patte d'étoffe et se termine en jabot; même parure aux manches "kimono". Les deux volants tombent en souples godets; ceinture assortie à la couleur du dessin. 32 à 36 (14 à 18 ans), et 38 à 44. Prix: 45 sous.

3012—Le plaid de coton est ce qui convient le mieux pour cette petite robe dont le corsage descend en pointe, à gauche, sur les plis de la jupe qui se répètent dans le dos. Les manches "kimono" sont très courtes; col de piqué blanc, noeud de velours. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 35 sous.

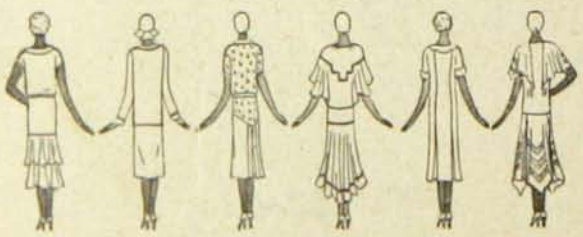
2996 — Robe princesse avec jupe à profonds godets et à bord inégal qu'accentue parfois le biais de l'étoffe, mais sans nuire à l'élégance de la ligne. La cape nouée à l'encolure est jeune et d'un effet nouveau. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 45 sous.

2954—La ligne princesse et le col lingerie donnent un air pimpant à cette simple petite robe de coton imprimé. Les manches sont "kimono"; deux plis devant et dans le dos, fournissent l'ampleur de la jupe 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 35 sous.

3019—La jupe de cette robe princesse forme quatre pointes. Des biais sont disposés en chevrons renversés sur les quatre panneaux et sur la berthe; un noeud sous une bande d'étoffe est la seule parure du corsage. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 45 sous.



3013





3019

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

L'incontestable élégance de la nouvelle ligne



3005 — 3017 Blouse 1760 Jupe — 3015



3008 — 3010

3005—Des plis en une ligne tombante de festons, font tout le chic de cette robe. Les doubles noeuds-papillons, sur la blouse et les manches, la ceinture étroite avec boucle carrée, sont d'élégants et sobres détails. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 45 sous.

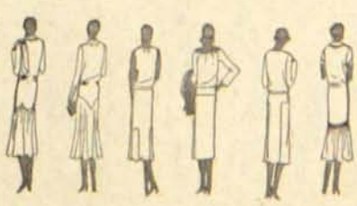
3008—Le jabot de cette robe flotte légèrement à l'encolure et se termine par un noeud à l'épaule gauche. La jupe droite est montée au corsage en de larges festons; petits plis à la taille. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 48, Prix 45 sous.

3010—Le col en crêpe de chine auquel s'unit heureusement un noeud souple en même tissu que la robe, lui donne une petite note asymétrique qui ne manque pas de chic. A remarquer le volant des manches, la ligne courbe des hanches et la jupe à godets. 34 à 48. Prix: 45 sous.

3017-1760—Cette blouse paysanne, comme la plupart des nouvelles blouses élégantes, s'arrête à la taille dont elle épouse la ligne. La ceinture, l'encolure, et les poignets des manches "raglan", sont ornés de points d'abeille et le devant de la jupe, de trois plis plats. La blouse: 32 à 40; prix: 35 sous. La jupe: 34 à 47½ de hanches; prix: 35 sous.

3015—L'effet blousant de cette robe tailleur et la ligne festonnée du devant et des manches, la rendant particulièrement seyante. Les plis du devant et du dos, d'une seule pièce, sont piqués jusqu'à une certaine hauteur. 32 à 36 (14 à 18 ans), et 38 à 44. Prix: 45 sous.

3003—L'étroit panneau, qui forme le devant de cette robe princesse, lui donne une ligne amincissante. Le col lingerie, le noeud de l'encolure, les plis des épaules et de la taille, la jupe droite plissée au corsage, sont de coquets détails d'élégance. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 48. Prix: 45 sous.





3003

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Le pratique ensemble quatre-pièces



2993 Jaquette
1480 Jupe
2812 Manteau

3002 Robe
1480 Jupe

3002 Blouse
1480 Jupe



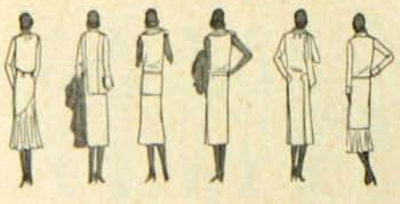
3006

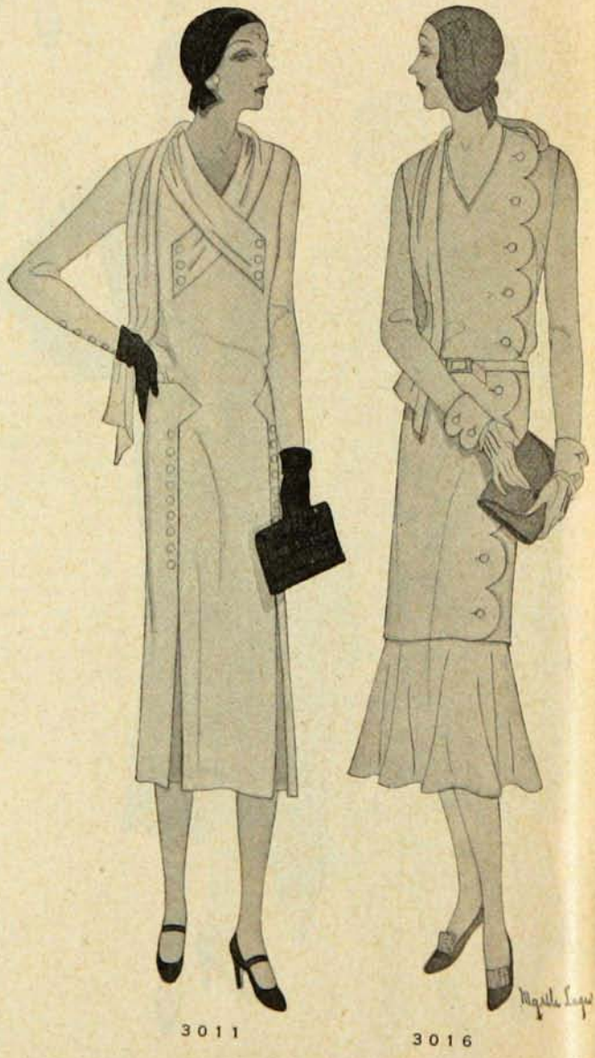
2993-1480-2812-3002—Ce costume est aussi appelé "l'ensemble fin de semaine". Il consiste en un manteau, une robe et un costume combinés. Ainsi, on a tout à la fois, un manteau pour le voyage, un costume pour le sport et une robe pour l'heure du thé. Une jolie écharpe-mouchoir, nouée gracieusement sur l'épaule droite, est d'un bel effet, très nouveau, très seyant. La jupe, qui s'adapte parfaitement aux hanches, est de ligne droite. La petite jaquette est légèrement cintrée à la taille; le manteau est en tweed, avec collet de fourrure, et il forme quelques godets dans le dos. La petite jaquette: 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. La jupe: 35 à 47½ de hanches; le manteau, 32 à 48, et la robe, 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 40. Prix: la jaquette, 40 sous; le manteau, 50 sous; la jupe, 35 sous; la robe, 40 sous.

3011—Robe à plis, devant et dos d'une seule pièce. Des boutons marquent la réunion de la jupe dans les côtés où des plis lui donnent l'ampleur nécessaire; on retrouve la même garniture de boutons au col-écharpe qui termine l'encolure. 32 à 44. Prix: 45 sous.

3016—La blouse-tunique de cette robe deux-pièces, est festonnée au côté gauche et fermée par une longue ligne de boutons; les mêmes festons se rappellent aux poignets. Petite ceinture étroite à la taille. La jupe à godets est montée sur fourreau. 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 40. Prix: 45 sous.

3006—La courbe gracieuse du boléro rejoint l'encolure en forme de V et les manches trois-quarts godent sur celles de la robe. La jupe ondulante, est réunie diagonalement au corsage qui moule les hanches. 32 à 44. Prix: 45 sous.





3011 3016

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

3018—Ce costume se compose d'une robe sans manches et d'un boléro séparé. De l'encolure en pointe, tombe gracieusement un noeud assorti au col du boléro et aux manchettes. Groupe de plis de chaque côté du devant et du dos. 32 à 38 (14 à 20 ans) et 40. Prix: 45 sous.



2987—De profonds godets accentuent les lignes importantes de cette robe princesse, sans manches, avec berthe et bord festonnés. Même pour les robes d'enfants, la ceinture étroite est placée à la hauteur de la taille. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.



3018 2992 2994

2994—Les couleurs brillantes sont les plus jolies pour cette robe de crêpe de laine. La jupe, qui se compose de quatre morceaux, gode dans les côtés, et la ceinture limite la longueur du corsage qui blouse légèrement. 32 à 38 (14 à 20 ans) et 40. Prix: 50 sous.



2975—La question de réunir la jupe à la blouse d'un premier costume est généralement un problème qui disparaît ici, car la jupe est attachée à la blouse sans manches par des boutons. La petite jaquette a deux poches et un collet tailleur. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

A l'horizon du printemps

3001—Deux plis, s'élargissant du bas, forment le devant et le dos de cette jolie petite robe, dont les côtés portent une étroite ceinture. Une couleur contrastante borde le collet et les plis. 24 à 28. Prix: 35 sous.

2992 — Ensemble composé d'une jupe à plis, d'une seule pièce, et d'une petite cape en étoffe imprimée. Le corsage est uni, avec manches longues, ceinture étroite et biais d'imprimé. 32 à 38. Prix: 45 sous.

2995—Les étoffes à pois sont toujours recherchées pour robes d'enfants, et celle-ci est toute gracieuse avec son petit collet rond joliment orné d'un noeud. Le manteau a des manches "raglan" et deux poches. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 35 sous.

2979—Un lainage quadrillé compose ce chic petit ensemble. Le corsage est uni, il est long et n'a pas de manches; des plis donnent à la jupe courte un cachet d'élégance. La jaquette est ornée de bandes de même étoffe que le corsage. 21 à 28. Prix: 35 sous.



2987 3001 2995 2979 2975

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

2998—Robe jeune et seyante, dont la jupe se compose de panneaux imitant des pétales auxquels s'attachent les découpes du corsage. L'effet de l'encolure avec revers et fleurs, est très nouveau. Cette robe se porte sur fourreau. 32 à 38 (14 à 20 ans). Prix: 50 sous.



2971—Gentille petite robe de taffetas fleuri. Un taffetas de la couleur des fleurs borde la berthe et le volant festonnés. La jupe droite est montée au long corsage par de fines plissures. 26 à 35 (8 à 17 ans). Prix: 35 sous.



2998 3000 2980

2980—Jolie robe de crêpe imprimé; corsage long terminé par deux volants festonnés et plongeants dans le dos comme la berthe qui remplace les manches. Petite ceinture nouée à la taille, 32 à 36 (14 à 18 ans) et 38 à 44. Prix: 45 sous.



2973—L'élégance de cette charmante petite robe consiste en sa simplicité: jupe à godets, corsage sans manches à découpes arrondies, berthe et jabot. 26 à 33 (8 à 15 ans) Prix: 35 sous.

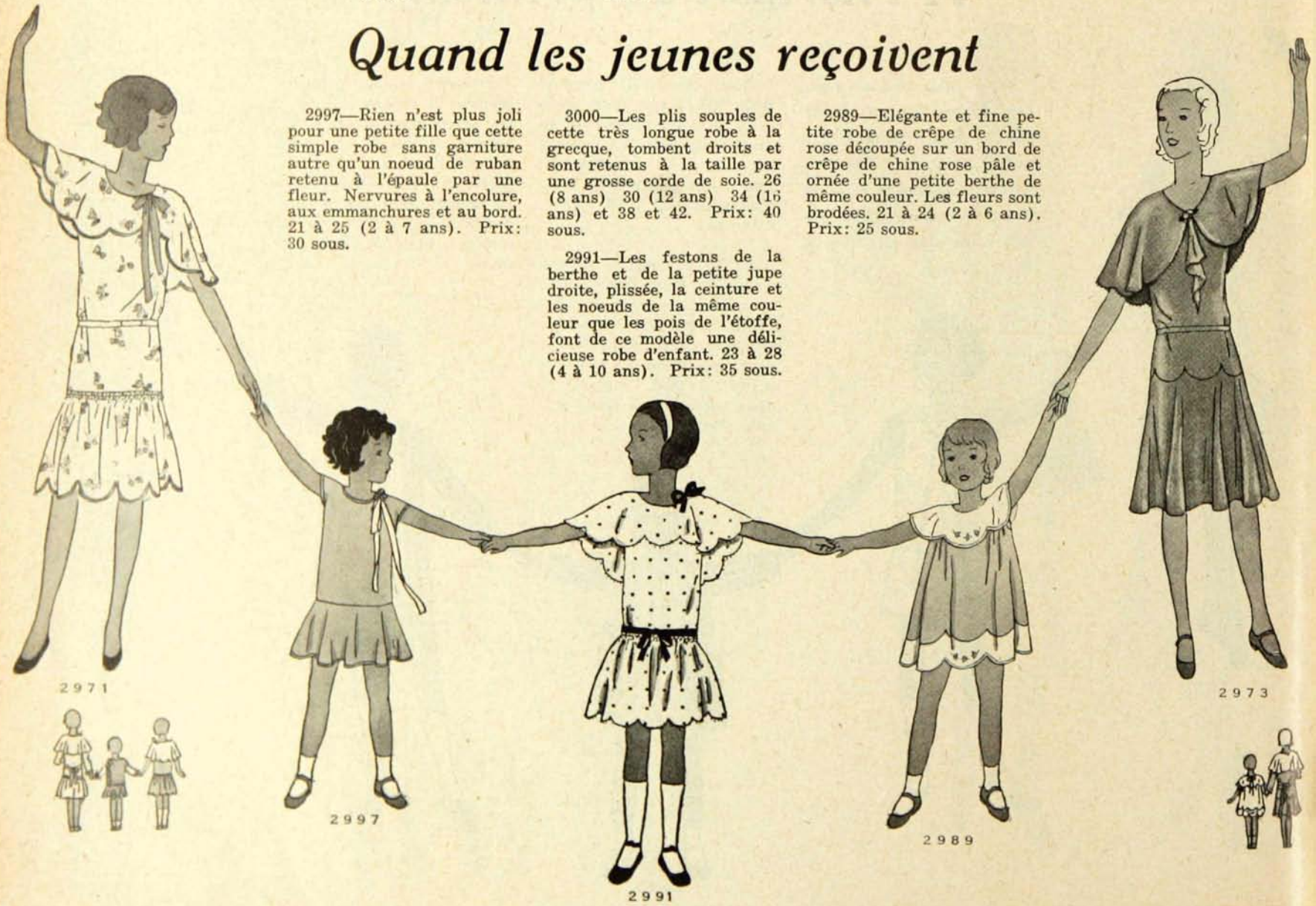
Quand les jeunes reçoivent

2997—Rien n'est plus joli pour une petite fille que cette simple robe sans garniture autre qu'un noeud de ruban retenu à l'épaule par une fleur. Nervures à l'encolure, aux emmanchures et au bord. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 30 sous.

3000—Les plis souples de cette très longue robe à la grecque, tombent droits et sont retenus à la taille par une grosse corde de soie. 26 (8 ans) 30 (12 ans) 34 (16 ans) et 38 et 42. Prix: 40 sous.

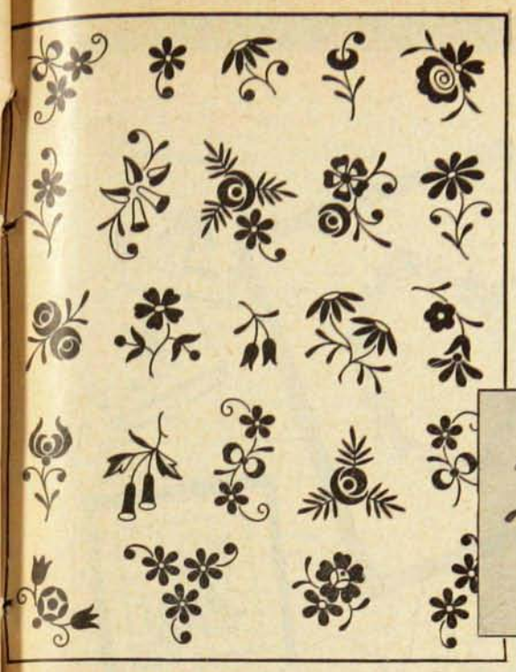
2991—Les festons de la berthe et de la petite jupe droite, plissée, la ceinture et les noeuds de la même couleur que les pois de l'étoffe, font de ce modèle une délicieuse robe d'enfant. 23 à 28 (4 à 10 ans). Prix: 35 sous.

2989—Elégante et fine petite robe de crêpe de chine rose découpée sur un bord de crêpe de chine rose pâle et ornée d'une petite berthe de même couleur. Les fleurs sont brodées. 21 à 24 (2 à 6 ans). Prix: 25 sous.



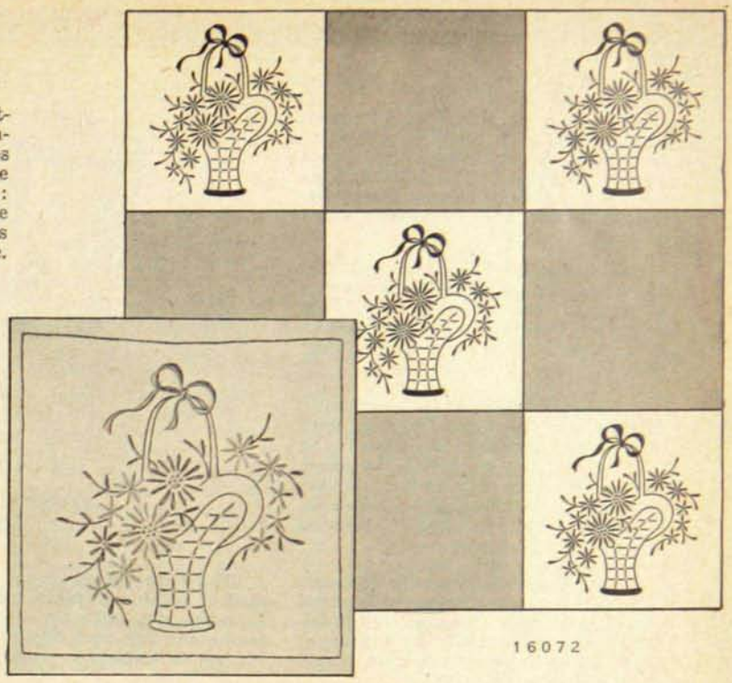
2971 2997 2991 2989 2973

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."



16074—Ces délicates fleurettes sont excessivement charmantes sur les cols et les manchettes de lingerie fort à la mode en ce moment. Ils sont vite faits: quelques oeillets, des points de noeuds, du plumetis et quelques points de tige. Bleu ou jaune. Prix: 30 sous.

16074

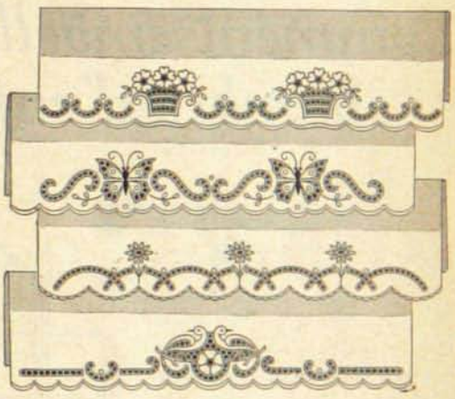


16072

La culture des fleurs par la couture

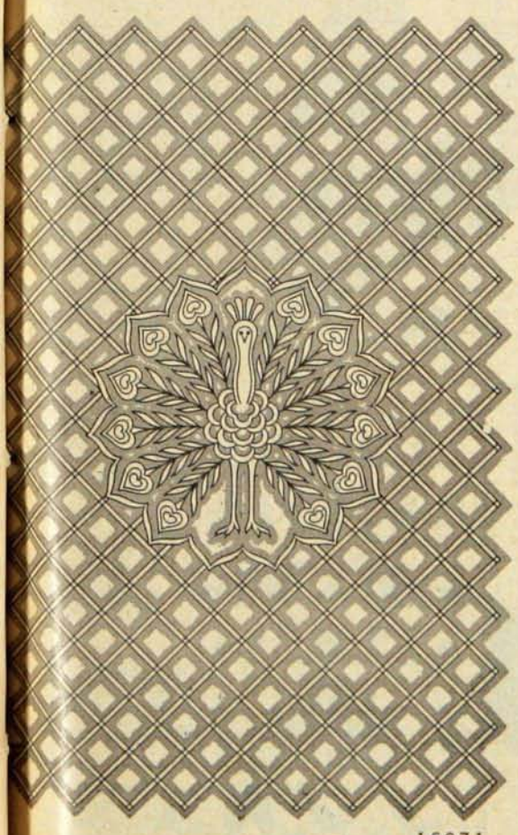
16072—On peut broder ce joli panier de fleurs sur des carrés de 8 x 8 pouces, et les entourer de morceaux unis, de même grandeur. On obtient ainsi de jolis couvre-pieds, des coussins, de petits tapis, et on emploie les points les plus faciles de la broderie. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

16073—Très nouveaux et très modernes les appliqués de fruits sur la lingerie de table. On les fait blancs sur toile de couleur et vice-versa. On contourne les appliqués au point de chaînette, au point de tige ou de feston. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.



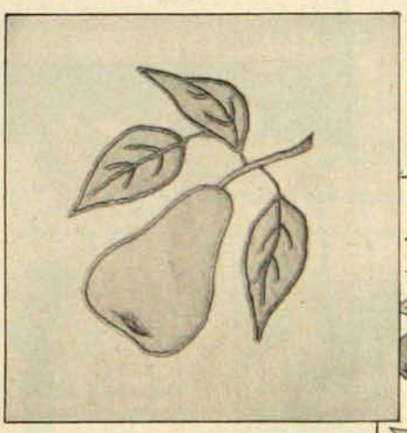
16048

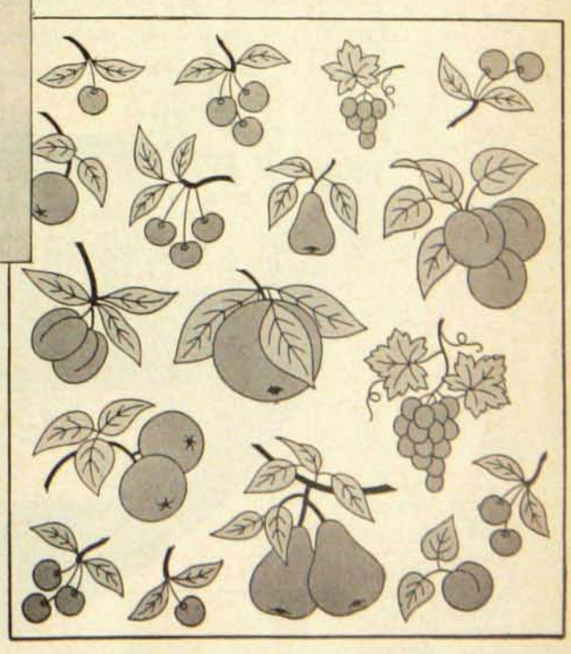
16048—Rien n'égale la broderie anglaise à brides, pour les serviettes d'hôte. Ces modèles peuvent aussi servir pour taies d'oreiller. Bleu. Prix: 35 sous.



16071

16071—Une couverture piquée, en satin, taffetas ou même en soie rayon, doublée d'un chaud lainage, est la dernière nouveauté pour couverture de berceau. On la fait de 50 x 78 pouces — ou plus petite si on le désire — et le nouveau genre "à l'italienne", plaira certainement à celles qui aiment un travail facile. Bleu ou jaune. Prix: 75 sous.





16073

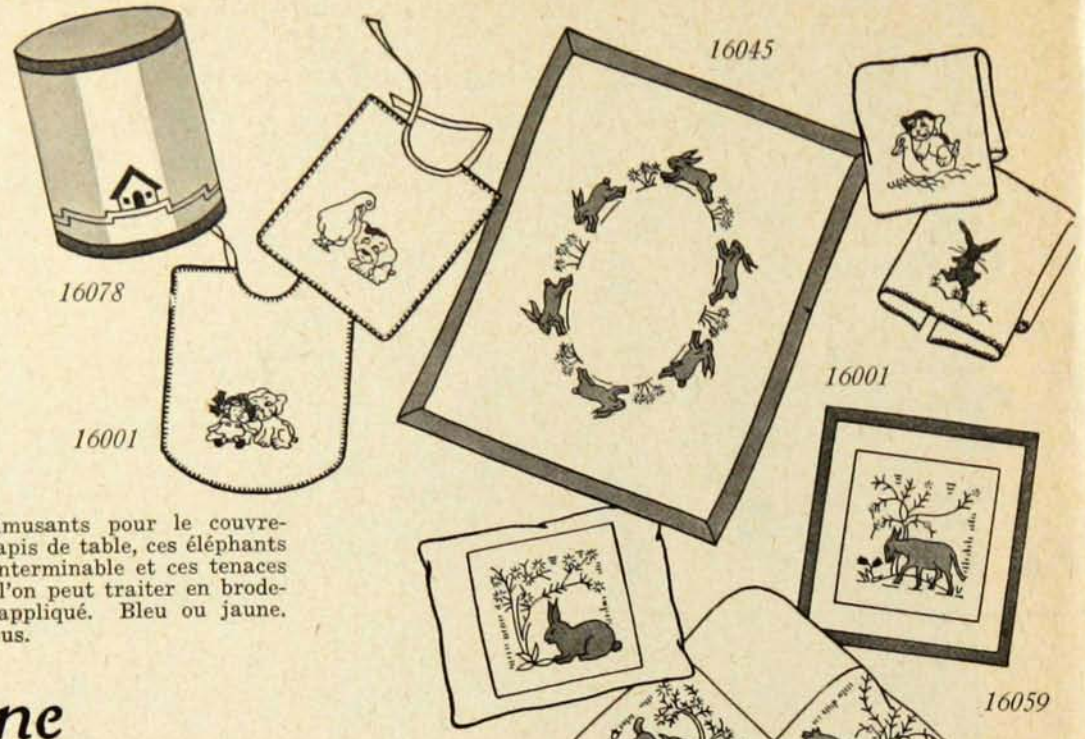
"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

16001—Ces motifs, que l'on peut aussi employer en bordure, sont amusants à broder et ils sont une source de joie pour les petits qu'ils intéressent. Il y a deux de chacun des 10 différents motifs. Bleu ou jaune. Prix: 30 sous.

16059—Faciles à broder ou à travailler en appliqué sur le couvre-pied ou sur les toiles de la "nursery", ces petits amis de la ferme avec lesquels se familiarisent si vite les enfants. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.

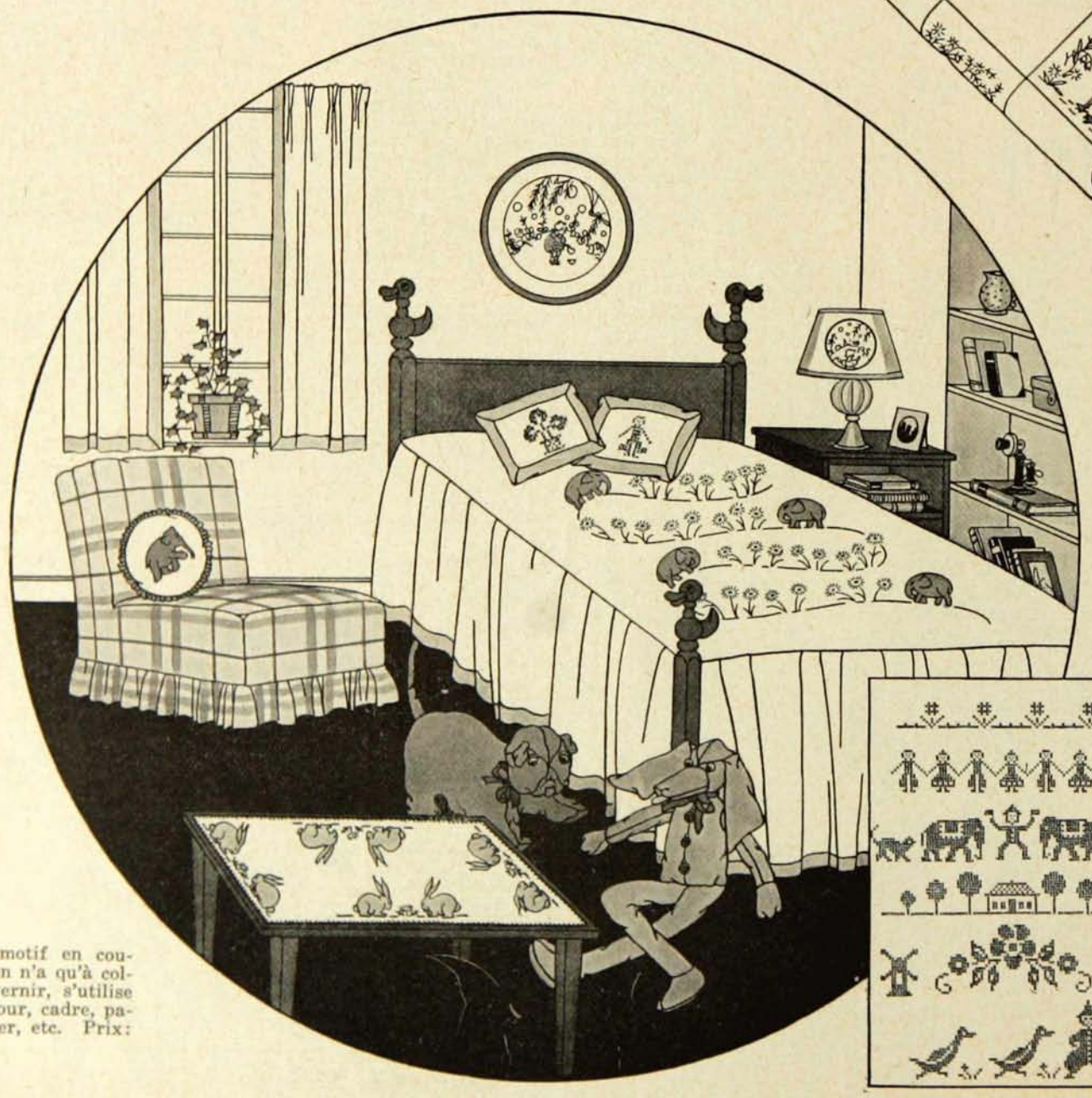
186—Les mamans s'amuseront, pendant leurs loisirs, à fabriquer ces deux chiens soit en velours, en flanelle, ou tout autre tissu semblable; la ouate sert de bourrure. Le Deltor, qui accompagne le décalque, donne toutes les instructions pour le travail. Bleu ou jaune. Prix: 25 sous.

205—Tous ces jolis motifs de fleurs et de personnages, se font entièrement au point de croix; ils sont très pratiques pour les vêtements des enfants et pour leur lingerie. Bleu ou jaune. Prix: 35 sous.



16045—Amusants pour le couvre-pied et le tapis de table, ces éléphants en course interminable et ces tenaces lapins que l'on peut traiter en broderie ou en appliqué. Bleu ou jaune. Prix: 40 sous.

Comment embellir une chambre d'enfant



209—Ce motif en couleur, que l'on n'a qu'à coller et à vernir, s'utilise pour abat-jour, cadre, panier à papier, etc. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(Suite de la page 42)

enseignement maternel, qu'il fallait les suivre point par point, jalousement.

— Comme cela, je suis encore un tout petit peu à Paris...

Heureuse de voir la pauvre gamine s'amuser de ces changements, la nourrice cédait à tous les caprices nouveaux, bien qu'en maugréant un peu. Mais le jour que l'enfant parla de balayer et d'épousseter chaque matin toute la maison et de faire la lessive des murs, elle ne put s'empêcher, presque fâchée, de remarquer:

— Si tu continues, tu vas, à ton âge, devenir la copie de défunte dame de Gourneville, qu'était veillatif comme un gendarme et mauvais comme un vieux serpent. D'abord ton minois la porte déjà.

Or, le printemps avait passé, les velléités avaient disparu. Toutoune ne garda de son nouveau régime que les repas dans la salle à manger et le bain du matin.

Maman avait dit: "Il faut devenir une petite fille très soignée... Sans ça tu ressemblerais à ton père."

Elle continua, malgré la transe panique qui la poussait dehors, à surveiller particulièrement ses ongles. Et, certes, ce sacrifice lui coûtait énormément. Mais les leçons!... Mais les devoirs!... Est-ce qu'on peut apprendre la grammaire quand il y a le printemps sur les routes?... Même les séances de piano n'avaient plus aucun charme.

Une lettre de Mme Villeroy fut apportée, un matin, par le facteur. Elle ne disait rien de plus que d'ordinaire, cette lettre. Mais elle était accompagnée d'un petit paquet à l'adresse de Toutoune. Celle-ci le développa.

— Oh!... fit-elle.

C'étaient les photographies prises, à Paris, dans le bel atelier du photographe à la mode. Les six poses choisies étaient au complet. Il y en avait deux de chaque.

Nuageuse et retouchée, Toutoune presque jolie, Toutoune joue à joue avec sa mère, en plein idéal...

La fillette poussa d'abord des petits cris, comme font les enfants. Mais, un peu plus tard, quand elle eut fini de faire admirer ces portraits à la nourrice, elle les emporta dans sa chambre, et là, toute seule, elle les regarda longtemps avec des yeux consternés de femme.

En redescendant, elle dit:

— Nounou, je voudrais aller en ville, aujourd'hui, pour acheter un cadre.

On emporta les photographies. Le cadre choisi, la petite y glissa celle qu'elle aimait le mieux. Et le soir, en rentrant, elle posa cela sur sa table, à la tête de son lit.

Ironique portrait, image cruelle d'un bonheur qui n'avait pas duré!

Tandis que la fillette contemplait, toute l'amertume refoulée dans sa petite âme remontait avec force, empoisonnant le printemps, empoisonnant l'enfance.

Toutoune était née courageuse... Mais ce portrait, ce crève-cœur, c'était vraiment trop pour elle. Ce portrait la bafouait, ce portrait la détraquait.

Son exaltation printanière parut tomber peu à peu. Les bonds dans le parc, les longues sorties à bicyclette, toute cette danse du renouveau s'apaisa.

Les après-midi, la nourrice, en la cherchant, la retrouva plus d'une fois dans sa chambre, regardant toujours la fallacieuse photographie.

Quelque chose, oui, se brisait enfin dans la vie de cette petite fille de dix ans.

Un jour, comme, d'un geste devenu machinal, la vieille femme mettait le couvert dans la salle à manger:

— Nounou, déclara Toutoune d'une petite voix affaiblie de larmes, c'est fini, maintenant. Je ne veux plus manger toute seule. A partir de ce soir, tu me serviras dans la cuisine... comme avant.

XI

LE COUP DE FOUDRE

JUIN... Il ne restait plus d'arbres fleuris que les sureaux chargés d'ombelles blanches. Mais les oiseaux chantaient toujours, et l'herbe des prés, pleine de cloches bleues, de grandes marguerites et de boutons d'or, montait si haut qu'elle rejoignait les branches des pommiers.

Une chaleur magnifique et normale régnait sur la nature. C'était un bel été qui s'annonçait.

Depuis quelque temps, des lettres de Mme Villeroy se succédaient.

"Nous allons revenir d'Alger... Nous sommes revenus d'Alger..."

Puis:

"Ne vous étonnez pas si vous ne recevez, ce mois-ci, que la moitié de la pension de Toutoune..."

Puis:

"Supprimez les leçons de piano... Serrez de près les dépenses... Nous passons une mauvaise période. Les affaires sont difficiles..."

Le jour de la Saint-Jean, ce fut une dépêche: "Arrivons demain pour vacances" suivie une heure plus tard par ce second télégramme: "Voyage remis. Prévien-drons."

A la première dépêche, Toutoune avait pâli. Mais la seconde ne l'étonna pas. Est-ce que, pour elle, la déception n'était pas une chose toute naturelle?

Le mois de juin s'écoula sans autres nouvelles.

"Peut-être que maman et papa ne viendront même pas cette année..." songeait la fillette avec amertume.

Elle s'était couchée la veille, des larmes sur les joues, et son réveil avait été triste, comme il arrivait souvent. La mère Lacoste, après avoir desservi la table de leur déjeuner, dans la cuisine, achevait de ranger la vaisselle au fond du buffet. Elle allait prendre sa couture. Toutoune, indécise, pensait à sa bicyclette, et regardait son ours de peluche, en même temps qu'une envie lui venait d'aller tapoter le piano.

Le valet de ferme entra sans frapper dans la cuisine, le visage décomposé, les cheveux au vent.

— Ça y est! dit-il. La guerre est déclarée.

Toutoune et la nourrice le regardaient.

Elles ne lisaient jamais de journaux. Les nouvelles du monde, avec des semaines de retard, parvenaient péniblement au manoir par les racontars du marché.

Il est bien des coins campagnards de France et d'ailleurs où la terrifiante annonce sera tombée comme cela, sans préparations, en plein quotidien paisible, comme une énorme pierre dans une petite mare endormie.

La mère Lacoste fit un pas vers le valet. Elle sembla presque menaçante.

— Qui qu'ça est qu'vous dites?...

Alors ce garçon expliqua la chose comme il l'avait comprise. Sa bouche tremblait. Il avait tiré de sa poche son livret militaire.

— Je pars le douze!... répétait-il sans cesse.

L'histoire contemporaine, la carte de l'Europe, la diplomatie mondiale venaient d'entrer par la porte restée ouverte, emplissaient la cuisine sombre où les mouches bourdonnaient.

A mesure que le garçon parlait, le visage de la nourrice se creusait comme celui d'une agonisante. Elle put enfin articuler:

— La guerre!... Dieu du ciel!

Elle recula, baissant brusquement la tête. On eut dit qu'elle venait de recevoir le coup de la mort. D'une voix sourde et dramatique, elle gronda:

— Mal va!

Toutoune, alors, se jeta dans ses jambes, et, s'accrochant à elle, les joues entièrement décolorées:

— Et maman?...

Le valet était reparti depuis longtemps. La mère Lacoste, assise contre la table, le front dans ses mains, s'abîmait dans un rêve épouvantable. Elle avait déjà vu la guerre, cette vieille femme. Elle y avait perdu son mari.

Terrifiée par cette attitude inattendue de sa nounou si droite et si froide, d'ordinaire, avec ses yeux dignes et railleurs, Toutoune, debout devant elle, mordant un bout de son sarrau, sanglotait.

L'église du village sonnait le tocsin. On entendait au loin quelques clameurs, une 'Marseillaise' étouffée qui passait dans les labours.

Lentement, tout au milieu du tocsin, la bonne horloge du clocher, après avoir préludé par ses petites sonneries de tous les jours, articula: "Cinq heures!"

Toutoune tressaillit et se retourna. Le postier venait d'entrer, tendant une dépêche. Toutoune la prit. L'homme était déjà dehors.

— Oh! Nounou!... Vite! Vite!..... Ouvrons-la!

Elles déchiffrèrent ensemble: "Arriverai après-demain premier train, venez me chercher gare."

C'était signé: "Madame."

— Tu vois!... s'écria la mère Lacoste. Madame vient seule. C'est que monsieur va partir tout de suite!

Et Toutoune, à ces mots, resta sans parler, immobilisée à sa place, car trop de sentiments divers la bousculaient.

L'horreur directe de la catastrophe sonnée par le clocher, l'effroi confus, presque animal, de l'inconnu, s'illuminaient soudain de cette joie délirante: maman venant seule, M. Villeroy parti.

Le naïf, le péremptoire égoïsme des enfants vient surtout de leur ignorance, de l'impossibilité dans laquelle ils sont de réaliser une vue d'ensemble des événements. Il vient aussi de leur esprit trop mobile qui lâche étourdiment la première émotion pour la seconde, sans se donner le temps de réfléchir.

La voix claire de Toutoune sonna tout à coup dans la cuisine tragique où la foudre était tombée.

— Après-demain?... fit-elle joyeusement. Alors nous avons le temps de nettoyer la maison!

Mais la mère Lacoste s'était redressée, violente.

— Tu n'as pas honte?

Et l'enfant baissa la tête, écrasée par le regard de la vieille.

— Mon por'bézot, reprit celle-ci plus doucement, t'es trop pétit. Tu ne peux pas comprendre. Mais est-ce que tu ne vois pas qu'ils vont te tuer ton père?

Et Toutoune se mit à claquer des dents. Elle était dépassée par tout ce qui lui venait à l'esprit.

— Allons au village!... continua Lacoste en se levant.

Car, le 2 août 1914, un instinct unanime aura poussé les gens de tous les âges, de toutes les classes, de toutes les régions vers la rue, lieu public où se forme déjà l'esprit collectif de la race.



La Garniture pour Lingerie
PRISCILLA

Les plus jolies garnitures pour élégants dessous féminins... les Galons Pliés en Biais Priscilla. S'obtiennent en superbes et diaphanes linon, soie et rayon... en 30 charmantes nuances unies et combinaisons de deux et trois teintes... *toutes garanties lavables.*

Moins coûteux que le ruban, Priscilla facilite la confection des bordures les plus irrégulières, sans faux plis, étant parfaitement biaisé. Se travaille agréablement et donne d'excellents résultats.

Priscilla se vend partout
Il est peu dispendieux
LIVRE DE MODES GRATIS
à votre disposition... seize pages illustrées en couleurs... rempli d'idées et suggestions sur la couture. Envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt. E.

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE
The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

HArbour : 3088 J. H. BRETON, Prop.

The NEW SYSTEM CLEANING SERVICE Reg'd
Teinturiers et Nettoyeurs

Spécialité: Nettoyage de toilettes pour dames, service de 24 heures.
COMPLET DE MONSIEUR NETTOYAGE FRANCAIS $1.50
NETTOYAGE FRANCAIS POUR MANTEAU DE DAME, $1.75 à $2.00

Bureau : 823 DORCHESTER EST **Atelier : 1156 ST-CHRISTOPHE**

Toux...



Consultez votre médecin sur la valeur de Pertussin

Depuis plus de 25 ans, les médecins recommandent et prescrivent le PERTUSSIN, parce que c'est un remède plus rapide et plus sûr contre la toux. PERTUSSIN s'attaque à la *cause immédiate* de la toux et aide l'œuvre de la Nature en dégageant la gorge des mucosités irritantes qui l'obstruent.

Votre pharmacien vend Pertussin. Demandez l'échantillon gratuit en envoyant le coupon ci-joint à la Pertussin Limited, Montréal.

Pertussin Limited, X
182, avenue Atlantique, Montréal.
Veuillez envoyer votre échantillon gratuit de Pertussin à
Nom.....
Adresse.....

Pertussin

TOUTOUNE ET SON AMOUR

A travers l'aurore déjà chaude où la journée brûlante s'annonçait par une sorte de frémissement de l'air, la carriole de la ferme avait amené la vieille femme et la petite fille à la gare. C'était le fermier qui conduisait, puisque le valet, comme toute la jeunesse du pays, courait aux armes.

Toutoune, malgré la chaleur, avait mis sa robe de velours et son bonnet d'hiver, choisis à Paris par sa mère.

En traversant la ville, on avait respiré cette première bouffée d'héroïsme qui fit, aux premiers jours de la grande guerre, se lever d'un seul bond et en chantant toutes les communes, tous les villages, toutes les cités de France. On avait traversé la place où se faisait la réquisition des chevaux, reconnu la jeune jument Bijou tenue à la bride par la fermière et venue là, comme tant d'autres, appelée par son devoir de cheval-soldat.

A la gare, une agitation extrême régnait. Des garçons arrivaient à pied, en voiture, à bicyclette, à moitié vêtus en militaires. Des familles étaient réunies, et pleuraient.

— Votre train?... répondirent les employés interrogés, il n'arrivera pas avant deux heures... s'il arrive!

Et, de nouveau, le cœur de Toutoune se remplit de peur, incommensurablement. Ainsi la guerre commençait tout de suite par de telles perturbations? Elle atteignait aussi les habitudes quotidiennes, tout ce qui semblait établi par la même fatalité qui règle les saisons?

Cramponnée à sa nourrice, l'enfant cherchait protection contre tout ce qui arrivait, contre les malheurs, contre la guerre.

Poussées par un flot de gens, elles se trouvèrent bientôt dans la salle d'attente. Le fermier les avait quittées pour veiller à son cheval, et faire son tour de ville.

Parmi les scènes d'adieu, les discours patriotiques, les nouvelles fausses répandues comme des traînées de poudre, elles passèrent là, stupéfaites et lasses, leur cinq heures et demie d'attente.

La mère Lacoste ne cessait d'échanger des propos avec des bonnes femmes de sa connaissance ou bien avec des gens de hasard. Tout le monde s'interpellait. Il y avait des discussions d'ordre militaire, quelques fanfaronnades, des silences graves, parfois des rires.



Au milieu de cette ruée de grandes personnes, la petite fille, à mesure que s'allongeaient les heures, sentait augmenter son affreuse angoisse, résumée maintenant par ce mot unique: "Maman"!

Avec quelle adoration accrue par le danger universel elle la souhaitait là, sa mère!...

Il lui semblait, lorsqu'elle la verrait enfin apparaître à cette porte encore fermée qui donnait sur le quai, que tout serait fini, que tout irait bien, qu'il n'y aurait plus ni terreur ni malheur dans l'air, et que le grand cauchemar foudroyant serait du coup terminé.

Enfin, un grondement sourd, une clameur...

— Voilà le train!

Mue par un ressort, Toutoune s'était levée. La porte hermétique s'ouvrit. La nourrice se précipitait, entraînant la petite attachée à elle.

Des visages... Des visages... Pourquoi tant de monde?

"Je ne vois pas maman!... Maman n'y est pas!..."

Tout à coup elle fut là, donnant son billet, parmi la cohue des autres voyageurs.

— Maman!

Elle embrassa d'abord Lacoste. Elle semblait égarée. La longue voilette relevée montrait ses cheveux décoiffés, ses yeux tragiques, ses joues poussiéreuses et pâles.

— Oh! Toutoune!... Ton père est parti!

La petite, dans la bousculade, n'eut qu'un baiser rapide. Mme Villeroy s'était tournée vers une personne qui la suivait en silence, portant les valises.

— Ma femme de chambre.

Toutoune reconnut mal Adèle habillée en dame, cette Adèle de Paris qui lui donnait ses tubs.

Il y eut un brouhaha de paroles, tandis que les pas allaient vers la carriole, et cela continua pendant qu'on démarrait.

— Cinq heures et demie de retard!... Pas dormi... debout dans le fourgon à bagage... La Serbie... L'Autriche... Jusqu'à la dernière minute on n'y croyait pas... Où sont mes valises?... Pas moyen de prendre de malles. Petite vitesse... L'auto?... Mais nous ne l'avons plus depuis un mois... Tout va mal, très mal, nourrice. Je vous raconterai... Et la guerre par-dessus le marché!... Mon personnel? Parti, oui, avec le reste. Adèle m'a suivie. Elle a eu peur. Elle n'a pas de famille... N'est-ce pas, Adèle?... Relever les affaires... La guerre... Non, je ne sais pas encore où on l'envoie. Il est parti pour son dépôt, dans le midi...

Au moment où la carriole quittait la ville, la jeune femme fut secouée par une crise de larmes.

— Revenir à Gourneville dans des conditions pareilles!

Mais Toutoune accepta ces pleurs sans pleurer elle-même. Un bonheur triomphal la soulevait, à mesure qu'on se rapprochait du manoir. Maman!... Elle rapportait maman à la maison pour elle toute seule, maman sans mari, sans appartement, sans domestiques, maman emprisonnée au manoir par la guerre.

Après cette journée-là, Mme Villeroy se coucha dès le dîner, entourée de la nourrice, de la femme de chambre et de Toutoune, les trois courant ça et là pour la mieux soigner.

Quand elle eût embrassé sa fille penchée sur le lit, et, d'une voix éteinte, dit au revoir à la nourrice:

— Madame, fit Adèle, faut-il mettre les fleurs sur le carré?

Alors seulement la jeune femme vit la corbeille de fleurs, riche de roses, qui garnissait sa table, cette corbeille qu'avec tant d'émotion Toutoune avait, la veille au soir, cueillie et composée, en essayant d'imiter celles de Paris, de même que sans rien dire, elle avait fait le ménage, de la chambre et l'avait arrangée.

— Oh! les belles roses!... murmura, du fond du lit, la voix languissante de Mme Villeroy.

Puis, d'une main exténuée envoyant un baiser:

— Merci bien, Nounou!

XII

AGITATIONS

REVEILLEE à l'aube, Toutoune, renonçant à son tub, se dépêcha de s'habiller. La première elle voulait se précipiter quand sa mère sonnerait. La maison était parfaitement silencieuse. La petite fille retenant son souffle, descendit les escaliers, et s'installa sur le coffre à linge, au premier, près de la porte de la chambre

(*Suite à la page 54*)

Un living-room moderne

(*Suite de la page 8*)

La teinte rose du plafond empêche la crudité du blanc de rompre l'harmonie générale de la pièce; le rose est si pâle qu'il semble n'être qu'un reflet rosé.

Les rideaux de perse unie et glacée, couleur mûre foncée, ont des volants de même étoffe. Ils sont longs et leurs larges plis s'appuient sur le tapis qui fait ressortir avantageusement leur doublure verte. De tous les tissus, la perse unie est celui qui donne le plus d'originalité au living-room.

Les rideaux des fenêtres et de la porte sont suspendus à une corniche de bois, sculptée, qui s'ajuste aux fenêtres de toutes les grandeurs et que l'on peut se procurer en n'importe quelle couleur. Celle-ci est peinturée de la couleur des rideaux et la sculpture verte, comme la doublure. Les rideaux de vitrage sont en tulle à fin dessin avec bordure; il ne reste à faire que l'ourlet du haut et celui du bas, avant de les enfiler sur la baguette. Les stores sont des détails intéressants, et le choix de la couleur est très important; ceux-ci sont gris pour s'harmoniser aux boiseries.

L'arrangement d'une pièce longue et étroite présente toujours quelque difficulté. S'il en est ainsi de la vôtre, peut-être celui que nous vous décrivons vous aidera-t-il à mettre votre mobilier en valeur.

La disposition des radiateurs est ici bien trouvée. Ils sont peinturés gris comme les boiseries et placés dans l'enfoncement des fenêtres, ce qui est parfait tant au point de vue de décoration qu'au point de vue pratique. Ils prennent peu de place et comme ils sont d'un joli dessin, on ne les recouvre pas.

Les sièges groupés près de la cheminée invitent à la conversation et au repos. Un banc, recouvert de satin antique, bleu, assorti au fond bleu du papier tenture est placé devant le foyer et, de chaque côté, deux larges fauteuils recouverts de damas rose-violet avec petits coussins de perse. Près de chaque fauteuil, sur une petite table ronde, une lampe de bronze surmontée d'un abat-jour de parchemin.

Ces deux lampes et la lampe de plancher, près du sofa, sont d'un dessin nouveau et extrêmement pratique. Les ampoules et les reflecteurs sont disposés de telle sorte que la lumière est à volonté partiellement directe ou partiellement indirecte et, au moyen d'un bouton, la lumière peut être diminuée ou augmentée. Ainsi, la



Deux petites bibliothèques comme celle-ci invitent à la lecture.

pièce peut être éclairée sans éclat et cependant recevoir une belle et forte lumière aux endroits où elle est nécessaire.

A l'autre bout de la pièce, le pupitre occupe le centre du groupe. Deux lampes de bronze coiffées d'abat-jour marbré bleu, jettent une lumière suffisante sur un buvard relié en marocain brun et sur l'étui de marocain de la plume-réservoir qui a si avantageusement remplacé les anciens encriers. L'appareil téléphonique, portatif, se raccorde aux prises de courant de toutes les pièces.

En face des fenêtres, le confortable sofa de brocatelle sur lequel sont rangés cinq coussins de même tissu, ornés de volants de soie terminés par une frange. De chaque côté, à portée de la main, un radio et un gramophone qui s'adaptent au courant électrique et que l'on peut écouter tout en se reposant.

Les gravures qui ornent les murs sont des reproductions de vieilles toiles qui ressemblent à s'y méprendre aux originaux et qui ne sont pas dispendieuses.

La copie de l'horloge grand-père, près de la cheminée, est bien dans la note moderne et nous espérons que dans une aussi jolie pièce elle ne sonnera que des heures heureuses.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL	$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1928	533,944.31
RESERVE au 31 déc. 1928	396,195.04

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

LES VIANDES CONGELÉES

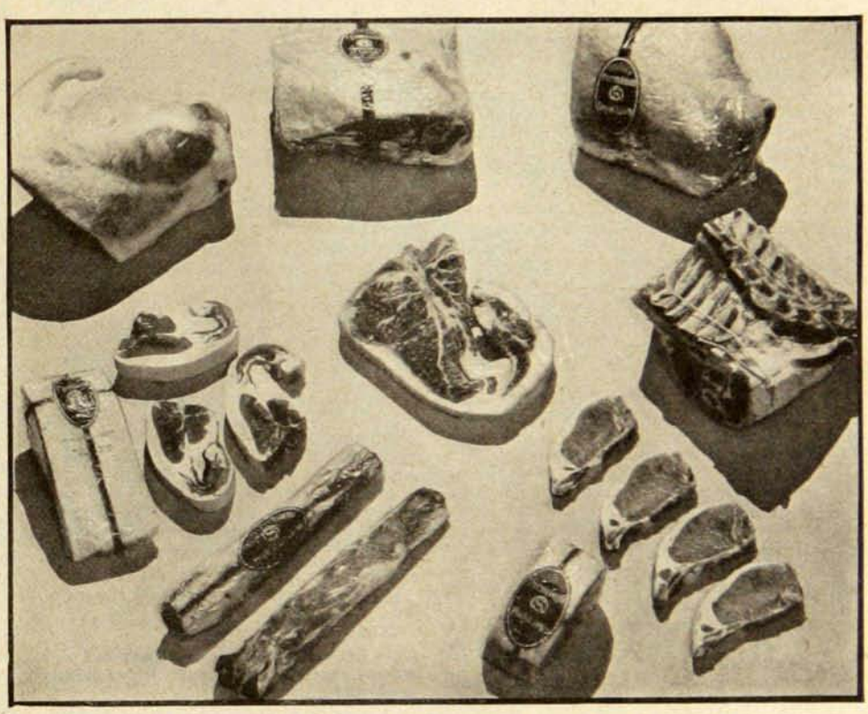
Les viandes congelées et empaquetées nous offrent maintenant le meilleur choix et la meilleure qualité

Courtoisie du Delineator

La viande fraîche, en paquet, est en vérité une innovation dans le commerce de la viande. Un nouveau procédé de congélation rapide permet ce service de distribution. Il est vrai que les moyens d'introduire avantageusement ces viandes chez les bouchers locaux n'ont pas encore été résous complètement, mais ils le seront sans doute bientôt et, ainsi généralisés, chacune de nous sera capable d'obtenir les viandes empaquetées chez son fournisseur local. Nous y sommes toutes intéressées et toutes les ménagères devraient se tenir au courant de ce mouvement.

Les avantages de ces paquets déterminés sont nombreux, particulièrement pour celles d'entre nous qui ont longtemps souffert de confusion dans la terminologie des différentes coupes de viande. Malgré nos efforts pour expliquer la coupe particulière désirée, nous avons toutes été très souvent désappointées par l'interprétation erronée du boucher. Par ce nouveau procédé, les viandes empaquetées y sont de belle qualité, choisies par des experts, bien coupées et parées par d'habiles connaisseurs. Il n'y a pas de perte et on ne paye pas les os; chaque paquet est marqué à sa pleine pesanteur. Nous payons exactement pour ce que nous avons et, puisque la question du choix des viandes est assurée, nous pourrons donner nos commandes par téléphone, et avoir toute la satisfaction désirée.

Actuellement, on congèle et emballe des tranches d'agneau dans la longe, des côtelettes d'agneau, des rôtis d'agneau dans la longe, des gigots et des épaules d'agneau; des tranches de bœuf, de porc; des longes de porc sont aussi sur le marché.



Les viandes congelées, tel que nous les verrons sur le marché.

Peu de personnes apprécient réellement le rôle important qu'a joué le wagon-frigidaire dans le développement du marché mondial et dans la conservation des denrées périssables. Le transport de ces vivres à longue distance, rendu possible par le wagon-frigidaire, a ouvert de précieux débouchés aux cultivateurs et il fournit aux consommateurs, dans toutes les parties du pays et tout le long de l'année, des denrées fraîches, saines et nutritives.

Un regard jeté sur les parois de la chambre de réfrigération d'une maison de mise en conserve est toute une révélation. On voit là de longues rangées de bœufs, de veaux, d'agneaux et de volailles, tous parfaitement préparés pour le marché et portant l'étiquette rouge que les inspecteurs du Gouvernement apposent sur les viandes approuvées pour leur qualité et leur bonne condition. On y prend toutes les précautions possibles afin que les produits parviennent aux détaillants en excellente condition et, pour y arriver, une équipe spéciale est chargée du wagon-réfrigérateur.

Il est vrai que ces viandes sont encore à l'état d'expérience quant aux conditions du marché, mais elles sont si attractives, si économiques, qu'il nous semble opportun de dire quelques mots sur la manière de les faire cuire. Parlons d'abord d'une tranche de bœuf dans la surlonge. Une tranche tendre, d'une moyenne épaisseur, bien parée, appétissante, et que l'on fera griller. On la fait cuire des deux côtés, en la tournant toutes les deux minutes ou à peu près, la surveillant pour qu'elle ne soit pas trop cuite, mais juste à point. On ne l'assaisonne qu'après la cuisson, car autrement le sel durcit la viande. Les enfants aiment particulièrement le goût de la moutarde; c'est une bonne habitude que de mettre un peu de moutarde préparée sur le bœuf pendant la cuisson. On dépose alors la tranche sur un plat chaud, généreusement beurré et on sert immédiatement. Mais la tranche de bœuf grillée fait toujours le bonheur de votre famille ou de vos convives; pour en faire un plat nouveau, servez avec des tranches d'ananas grillées ou sautées. On croit généralement que l'ananas n'est que l'ami de l'agneau, tandis qu'il est aussi succulent avec le bœuf grillé; on peut aussi le servir en beignets. Des prunes crues, farcies de raisins sont aussi excellentes.

Si on préfère les légumes, on fait sauter d'épaisses rondelles de tomates mûres ou vertes, avec des oignons doux et des piments verts hachés ensemble et frits dans le beurre; on entoure la viande des légumes et on dispose des croquettes de pommes de terre tout autour du plat. On ajoute des rondelles de pamplemousse, d'orange ou de citron, un peu de cresson; c'est délicieux. D'ailleurs, une bonne cuisinière trouvera d'heureuses idées que lui suggèreront le goût et l'expérience et qu'elle perfectionnera agréablement pour la beauté de la table et la joie des convives.

Les côtelettes de porc, par exemple, qu'on ne doit pas servir seulement comme dernière ressource, sont soigneusement préparées pour la congélation, avec le gras nécessaire pour la cuisson. On les fait frire lentement, on les tourne et retourne souvent, et on les retire lorsqu'elles sont bien dorées et à point; le porc trop peu cuit est détestable. On dresse du raisin, en dôme, au milieu du plat (on peut le farcir de noix) et on entoure de belles côtelettes. Ou encore, du raisin et des oranges, des abricots en conserve farcis de raisin, toujours le raisin, il est inséparable du porc; le goût de la viande en est considérablement relevé et les plats beaucoup plus décoratifs.

Parlons aussi des champignons. Soit avec le bœuf, soit avec le porc, les champignons sautés ou préparés en crème, au four, sont également bons. On peut ajouter un soupçon d'essence de fruit, si on le désire.

Les viandes ainsi préparées comprennent aussi des rôtis de porc dans la surlonge, les morceaux de choix du porc. Parce qu'ils sont petits, ils demandent une grande attention. Il faut les faire rôtir et non bouillir; on prétend que c'est là le grand défaut des cuisinières américaines. On fait cuire ces morceaux tendres et succulents, dans une rôtissoire, au four très chaud pour les faire brunir, alors, on diminue la chaleur. On peut aussi y joindre quelques tranches de bacon ou de lard salé et on arrose plusieurs fois pendant la cuisson. Un peu avant de retirer du four, on verse une tasse d'eau froide dans la rôtissoire; on assaisonne légèrement de sel et de poivre. La cuisson terminée on enlève le rôti et on fait la sauce. Une bonne sauce au lait, bien assaisonnée, bien chaude, est ce qu'il y a de meilleur avec le rôti de porc; des pommes frites ou en compote sont aussi de tradition. Les légumes n'en sont pas moins excellents avec le porc, surtout les tomates ou du blé d'inde en conserve avec les tomates, ou des piments farcis.

Les rôtis et les côtelettes d'agneau doivent être bien cuits et surtout bien épicés. On les sert avec une sauce au raifort ou une pointe de sauce piquante ajoutée juste au moment de les mettre sur la table; avec des croquettes d'ananas, de pommes, d'oranges, de pamplemousses. Avec l'agneau, des olives mûres et chaudes, des petits cornichons, des oignons, tout ce qui est confit dans le vinaigre.

Ne jamais oublier de dégraisser les sauces, rien n'est plus mauvais qu'une sauce trop grasse.

Il y a encore les salades, toujours appréciées. Une bonne salade de cresson, de laitue, de chicorée, avec des concombres, des tomates, des endives, du raisin blanc, du céleri et des oranges, servie avec une mayonnaise; on peut ajouter à celle-ci, des oignons sucrés, hachés, une pointe de piment.

Vous inventerez sans doute des sauces et des salades nouvelles pour servir avec ces viandes qui ont le grand avantage de nous être fournies parées, toutes prêtes à cuire.

Le jour
du lavage ou du
nettoyage ou tout au-
tre jour quand vous savez
que vous serez occupée, le

PARIS PATÉ
PARIS MEAT PATTY

vous épargnera du travail dans
la préparation du lunch
ou du souper.
Votre épicier l'a.

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(*Suite de la page 54*)

maternelle. Et elle attendit là, sans impatience, avec une âme de chien.

La belle aurore, traversant les verdures, passa par les petites vitres des fenêtres, et mit sur le carrelage rouge du palier une image lumineuse. Les voix d'oiseaux enchantaient les hêtres de l'avenue. Dans le silence rose, plein du crépitement des grillons les coqs se répondaient.

Toutoune, immobile, se sentait insolite à cette place, seule vivante du manoir endormi. Elle avait très faim.

Au bout de combien de temps entendit-elle le vieux douanier se lever et partir, puis, en haut dans les profondeurs des chambres, remuer la mère Lacoste?

Celle-ci, quand elle descendit à son tour l'escalier, trouvant la petite assise sur le coffre, ne put retenir une exclamation de surprise. Mais après quelques paroles étouffées, elle la laissa.

De nouveaux bruits campagnards, peu à peu, naissaient au loin. Toutoune, examina longtemps sa corbeille de fleurs, posée à terre contre la porte de maman. En bas, la mère Lacoste fit manœuvrer la pompe de la citerne. Les mouches se mirent à bourdonner. Un soleil radieux se répandit partout, sous le ciel qui devenait magnifiquement bleu.

Ce fut à huit heures et demie que Mme Villeroy sonna. La petite bondit. Ayant frappé doucement, elle entra dans la chambre claire-obscure avec un tel battement de cœur qu'elle en eut la parole coupée.

— Qui est là?... Comment! C'est toi, Toutoune?... Où est Adèle!...

Timide, l'enfant s'approcha du lit. Le parfum de maman entourait celle-ci comme d'un cercle magique.

— Le facteur est-il venu? demanda Mme Villeroy redressée.

Un geste d'impatience la secoua.

— Mais enfin, où est Adèle?

Elle sonna de nouveau, tirant par saccades nerveuses le vieux cordon suranné.

La femme de chambre montait en courant, un broc d'eau chaude aux mains.

— Adèle! le courrier!...

— Il n'y a rien, Madame.

Une consternation abattit Mme Villeroy.

De nouveau blanche et noire comme à Paris, la femme de chambre ouvrait les rideaux, poussait les persiennes. Et devant la splendeur de l'avenue de hêtres apparue avec son soleil, son ciel et son herbe, elle sembla ne rien voir.

— Madame veut son déjeuner?

— Non..., dit Mme Villeroy. Je ne peux pas manger...

Emportée par l'habitude, elle continua de sa voix triste:

— Préparez-moi mon bain.

Elle s'aperçut de ce qu'elle venait de dire, et haussa les épaules.

Toutoune, enfin put ouvrir la bouche. Elle allait, tout heureuse de faire plaisir, proposer le bain de siège de la tante de Gourneville. Mme Villeroy la coupa dans son élan.

— Toutoune, ma petite, il faut sortir, maintenant. Je vais commencer ma toilette.

Et le pauvre chien s'en alla, mis à la porte, ne sachant que faire de son âme.

Ce fut à table, pendant le déjeuner, que Toutoune s'aperçut vraiment que, pour sa mère, la vie présentement, ne comptait plus.

Elle avait beau s'appliquer à manger avec distinction, surveiller ses moindres gestes, Mme Villeroy ne s'en aperçut point, pas plus qu'elle n'avait vu les ongles immaculés des petites mains, pas plus qu'elle n'avait remarqué les fleurs disposées sur la nappe en touchantes petites guirlandes.

"Ton père!..." Ce mot revenait constamment.

Le père de Toutoune était lieutenant d'infanterie. Cela valait toujours mieux que d'être soldat. Le père de Toutoune avait un beau moral, mais il était parti triste à cause de sa femme et aussi des graves ennuis laissés derrière lui. Le père de Toutoune devait être à son dépôt déjà. Pourquoi n'avait-il pas écrit ni télégraphié? Peut-être qu'il y aurait une lettre demain.

Lacoste dut comparaître et donner des précisions sur la distribution du courrier.

— Comment! Jamais de journaux? Alors et les nouvelles? Surtout en ce moment!

Le déjeuner se termina, mais non cette conversation.

— Il faut absolument qu'on me trouve les journaux d'aujourd'hui.

Enfin, Lacoste retournée à sa cuisine pour déjeuner à son tour et servir Adèle, la petite se trouva seule avec sa mère.

Elle attendit, palpitante, quelque chose, elle ne savait quoi, mais quelque chose qui lui ferait plaisir.

Mme Villeroy prit une cigarette dans son petit sac et l'alluma.

— Ce que c'est humide ici, dit-elle.

Elle poursuivit, négligente:

— Si la guerre n'était pas arrivée, nous vendions cette vieille bicoque. J'étais sur le point de trouver un acquéreur.

Toutoune ne put se retenir. Est-ce qu'on se tait quand on vous arrache le cœur?

— Oh! cria-t-elle.

Et son petit visage fut tel qu'on eût cru qu'elle allait s'évanouir.

Mme Villeroy vit cela tout de même.

— Tu aimes beaucoup Gourneville?... dit-elle presque affectueusement.

Toutoune avala deux fois sa salive et put enfin répondre d'une petite voix blanche:

— Oui...

Sa mère la considéra quelques instants, puis fit un geste évasif comme pour exprimer: "Je ne comprends pas... Mais enfin..."

Et Toutoune vit, sur la bouche chagrine, passer comme une courte gaieté.

— Après tout, ça ne m'étonne pas, tu ressembles tellement à la tante Dorothée!

Elle reprit avec douceur:

— Eh bien! Tu bien vois?... Nous ne l'avons pas vendu, ton manoir?

Comme Toutoune ne disait mot, elle conclut, rêveuse, parlant pour elle-même:

— Nous en avons tiré tout ce qu'il y avait de bon, en somme... Ces meubles, cette bergère, cette pendule, ces miniatures... oui!...

Fronçant les sourcils, sombrement:

— Et dire que tout ça est vendu!

Toutoune tressaillit si visiblement que Mme Villeroy, pour la seconde fois, fut étonnée. Est-ce qu'une enfant si petite pouvait comprendre? Pour sauver ce qu'il y avait de délicat, d'inquiétant dans ce qu'elle venait d'avouer avec tant d'étourderie, la jeune femme se fit autoritaire pour déclarer:

— Il le fallait! Ton père ne pouvait pas partir pour la guerre sans un peu d'argent liquide.

Un soupir profond la secoua.

— Moi, je n'ai plus, maintenant, que juste ce qu'il me faut pour vivre.

A présent, Toutoune était comme honteuse de ses divers mouvements. Elle avait semblé faire des reproches. Sa "légitime" écornée, menacée, elle l'aimait donc plus que maman?

Toute son âme fascinée se souleva pour crier: "Non!... Maman avant tout!"

Mme Villeroy regardait la fumée de sa cigarette serpenter étroitement autour d'elle. Elle donna soudain un petit coup sur la table.

— Pas de lettre!... Pas de télégramme!... C'est trop horrible!...

S'adressant à la petite:

— Est-ce que les domestiques ont fini de déjeuner? Va voir. Je voudrais parler à Nounou.

Toutoune se précipita. Servir maman, que c'était bon!

Quand Lacoste, mastiquant encore, fut là:

— Nounou, je veux aller en ville. Faites atteler la guimbarde d'hier. Il me faut des journaux. Ce n'est pas possible de vivre comme des sauvages, quand il arrive ce qui arrive. Franchement, on ne dirait pas qu'il y a la guerre, ici!

Son ton amer condamnait tout le monde.

La mère Lacoste, un peu rebiffée, pâle, expliqua que le fermier ne voulait plus donner sa carriole en ce moment. Il avait déjà bien de la peine à faire les courses du matin. Il ne lui avait bien dit la veille. Il avait même été bien contrarié d'attendre cinq heures et demie en ville...

Elle ne continua pas. Brusquement, Mme Villeroy s'était mise à sangloter, vrai désespoir d'enfant.

La vieille femme, saisie, courut à elle avec une grande émotion.

Ma Marie-Ange!...

C'était donc vrai qu'elle s'appelait comme cela? Papa disait toujours Minouche.

Comme une fillette, Mme Villeroy laissa tomber sa tête contre la poitrine de la vieille servante, cette poitrine qui l'avait nourrie. Emportée par son chagrin, en même temps que ce geste de gamine, elle retrouva le tutoiement d'autrefois.

— Oh Nounou! Si tu savais!

Bouleversée, Toutoune les contemplait toutes deux. Elle réalisait tout à coup que sa mère, cette divinité redoutable, avait été, comme elle, une petite fille, une pauvre petite fille bercée par sa nourrice.

— J'ai trop de malheurs, nounou! Je n'en peux plus, à la fin! Cette guerre maintenant! Charles parti!... Et puis, nous sommes... nous sommes ruinés, tu sais! Et puis il m'a si odieusement trompée déjà! J'ai peur qu'il ne recommence... Il y a une de ses...

Elle s'arrêta parce que la vieille regardait Toutoune.

A travers ses larmes, la jeune femme fit un signe.

— Va-t'en, mon chéri, sanglota-t-elle. Tu reviendras tantôt... Laisse-moi parler avec nounou.

Toujours de trop, Toutoune! Consciencieusement, elle plia sa serviette avant de quitter la salle. Les deux attendaient en silence. Et la petite sentit comme elles étaient pressées de reprendre cette conversation qui ne la regardait pas.

Tristement elle s'en alla. Ses pas errants la conduisirent dehors. Elle suivit sans hâte la cour d'honneur, le menton bas, le regard perdu. Une chaleur cuisante grillait ses cheveux secs "J'ai oublié mon chapeau..."

Elle passa du côté de l'ombre, et se mit à compter les troncs des hêtres. On ne voulait pas d'elle. Alors elle s'en allait. Elle avait oublié que la guerre était déclarée.

Un clairon qui sonna trois notes fausses du côté du village le lui rappela brutalement. Et voici qu'en même temps une idée lui venait, audacieuse et ragaillardissante.

— Si j'allais à bicyclette jusqu'à la ville, pour rapporter un journal à maman?

Elle savait bien qu'en temps normal c'était une chose absolument défendue. Mais est-ce qu'on était en temps normal?

Elle hésita. Son cœur cognait. Une vague crainte la prenait, le sentiment d'un danger à courir. Aller en ville toute seule à bicyclette, quel événement! Y aller parmi l'effervescence générale, quelle aventure plus grave encore!

— Tant pis!... J'irai!

Rebroussant chemin, elle courut vers les communs, vers le coin où sa machine était rangée. Elle prit son chapeau dans le couloir, quelques sous, enfourcha sa selle. Et ce fut avec une âme concentrée de petit héros, qu'arrivée à la bifurcation des routes, elle se lança résolument dans la grande descente prohibée.

* * *

De peur de les perdre, elle avait ficelé les deux minuscules feuilles volantes, seuls journaux de ces premiers jours de guerre, qu'elle avait rouvées en parcourant toutes les boutiques de la ville. Les douaniers l'avaient laissé partout passer sans papiers. Elle était l'enfant du pays.

En sueur, après la longue montée à pied de la côte, toute haletante, elle revint, à une allure de coureur cycliste, jusqu'à la porte du manoir.

Avec quelles mains tremblantes elle détacha ses journaux du guidon!

Elle se jeta dans la salle à manger. Personne. Le tapis était remis sur la table. Evidemment, depuis deux heures que la petite était partie, les confidences avaient eu le temps de se terminer.

Elle courut à la cuisine.

— Où est maman?...

Adèle, seule présente et faisant bouillir de l'eau, répondit:

— Madame est dans le parc avec Mme Lacoste. Je dois aller l'avertir tout à l'heure pour le thé.

(*Suite à la page 57*)

Après la maladie

BOVRIL

vous épargne des semaines de faiblesse



20F

Nouvelle revue

Nous accusons réception du premier numéro de la "Revue des éleveurs d'animaux à fourrure", publiée à Montmagny, par la Cie de publication du Nord, Ltée. Nous ne pouvons que féliciter les éditeurs de leur oeuvre. Cette revue, quoique particulièrement technique, peut intéresser non seulement les personnes engagées dans l'élevage des animaux à fourrure, mais toutes les autres qui s'intéressent au développement économique de notre pays.

Elle est bien imprimée, bien illustrée et remplie de renseignements utiles. Elle mérite d'être lue. Et nous lui souhaitons longue, très longue vie et espérons qu'elle atteindra son but.

L'ART DE LA PATISSERIE

SI VOUS LE POSSEDEZ, C'EST UN DON PRECIEUX; SI VOUS NE L'AVEZ PAS, IL VOUS EST FACILE DE L'ACQUERIR

Courtoisie du Delineator

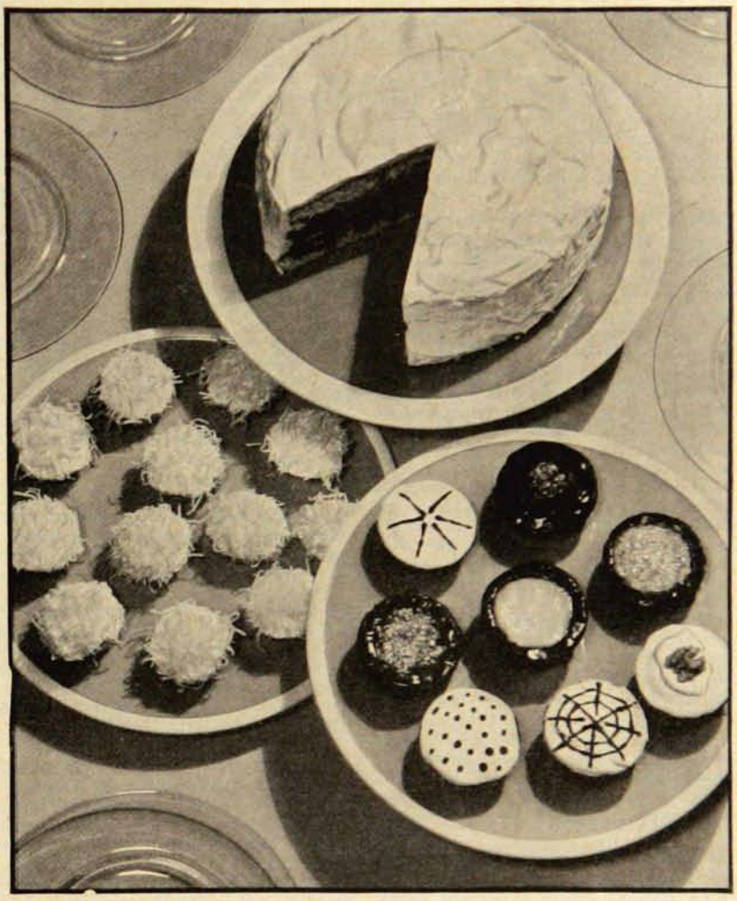
Il y a environ des milliers de gâteaux de sortes différentes et appropriés à toute et à chaque occasion. A certains d'entre eux, consacrés par l'usage pour certaines occasions, s'est attaché une signification presque historique. C'est ainsi que nous avons le gâteau de Noël, le gâteau des Rois, le gâteau de noce, et combien d'autres pour tant d'autres circonstances.

Avec les années, les gâteaux sont devenus des desserts recherchés qui se prêtent à de délicieux mélanges. J'ai mangé dernièrement un modeste pain d'épice, chaud, servi avec de la crème fouettée, aromatisée au miel, qui était tout simplement délicieux. Le gâteau au chocolat est aussi très estimé; on peut le glacer, y incorporer du raisin ou des noix et le servir chaud avec une sauce au chocolat.

Le gâteau éponge est la base de la charlotte russe; on le sert avec des fruits et de la crème fouettée. Le gâteau aux fruits, enveloppé dans une gelée au citron, présente aux convives le coup d'œil du plus attrayant dessert.

Le gâteau marbré est un favori d'autrefois qui mérite de revivre. Il est particulièrement savoureux et d'un genre distinctif. On peut le confectionner en deux parties blanches, avec une brune au milieu, entre lesquelles on étend de la gelée ou de la confiture de groseilles.

Excellents sont aussi les gâteaux au coco, véritables boules de neige, à la pâte blanche et succulente, finement aromatisés, entièrement recouverts de coco. Le coco se mélange à toutes les glaces et s'attache aux gâteaux qui deviennent ainsi très décoratifs; il leur donne en outre une saveur exquise.



Le gâteau marbré — un célèbre favori d'autrefois — et les délicieux petits gâteaux pour le thé.

Il me semble que les gâteaux au chocolat sous toutes leurs formes, sont aujourd'hui les gâteaux les plus populaires. Presque tout le monde aime le chocolat et, sous ce rapport, tous les goûts peuvent être satisfaits, car il y a des gâteaux riches ou légers, des gâteaux éponges, des bouchées au chocolat et de délicieux petits biscuits qui ont toujours leur place et auxquels on fait toujours un accueil enthousiaste. On peut aussi varier à l'infini le goût des petits gâteaux en les creusant et en les remplissant de crème, de gelée ou de toute autre garniture. Par exemple, de fromage au citron, de crème au chocolat, de noix, de raisin, avec de la crème fouettée, de la marmelade, et les recouvrir d'amandes hachées et de macarons. La crème mocha et le caramel sont aussi excellents et s'allient très bien au chocolat. On peut encore couvrir ces gâteaux d'une belle glace blanche ou au chocolat; ils seront très appréciés à l'heure du thé. Et on n'a pas à se préoccuper des morceaux de gâteaux enlevés; ils font une excellente pouding.

Puisque c'est le temps des spécialités, il est à propos de rappeler que les gâteaux devraient toujours être préparés avec une farine spéciale, en paquet, légère et parfaite pour la confection des gâteaux. Toutes les cuisinières, d'ailleurs, ont cette ambition de faire de beaux et bons gâteaux, ce qui est très facile si elles se servent de la meilleure farine. Il faut aussi bien battre la pâte. Si le bras se fatigue et manque de force, on se sert de la batteuse mécanique. Le shortening doit être défait en crème et le sucre passé au tamis. La farine — qu'elle soit mélangée au levain dont les justes proportions en font la haute qualité ou une farine à laquelle on ajoute une certaine quantité de poudre à pâte — la farine doit toujours être passée au tamis, et une cuisinière avertie répète cette opération plus d'une fois. Les blancs d'œufs se battent plus vite et sont plus fermes si on y ajoute un peu de sel. Les fruits doivent toujours être saupoudrés de farine avant d'être jetés dans la pâte, afin qu'ils s'y mêlent bien. Le lait et la farine doivent être versés graduellement et entre chaque opération la pâte doit être battue vigoureusement pour qu'elle soit bien lisse. Le mélange de deux arômes donne beaucoup de finesse au gâteau, et les mesures des recettes doivent être soigneusement suivies. Pour les gâteaux, comme pour toute autre chose, la pratique conduit à la perfection.

Gateau marbre

1 tasse de shortening — 1 tasse de lait
2 tasses de sucre — 3½ tasses de farine
4 œufs séparés — 4½ c. à thé de p. à pâte
1 c. à thé de vanille — ½ c. à thé de sel
½ c. à thé d'huile d'amandes

Défaire le shortening en crème, ajouter le sucre et les jaunes d'œufs battus. Incorporer alternativement le lait, la farine, la vanille et l'huile d'amandes. Ajouter la farine et la poudre à pâte tamisées, puis les blancs d'œufs battus fermes, avec le sel. Diviser le mélange en trois parts égales. A une d'elles, ajouter:

1½ tasse de raisin haché saupoudré de farine
¼ tasse de citron — 2 c. à thé de melasse
2 c. à thé de vin blanc — 1 c. à thé de cannelle
1 c. à thé de macis

Faire cuire chaque partie séparément à four modérément chaud (375 degrés F.) vingt minutes. Mettre entre chacune de la gelée ou de la confiture. Glacer.

Gateau au coco

1 tasse de shortening — 3¾ c. à thé de p. à pâte
2 tasses de sucre — 6 blancs d'œufs
1 tasse de lait — 1 c. à thé de vanille
2½ tasses de farine — ¼ c. à thé de sel.

Défaire le shortening en crème, ajouter le sucre passé au tamis. Sasser trois fois la farine, la poudre à pâte et ajouter graduellement au mélange, avec le lait, puis la vanille. Battre les blancs d'œufs avec le sel et l'incorporer à la pâte. Faire cuire dans de petits moules dans un four à 375 degrés F., à peu près quinze minutes. Glacer et couvrir de coco rapé.

Glace au chocolat

2 jaunes d'œufs — 1 c. à thé beurre
1½ tasse sucre — 4 carrés chocolat
½ tasse de lait — 1 c. à thé vanille

Faites fondre le chocolat. Battez les jaunes d'œufs, ajoutez le sucre, le lait et le beurre. Faites cuire sur le feu en brassant constamment et laissez bouillir environ une minute. Retirez du feu, ajoutez le chocolat, la vanille, et battez jusqu'à consistance de crème. On peut aussi y joindre ½ tasse de raisins épépinés ou de noix hachées. Cette glace, une des meilleures, s'étend et se prête parfaitement à tous les genres de décorations, elle est douce, lisse et brillante.

Fromage au citron

4 c. à table beurre — 2 citrons: jus et écorce râpés
1 tasse de sucre
1 c. à table corn-starch — 3 œufs bien battus

Faire dissoudre le corn-starch dans un peu d'eau froide. Brasser le tout en un mélange homogène et faire cuire au bain-marie jusqu'à ce que la crème épaississe. Laisser refroidir. Battre au moment de vous en servir. On peut remplacer les citrons par des oranges ou des abricots.

Creme au chocolat

3 jaunes d'œufs — 1½ tasse de sucre brun
¾ tablette de chocolat — 1 tasse de lait

Faites dissoudre le chocolat dans le lait, au bain-marie, ajoutez les autres ingrédients. La cuisson terminée, laissez refroidir.

D'autre part, préparez:

1 tasse de shortening — 3 tasses de farine
2 tasses de cassonnade — 1 c. à thé de soda
4 œufs — 1 tasse de lait sûr
½ c. à thé de sel — 1 c. à thé de vanille

Défaire le beurre en crème; ajouter le sucre, les œufs, un par un, sans cesser de battre; puis le sel, le lait dans lequel vous aurez fait dissoudre le soda, en alternant avec la farine; et incorporer la vanille et le mélange précédent au chocolat. Faire cuire en gâteaux ou par couches. Pour le premier, mettre à four modéré (350 degrés F.) trente-cinq minutes. Glacer.

Gateau au chocolat

½ tasse de shortening — 2 œufs
1 tasse de sucre — 3 carrés de chocolat
½ tasse de lait — 1 c. à thé de vanille
1½ tasse de farine — ½ c. à thé de sel
2½ c. à thé de poudre à pâte

Faire fondre le chocolat. Suivre le mode de préparation des autres gâteaux, mais ajouter le chocolat avant le lait et la farine.

CHAPEAUX
Modes de Paris, New-York
Hautes Nouveautés
PRIX MODERES
UNE SPECIALITE DE CHAPEAUX DE DEUIL
PALAIS DES MODES
Mme R. Delisle, Prop.
262 STE-CATHERINE Est
Tél. HArbour 7788 MONTREAL


Cheveux Sains
L'usage fréquent du shampoo Evan Williams "Ordinary" garde les cheveux merveilleusement lustrés et sains.
Un shampoo spécial pour chaque teinte de cheveux—chez vos pharmaciens.
Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL
Evan Williams
HENNA
SHAMPOO



Toujours Bienvenus!
Les amis sont toujours bienvenus et aiment à être bien reçus.
Ayez une Réserve neuve de Cartes à Jouer Sports. Elles augmenteront le plaisir de l'occasion.
SPORTS
PLAYING CARDS
Un produit de
CANADIAN PLAYING CARD COMPANY, LIMITED
MONTREAL
8.

Courrier de Madeleine

VAILLANT CŒUR — Vos souhaits me sont allés au cœur, et je vous en remercie de toute ma sincérité. J'espère avoir encore de vos jolis articles marqués de la plus douce émotion.

JOSEPH MERCIER — Je passe votre lettre à l'Administration de 'la Revue Moderne', qui vous donnera les explications les plus satisfaisantes, et vous verrez que nous avons fait de notre mieux pour accomoder notre nombreuse clientèle.

RENEE DES ORMES — Quelle délicieuse amie vous êtes toujours. J'attendais vos bons souhaits, sans avoir le courage de vous offrir les miens. Je vois que vous êtes toujours la même courageuse et charmante maman, comme la plus délicate des amies. Je souhaite que vous trouviez en vos enfants toute la consolation que vous méritez pour la dépense d'énergie que vous avez mise à les bien élever. Je ne reçois plus de nouvelles de Gabrielle L., qui m'envoyait de si jolis articles sur les fleurs. Vous vous rappelez? Quelqu'un m'a fait craindre qu'il lui soit arrivé quelque malheur; je compte sur vous pour me renseigner, car sa correspondance avec moi était des plus actives, et elle s'est arrêtée d'une façon insolite et qui me permet les plus grandes appréhensions. Vous trouvez la Revue belle et rajeunie, c'est gentil à vous me l'exprimer de tout votre cœur aimant. Merci encore pour le poème de Anne de Roumilhac, que je publierai à brève échéance, et puisse le bonheur vous suivre pas à pas.

FLEUR DES NEIGES — A vous aussi, petite amie, je souhaite tout le bonheur dont vous rêvez et que vous méritez si bien, et je vous remercie d'avoir pensé à moi.

MYONNE — Si la Providence m'accorde ce que je demande, il est certain que je resterai encore longtemps parmi mes amis du Courrier, parmi lesquels vous n'êtes pas la moins chère. Je souhaite, Myonne, que la présente année comble vos vœux les plus doux.

VALET DE CŒUR — Vous savez bien me dire les mots que je puis recevoir en ce moment, et je ne sais comment vous en exprimer ma gratitude. Je n'ai pas oublié ce volume que vous recevrez prochainement, seulement j'ai été un peu souffrante ces temps derniers, et j'ai un peu différé l'inspection du haut de mes armoires, mais soyez sûr que vous ne serez pas oublié. Je rends à vos bébés leurs douces caresses, et je vous donne de tout cœur la meilleure amitié.

VIVIANE — Je suis contente que votre réponse du mois dernier vous ait fait plaisir, car j'ai le grand souci de garder mienne, tout près de mon cœur, cette petite fille tendre dont l'affection remonte à son enfance, et qui n'a jamais cessé de "me suivre", et de s'inquiéter de tout ce qui pouvait m'arriver d'heureux ou de malheureux. Vous avez raison, ma petite, c'est dans le labeur que je me suis imposé d'essayer de remonter le courage des autres, que je trouve encore la force de vivre. Je retiens tendrement votre joue sur la mienne, pour ressentir plus longtemps la douceur de votre caresse, et alors je forme le souhait que vous soyez heureuse, et que la vie vous offre tout ce qu'elle a de joies merveilleuses.

BRUYERE — Je suis touchée de la délicatesse des souhaits que vous m'apportez et que vous enveloppez d'une si exquise manière qui est bien à vous, dont j'ai déjà expérimenté toute la douceur. Priez beaucoup pour que vos vœux soient exaucés. En retour, ma petite fille, je souhaite que cette nouvelle année ne vous apporte que des joies, et des joies très précieuses, telles que votre âme sensible les désire. Revenez souvent me voir, vos billets me sont toujours agréables.

MARIETTE — J'avais malheureusement perdu votre adresse, et vous me permettrez de vous remercier ici de votre charmant souvenir. D'ailleurs nous sommes ici en famille et il m'est agréable de vous installer dans mon Courrier comme une précieuse petite amie, pour laquelle je forme des vœux de santé et de bonheur.

ENIGME — Je vous remercie de toute la douceur que vous apportez à me souhaiter une meilleure année; qu'elle quelle soit, elle ne saurait jamais atteindre la cruauté de celle qui l'a précédée. Toutes ces bonnes prières qui m'enveloppent me vaudront sans doute non pas de guérir, mais de m'apaiser. En retour, permettez-moi de formuler à votre intention les souhaits les plus tendres.

AMIE TOUJOURS — Vous venez de me donner la grande preuve d'affection que j'attendais de vous, et je suis bien, bien heureuse de l'avoir reçue. Et à vous, que vais-je souhaiter? Que votre cœur se fixe dans un bonheur définitif et vraiment digne de vous.

Mme GEORGES MARTINEAU — Merci de tout ce que vous m'apportez de votre cœur fervent dont je note l'expression avec la plus grande émotion. Il y a bien longtemps en effet que nous nous connaissons, je ne m'étonne pas que vous preniez part aux grands événements de ma vie. Maintenant, j'espère que 'la Revue Moderne' vous donnera entière satisfaction. Il y a eu évidemment dans le No que vous avez reçu une erreur de reliure, et je vais voir à ce que vous receviez ce No intégralement.

DEJANIRE — Je suis très sensible à votre aimable pensée dont je sais d'ailleurs toute la sincérité, et je souhaite que cette nouvelle année vous apporte tout le bonheur dont vous pouvez rêver.

GOUTTE D'EAU FRAGILE — C'est gentil à vous d'avoir ainsi pensé à moi et je vous en sais un gré infini. Je vous souhaite à vous tout ce que la vie réserve de meilleur aux cœurs bien nés et aux âmes droites.

REFLET D'ORIENT — Oh! les chers souhaits qui me viennent de si loin, ils me font chaud au cœur! J'espère que là-bas votre vie continuera de se dérouler dans la meilleure douceur, et que vous n'aurez qu'à vous réjouir de tout ce qui tombera dans votre vie. Je pense souvent à vous, et j'espère bientôt recevoir la longue lettre que j'attends.

PRIMAVERA — Ma chère douce ancienne, je suis touchée de votre bonne pensée, et j'ai de tout cœur souhaité que votre vie se fasse de plus en plus heureuse.

ALBERT DE VITREUIL — Cette correspondance de la Petite Poste est ouverte à tous, et nous souhaitons beaucoup y voir s'installer le plus de gens sérieux possible. Vous voyez donc que vous y seriez le bienvenu.— Je publierai dans 'la Vie Canadienne' vos impressions et vos petits articles avec le plus grand plaisir. Je vous remercie d'aimer mon Courrier et de me le dire aussi aimablement.

NIX — Merci, ma chère petite fille, embrassez tout autour de vous ceux que j'aime bien, et qui sont votre très chère famille. Puisse cette année-ci vous apporter la décision que vous devriez prendre pour votre avenir. J'espère qu'il se fera beau et limpide comme votre âme si jolie.

HUMBLE VIOLETTE — Vous avez été gentille de penser à moi, comme toujours d'ailleurs, et je vous en sais un gré infini. Puisse la paix habiter en votre âme, et aucune épreuve ne vous atteindre.

POULE MOUILLEE — Il arrive, que sans être une poule mouillée, titre dont vous vous qualifiez, après avoir subi trop de ravages, que l'on s'éveille dans le noir de la nuit, avec la sourde appréhension que le malheur est encore à votre porte, et qu'il va se manifester sous quelque forme brutale. L'on ne sait pas, mais l'on sent rôder quelque chose de perfide qui va vous prendre à la gorge, et pour secouer cette impression, il faut quelquefois renoncer au sommeil hanté, pour faire la lumière autour de soi, et se persuader qu'il n'y a rien encore. Tout ce que vous avez éprouvé de revers et d'infortunes vous prédispose naturellement à ces frayeurs injustifiées, mais il paraît que les nerfs se brisent, et que l'on finit par ne plus avoir trop peur de la vie. Je le souhaite pour vous, comme pour moi...

TULIPE BLEUE — Vous croyez que vous ne saurez jamais aimer? Et pourquoi cette pensée quand vous êtes à l'âge où il faut tout espérer. Dites-le moi? Voyons profitez de votre jeunesse pour faire de beaux rêves, et même s'ils sont mensongers, vous aurez toujours éprouvé l'espoir en l'avenir.

MAUDITE — Je ne puis croire que vous avez consommé l'acte fatal que vous m'annonciez, et sans avoir attendu ma réponse... S'il n'en est rien, si vous vous êtes ressaisie, si vous avez compris qu'il fallait accepter la vie avec tout ce qu'elle nous présente d'horreurs, de cruautés, de deuils, à ce qu'elle nous oblige parfois être dure nous-même, lorsque nous ne voudrions jeter que de la douceur dans la vie des autres, écrivez-moi un mot qui me rassure. Je serais allée vers vous, j'aurais essayé n'importe quoi pour combattre votre sinistre dessein, mais devant le grand silence qui s'est fait, je crains bien que cette réponse ne vous retrouve plus. Et je trouve cela terrible. Pauvre petite, faut-il que vous ayiez souffert!

JEAN A.— Vous avez du recevoir ma réponse, et cependant vous n'en avez pas accusé réception... sans doute parce qu'elle n'était pas la pleine approbation de vos projets. Cela nous apprendra à donner des conseils, quand l'on sent très bien à travers les lignes que l'on veut une consécration et non une improbation. Seulement, je ne pouvais dire autrement.

AMRI — Je n'ai qu'à laisser parler mon cœur quand il s'agit de vous, mon cœur qui vous a gardé intacte depuis tant d'années, une tendresse absolue. Je suis doucement heureuse à la pensée que cette petite page vous a versé quelques joies, parce qu'elle consacrait des souvenirs qui nous sont à toutes deux bien précieux. J'entends toujours le tic tac de l'horloge de grand'mère... Je vous avoue n'avoir pas reçu ce conte de Noël, et vous m'en voyez désolée. Adressez-moi votre carnet de voyage, tout de suite. Je suis certaine que j'y trouverai le reflet de votre âme charmante et observatrice. Ne vous accusez pas du retard. Renée des Ormes m'a expliqué comme votre vie était remplie de travail et de dévouement, et j'ai très bien compris. Et de temps à autre une pensée en passant. Puisse l'an neuf vous apporter de la joie que vous méritez, et vous garder ceux que vous aimez.

REINE WILHELLMY — Il me semble que c'est bien nous qui nous rencontrons au pied de la croix, pour y chercher de l'apaisement et du secours... J'ai longuement regardé cette image qui décore le calendrier de l'"amitié" que vous m'avez récemment adressé, et vous saurez sans que je vous le dise quelles pensées elle a pu jeter dans mon âme. Merci du secours que votre affection m'offre toujours, et si vous saviez de se sentir impuissante à soulager peut quelquefois être pénible.

RACHEL — Pauvre petite fille qui oubliez votre propre détresse, pour essayez d'apaiser la mienne, que vous

(*Suite à la page 59*)

Elle les trouva toutes deux à la balustrade. Maman, les yeux rouges, était accoudée, romanesque comme le fantôme même de Marie Gautrin. La nounou, debout et droite, l'écoutait avec un visage ravagé.

— Te voilà, Toutoune!... cria la vieille femme. Je t'ai cherchée!... Où qu't'étais donc?...

La petite ne répondit pas. Elle ne pouvait pas reprendre haleine. Elle tendit à bout de bras les deux feuilles. Et son petit visage en transpiration souriait, d'un grand sourire aux dents aigues.

Mme Villeroy, mollement, avança la main, tout en continuant la phrase commencée. Mais comprenant subitement:

— Des journaux!... Oh! quelle chance!

Elle développa d'un geste vif pour lire les nouvelles, sans plus s'occuper de sa fille. Mais, la nounou s'étant exclamée, le geste s'arrêta court.

— Comment!... T'as été en ville toute seule pour chercher ça?...

Un scandale mêlé d'admiration l'agitait.

— Oh madame!... Voyez la position! Aller en ville sur votre vélocipède, toute seule, sans demander avis à personne!... Mais ça n'a pas d'copie! Avec la côte qu'il y a, et qu'est si brutale?... Avec les rues, les voitures et tout?... A ton âge?

Toutoune, emportée par le lyrisme de l'aventure, osa, pour la première fois, dire quelque chose:

— C'était pour faire plaisir à maman!

Alors Mme Villeroy, qu'entraînait l'animation de la nourrice, attira brusquement la petite contre elle, se pencha, prit par ses deux nattes la bonne tête ronde, et dans l'ombre du chapeau de paille, embrassa la joue moite de sa fille. Puis, sans la lâcher, elle la regarda bien droit dans les yeux.

— Tu es gentille, toi!

Le ton dont elle prononça cela, c'était une accusation pour quelqu'un qui n'était pas gentil, lui. Un faible sanglot souligna son amer ressentiment. Elle se détourna, les yeux dans les mains, et se remit à pleurer. Les journaux tombèrent. La Nounou levait au ciel ses yeux consternés.

Toutoune, paralysée, ne pouvait se décider à sauter au cou de sa mère. Palpitante elle restait là, les paupières baissées à recueillir, dans son petit cœur humble, la joie immense d'avoir été bien accueillie, d'avoir enfin, pour une fois, été récompensée de son zèle.

XIII

NOUNOU

ADELE, le lendemain matin, entra dans la chambre en même temps que Toutoune. Elle avait une mauvaise figure de servante fâchée.

— Madame ne m'avait pas dit, commença-t-elle sans préambule, que j'étais venue ici pour tout faire.

— Qu'est-ce qui vous prend!... demanda Mme Villeroy. Et, d'abord, y a-t-il une lettre?

— Non madame. Il n'y a rien, ou, pour mieux dire, je n'ai rien vu. Moi je ne connais pas les habitudes de la maison. Et comme Mme Lacoste n'est pas levée, je ne sais pas si le facteur est venu.

Elle enchaîna, sans laisser la place d'une réponse:

— Si elle croit que je ferai son ouvrage ici, elle se trompe!

Brusque, elle alla tirer les rideaux, ouvrit la fenêtre avec bruit, et donna deux coups de poing dans les persiennes.

— Qu'est-ce qui se passe encore?... fit Mme Villeroy d'un air las.

Et, comme si elle rendait responsable Toutoune interloquée:

— Pourquoi n'est-elle pas levée à cette heure-ci?... Qu'est-ce que ça veut dire?

— Sais pas... répondit la pauvre Toutoune...

— Est-ce qu'elle fait ça souvent?

— Oh! jamais!... se récria la petite.

— Alors, veux-tu aller t'informer? Veux-tu aller voir?... Si le service se détraque déjà, ce sera à devenir fou, vraiment!

Toutoune monta les marches deux à deux. C'était vrai qu'elle n'avait pas vu la nourrice ce matin. D'avance elle cria dans les escaliers:

— Nounou!... Nounou!... Mais descends donc! Qu'est-ce que tu fais?...

N'entendant rien, elle hésita. La mère Lacoste était sûrement en bas. Peut-être lavait-elle du linge dans la remise.

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(*Suite de la page 54*)

Par acquit de conscience, Toutoune ouvrit la porte de la chambre. La nourrice était dans son lit.

— Nounou?...

Elle fit un pas, le cou tendu.

Bien enfoncée dans l'oreiller, sur le dos, les bras sous la couverture, la nourrice avait les yeux soigneusement fermés, le visage lisse et décharné, d'une pâleur incomparable et comme sublime, la bouche jetée un peu de travers, une mèche grise traversant son front.

Toutoune, immobile, regarda. Ses lèvres hermétiques ne pouvaient même pas formuler un mot. L'animal, en elle, comprenait avant l'humain. Sa petite main tâtonnante effleura le front... le front glacial... la mèche grise...

Un bond en arrière. Un instant encore d'immobilité... Et, sur la pointe du pied, se retournant pour voir encore, avec des yeux agrandis, pour voir non pas Nounou mais ce qu'il y avait dans le lit, Toutoune sortit de la pièce à pas de loup, descendit comme cela l'escalier, arriva jusqu'à la chambre de maman, jusqu'au bord des draps de maman.

Mme Villeroy n'a pas eu le temps de s'étonner. Toutoune, claquant des dents, se penche et dit tout bas, très bas:

— Maman... Maman...

La jeune femme, brusquement assise, fixe sa fille, l'empoigne aux épaules.

— Eh bien?... Qu'est ce que tu as?... Toutoune?...

Adèle s'est rapprochée.

La petite étend lentement le bras, et son index montre la porte.

— Toutoune?... Mais voyons! Réponds moi!... Qu'est-ce que tu as vu là-haut?... Est-ce que nourrice est malade? Est-ce que...

Toutoune desserre à peine les lèvres pour murmurer:

— J'ai peur...

— Allons voir... fait Mme Villeroy toute blanche.

Adèle a joint les mains. Mme Villeroy la regarde. Quelque chose leur dit qu'elles ont compris.

Elle saute du lit, passe son peignoir, et, jambes nues, suivie de la femme de chambre tremblante, la voilà qui court dans l'escalier. Derrière elles Toutoune fait quelques pas et s'arrête, enfonçant dans sa bouche le coin de son sarrau bleu.

Là-haut, un cri. Elles ont vu aussi.

Madame Villeroy reparaît sur le palier du dessus. Du haut des marches elle lance à Toutoune un regard terrifié. Puis, secouant largement la tête, les bras retombés:

— Quelle horreur!...

∴

On la mit dans le petit cimetière aux arbres élégiaques, avec ceux de sa race, à deux pas du manoir, à deux pas de sa vie.

En revenant de l'enterrement, les gens du village et des fermes disaient:

— C'est la guerre qui l'a tuée...

Et c'était la vérité.

Mais, tout de suite, ils ajoutaient:

— Vous avez vu qu'les Prussiens sont arrêtés à Liége?...

Et des petits drapeaux belges ornaient la tête des chevaux et les carrioles.

Ceux qui seront morts en ces premiers jours de guerre n'auront été que des disparus sans importance. Au milieu de tant de tués, la mort naturelle, la mort des civils, était, alors, presque insignifiante.

Madame Villeroy tenant Toutoune par la main, dit en arrivant dans l'avenue de hêtres:

— Toujours pas de lettre!... Qu'est-ce qui arrive?... Où est-il, mon Dieu!

Pour Toutoune, ensemble d'épouvantes, cette mort subite et ces nouvelles éclatantes jetées depuis trois jours par des voix de hasard, apprises en détail par le fermier retour de la ville, tout cela formait une atmosphère de catastrophes précipitées, quelque chose comme la fin du monde.

Serrée contre sa mère, tout le long de la cour d'honneur, elle sentit avec force la chère présence à ses côtés. Avoir sa mère, quelle sécurité parmi les dangers, quel bonheur! Elle s'étonnait de ne pas pleurer sa nourrice. Le sentiment qui la dominait, c'était cela: Nounou lui avait fait peur. Dès l'instant qu'elle l'avait vue dans son lit, cadavre, elle avait cessé de la reconnaître. La bière, la messe, la fosse, elle n'avait pas réalisé toutes ces étrangetés.

Arrivée au manoir, Mme Villeroy se laissa tomber assise dans la salle à manger.

— Voilà... murmura-t-elle. Je n'ai plus personne, maintenant.

Elle cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer doucement.

Toutoune, debout devant elle, la regardait. Toute son âme criait: "Je suis là, moi!" Mais elle ne le dit pas.

Honteuse et repoussant l'instinct péremptoire, elle essayait de ne pas entendre sa pensée:

"Elle est à moi toute seule, maintenant..."

XIV

ENCORE DU NOUVEAU

A son réveil, maman se vit couverte de fleurs, et sourit. Comme c'était gentil d'être dorlotée par cette petite fille!

Mais, tout de suite, le regard d'opale s'assombrit.

— Le courrier?...

— Le facteur n'est pas encore passé, dit Toutoune. Il n'est pas huit heures et demie.

C'était agréable, certes, d'avoir enfin la langue déliée, de pouvoir proférer tout de suite et tout simplement ce qui venait à l'esprit.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je vais guetter l'avenue. Dès que le facteur

(*Suite à la page 60*)

ENCORE 710,000

personnes commencèrent à se servir du THÉ "SALADA" l'an dernier. L'augmentation dans nos ventes de 1929 prouve ceci.

Nous vous invitons à essayer ce thé délicieux afin de vous convaincre pourquoi des millions n'en boivent pas d'autre.

THÉ "SALADA"

'Tout frais des plantations'

CARRIERE OPTICIENS-OPTOMETRISTES 271 STE-CATHERINE EST SENECAL OPTICIANS-OPTOMETRISTS MONTREAL

VOICI LE TEMPS DE L'ANNEE

où vous demandez le plus de vos yeux.

Les soirées longues, les travaux assidus, tout tend à taxer votre vue outre mesure.

Avant de ressentir aucun malaise, consultez l'optométriste sur l'état de vos yeux.

CARRIERE & SENECAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu.

271, RUE STE-CATHERINE EST TEL.: LAncaster 7070

Un remède souverain pour les maladies des femmes. Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix $2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 10 cents et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.



LE COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

Mme L. C.— Que votre lettre m'a fait plaisir! J'étais loin de me douter que vous me suiviez aussi fidèlement. Au nom du passé dont vous gardez si bon souvenir, je vous remercie de votre aimable encouragement et je voudrais pouvoir vous dire la douceur que j'en éprouve.— Je vous expédie 'Gerbes d'Automne'. Je souhaite qu'il vous intéresse.

PAPILLON DE VELOURS — Que de jolis souhaits sur vos ailes fragiles! J'espère que la nouvelle année vous sera clémente et je vous remercie du bonheur que me désire votre amitié.

TULIPE NOIRE — Le silence du bonheur est la grande voix du cœur. Il murmure à son heure... et je sais que vous êtes une de celles qui savent l'écouter toujours, et que, SI "meilleur" il y a, vous saurez l'apprécier et en faire votre profit moral. Merci petite amie, des souhaits et du souvenir; je vous rends le tout en 'trio' et je souhaite qu'aucune ombre jamais ne s'étende sur votre route fleurie.

MYONNE — Oui, je permets et cela me fait plaisir. Les petits enfants étaient tout joyeux. Il y avait une telle lumière au fond de leurs yeux, sur leurs petites figures souriantes, que nous en étions éblouis! Votre envoi est arrivé un des premiers. J'aurais bien voulu accuser réception de chaque envoi. Je n'ai pas l'espace voulu. Tous et toutes voudront bien prendre leur part des remerciements que nous publions dans cette page.— Non, nous ne savons rien de l'an nouveau, il garde son mystère du lendemain jusqu'à son dernier jour. Mais j'ai confiance en vos souhaits, petite amie, je vous en remercie avec amitié.

UN NEZ PARFAIT
S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle TRADOS No 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins.
Modèle 25 jr., enfants
Demandez notre brochure gratuite qui vous indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez.
Dépt. 89 Binghamton, N.-Y.

THE PERFECT HEMSTITCHER
Appareil parfait pour le point d'ourlet et le picot
Prix: $1.25



Garantie d'argent remis. La plus grande invention connue pour la ménagère. S'adapte à toutes les machines à coudre. Se pale par lui-même en dix minutes de temps. Point d'ourlet aussi beau que s'il était fait par un apparell de $275.00. Payez au facteur. Argent remis en cinq jours si vous n'êtes pas plus que satisfaite.
Hemstitcher Co., Casier K, Georgetown, Ont.

SUCCESSION
Tessier-Lavigne

Faites-vous partie de cette succession? ou de toute autre succession? Joseph Drouin, 10905 rue Berri, Montréal, peut vous le dire et vous procurer tous les actes établissant votre lignée. Il a fait le relevé de tous les régistres depuis 1608 — Voyez-le ou téléphonez-lui DUpont 0431.

LUCIOLE — Quelle douce chose que le souvenir qui frappe à notre cœur à l'époque des vœux! Merci des mots délicieux qui disent tout et que vous savez si bien écrire! Je vous les répète... vous permettez, Luciole?

CHRYSANTHEME — Vous ne songez qu'au bonheur de ceux que vous aimez, ma petite fille, vous ne cherchez qu'à leur faire plaisir, et quelle large part vous me faites! Je suis touchée et je vous en remercie avec tout le meilleur de l'amitié que je vous porte.

MICHELINE — Le cœur ne se tait pas au premier effort, ma petite fille; il palpite longtemps avant de se refugier dans la paix voulue et obtenue à prix de souffrances. Mais si "rien ne se reprend, si rien ne se refait", tout se répare, et il est impossible que des ruines refleuries ne jaillisse un jour, pour vous, la belle lumière du bonheur. Non pas que les roses n'auront plus d'épines, mais vous possèderez l'amour qui sait les écarter ou en panser les blessures. Tendez les mains au soleil, Micheline, c'est sa chaleur qui vous guérira.— J'ai reçu vos deux envois... merci de donner du bonheur, et merci aussi d'aimer déjà 'Gerbes d'Automne' que je vous expédie. Vos souhaits ont la douceur de votre âme, petite amie, et j'ai foi en leur puissance. Je vous donne la permission demandée... toujours. Et la vilaine grippe? Partie?

PRIMAVERA — La sincérité est d'une valeur sans prix, et d'en trouver le profond accent dans votre joli billet m'a été particulièrement réconfortant. Ma petite phrase, c'était toute ma pensée, celle que je chargeais d'être mon interprète auprès de vous, et je l'aime de m'avoir valu si précieux retour. J'ai fait l'envoi, tel que vous désiriez... Je vous remercie. Je suis sensible aux vœux de succès si aimablement offerts.

GOBELINE — Quel joli souvenir ajouté à ceux qui me parlent de vous dans mon 'home'! Vous êtes une fée, mon amie, une fée heureuse qui savez donner de la joie et qui ne m'oubliez jamais. Merci... Qu'en retour, les meilleures joies restent vôtres.

SCEPTIQUE — Chaque année est une espérance nouvelle que chaque jour glace ou réchauffe tour à tour, mais sur laquelle luit sans cesse le soleil du bon Dieu et il y a toujours un rayon qui pénètre jusqu'à notre cœur. Je 'sais' quelle fidèle petite amie vous êtes et combien sincères sont vos vœux. Merci... J'attends l'accomplissement de votre promesse.

RACHEL — Ne vous excusez pas; puisque "ces minutes" me procurent la joie de vous lire, elles ont pour moi toute la valeur de l'amitié. Les "visites" me seraient également chères et s'il ne s'agissait que de 'vouloir' pour 'pouvoir', combien je serais heureuse d'entendre ouvrir la porte! — Cette époque de joie est pour vous une douloureuse époque de souvenirs... J'en comprends la pesanteur. Mais que de consolations dans la pensée que la séparation n'a qu'un temps! Que de choses autour de vous qui sont encore 'Elle'! Que d'espérances dans la petite fleur de vie qui s'épanouit là-bas! Tout cela ne guérit pas le mal, penserez-vous... non, mais cela l'apaise, l'adoucit et la vie devient moins lourde. — La tenacité de la maladie est désolante... que d'ennuis il en résulte! Je voudrais un remède magique, amie Rachel, mais je suis impuissante et je ne puis vous offrir que ma sympathie, bien sincère, mais hélas! si peu efficace.— Je vous remercie de vos bons souhaits... Je désire ardemment qu'en retour votre santé s'améliore et que votre bonheur filial se prolonge indéfiniment. C'est si bon une bonne maman comme la vôtre!

YANE — La valeur princière en 'cela' est si souvent capricieuse que je préfère, oh! combien! celle qui s'offre spontanée dans sa sincérité, durable dans sa ferveur. Je l'apprécie et j'en suis très fière, n'en doutez pas. Je 'sens' la franchise de la pensée qui inspire les lignes, les félicitations, et qui dicte ses impressions. En l'écoutant, je songe aux responsabilités 'de la plume' et à leurs conséquences, et j'en aime davantage le modeste petit sentier où parvient à peine l'écho de l'animation des grandes routes, mais si doux de paix, où je rencontre le franc sourire de mes intelligentes petites amies. — Vous n'avez signé que... deux erreurs, n'est-ce pas 'merveilleux'? — J'ai écrit 'cette' page pour une souffrance que je voulais grande dans l'épreuve et pour un cœur meurtri qui faiblissait. Ce que vous m'en dites m'est infiniment doux... ou qu'elle me vaut de vous, m'est infiniment précieux.— J'ai fait le message 'en cas de distraction', et merci de vos jolis souhaits, amie Yane.

BLONDINE — J'ai compris votre cœur ma petite amie, et sa voix vaut tous les mots que vous auriez pu écrire. Je vous remercie de la part de bonheur que demande pour moi votre amitié et du souhait qui m'a fait chaud au cœur, ma douce petite fille.

BERENGERE — Que de charmes s'attachent aux vieux souvenirs et qu'il m'a été bon de vous 'retrouver' dans mon Courrier! Je vous devrai beaucoup de bonheur, petite amie, qui m'en souhaitez si pleinement. Merci et revenez encore.

ESMERALDA — Si, au cours de l'année, la vie m'est maussade, vos vœux seront les refuges de paix où je laisserai passer la tourmente, et je vous en remercie, mon amie.— Mon désappointement a été un regret, l'autre jour, mais j'ai compris vos raisons... et le succès a-t-il été complet? J'ai hâte de savoir.

JEANNE-GUY — Tant de courage et si peu de force! Mais la jeunesse offre des ressources insoupçonnées qui sont souvent miraculeuses et j'espère que notre petit ami aura cette surprise dont nous nous réjouirons avec lui.— La résistance est bonne, elle est même surprenante, et dans les circonstances nous devons nous estimer heureuses. Merci de la bonne pensée qui 'nous' réunit, des souhaits à partager et de l'aimable encouragement. Votre amitié est de celles que le temps fortifie.

MIRZA — C'est le souhait parfait, ma petite fille, celui qui comprend tous les autres. Je vous remercie de me l'avoir exprimé. Qu'il en soit de même pour vous, c'est le souhait de ma vieille amitié.

GOUTTE-D'EAU ET FRAGILE — Et pour chaque joie qui sera mienne, je vous dis un affectueux merci... Vous ne savez pas ce que le petit mot qui précède vos pseudos a mis de clair et de doux dans mon cœur. Il a été un des meilleurs sourires de la nouvelle année.

TRUDE — Oui, j'accepte le tout... Qui donc refuserait du bonheur? et je vous en remercie de tout mon cœur. Je reçois beaucoup, petite amie, j'en suis parfois confuse... que puis-je donner en retour? Mais si 'Gerbes d'Automne' est, comme vous le dites, la propriété de l'amitié, vous trouverez, à la première page, la confirmation de votre pensée dans les quelques mots qui expliquent la raison de sa publication. Merci, Trude, de lui faire si belle place.— Oui, le changement est fait depuis le mois de mai... On réadressait bien fidèlement et chaque lettre a eu sa réponse, n'est-ce pas? C'est beaucoup plus près en effet; j'ai souvent songé à une surprise qui n'est encore qu'un projet, mais je garde l'espérance... quand même.— Vous avez raison, Trude, il y a bien des petitesses de par le monde... leur frôlement est désagréable, souvent pénible; mais l'autre côté de la vie, celui où l'on respire, où l'on s'élève, compense cette laideur par la beauté de la droiture et de la sincérité. Qu'importe alors... Je laisse près de vous, chère recluse, l'amitié qui reste vôtre... toujours.

GEMME — Vos vœux renferment tout, petite amie, et rien ne manquera à mon bonheur durant les jours de cette année... SI maman remplit sa promesse. Mer et amitiés.

ESPERANCE — Vos souhaits sont enveloppés de la douce lumière que j'aime, petite fille, et de la sincérité de votre amitié. Je vous remercie et vous assure de mon fidèle souvenir.

Notre Arbre de Noël

Et le soleil aussi voulut être de la fête. Il y en avait tout autour de nous quand nous sommes entrés à la Maison S. Janvier, et il nous attendait dans les grandes salles blanches où nous introduisit une des religieuses, au milieu des petits enfants que, grâce à la générosité des lecteurs et des lectrices de la "Revue Moderne", nous allions réjouir, gâter et fêter, puisque dans chaque salle se dressait un bel arbre de Noël bien garni.

Visiteuses et visiteurs furent chaleureusement accueillis par les Religieuses aimablement empresssées autour de nous et si émues de la joie de leurs chers petits.

Les fillettes de trois à six ans nous gratifièrent de chansonnettes et de remerciements exprimés avec l'émotion de leurs coeurs que faisait battre si fort la vue du sapin chargé de jouets. Ce fut charmant! Tout le monde eut sa part, et il y avait tant de joie au fond des grands yeux purs que nous nous sentions heureux de leur bonheur.

La révérende Mère Supérieure de la Crèche remercie tous les généreux donateurs, tous ceux et celles qui ont participé au succès de la fête par leur présence, et la "Revue Moderne" qui a patronisé le projet.

Nous remercions tous les amis de la revue qui ont si largement répondu à notre appel.

BRUYERE — Il est difficile de consoler, ma petite fille, car la douleur est un mal profond que n'atteignent pas toujours les paroles les plus sympathiques. L'impuissance est plus forte que le désir, on le sent si bien! Mais savoir qu'on attache un petit rayon clair à l'horizon noir, et que ce petit rayon peut devenir le bienfaisant apaisement, est un encouragement. Comme vous me le dites bien, petite amie, et que tout devient facile lorsqu'on se sent comprise! — Je vous remercie de la série de bonheurs nouveaux que vous me souhaitez; j'y puiserai aux jours de tourmente. Reprenez votre place, petite fille que je n'oublie pas et donnez-moi le plaisir de vous sourire de temps à autre.

FLO — Vous pensez beaucoup à vos amies, petite fille, et vous me faites large part, merci. Tout le passé revit dans votre "inoubliable", pour la joie du présent, et votre grande amie en est très fière.

DOUCE ILLUSION ET IMMORTEL SOUVENIR — Je charge mon merci de vous dire combien je suis sensible à votre gentillesse et quel bon souvenir je garde des courts moments qui nous ont réunies. J'ajoute mille bonnes choses et je vous attends tel qu'entendu.

BRIN D'HERBE — J'ai été trop égoïste pour garder votre joli envoi à mon bureau où il aurait fait belle figure... là-bas, chez-moi, il me semble que je l'entends' et qu'il me sourit pour vous qui me souhaitez tant de bonheur! Merci ma petite amie, la douceur de votre amitié m'est bonne infiniment.

MAURA — Il ne faut pas se refugier dans sa souffrance comme dans un abîme, le cœur devient trop lourd. Ne restez pas ainsi repliée sur vous-même, il fait si noir quand on refuse toute espérance! Des fleurs parfois odorantes, s'épanouissent sur les routes les plus arides. La vôtre portera un jour sa floraison, et pour être tardive, elle vous en sera plus précieuse. Je reconnaîtrai quand même les yeux rieurs devenus si tristes et nous nous comprendrons 'comme autrefois'. Je me rends à votre demande et vous êtes toujours ma petite fille.

MICHELINE — Je reçois votre jolie carte, vos vœux, votre souvenir, et je vous dis mon meilleur merci.

LY ERRE — Le joli paysage qu'a si habilement rendu votre pinceau! Merci d'avoir pensé à moi. En retour, je demande pour vous la santé, la première richesse de la vie, car elle est en quelque sorte la porte du bonheur. Au revoir, amie Ly Erre, vous êtes toujours attendue.

ETOILE FILANTE — Votre carte 'chante' la joie de l'an nouveau et vos vœux en sont tout imprégnés. Merci, petite amie, d'y joindre la belle promesse qui me donnera beaucoup de joie, vous le savez bien, n'est-ce pas?

YOLANDE — En vous lisant, j'ai cru être là-bas, près de vous, et voir de mes yeux ce qu'ils lisaient. Le récit des fêtes mexicaines m'a vivement intéressée. Dans notre pays très moderne on peut difficilement se faire une idée de ces vieilles coutumes qui datent du paganisme et qu'aujourd'hui ces tribus 'pratiquent' comme un hommage au bon Dieu. C'est leur cœur qui parle et, dites, petite amie, cela ne vaut-il pas infiniment mieux que les gestes froids et mesurés où il n'y a que la part de l'esprit? La scène de la 'pinata' m'a amusée... Ce doit être charmant et je m'imagine ce que les enfants doivent y mettre d'entrain! Je vous ai suivie jusqu'au matin, dans les moindres détails, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez donné, que vous avez multiplié par votre beau souvenir, vos bons souhaits et tout ce que vous me dites d'aimable. Je pense souvent à vous, à vos deux amours, Yolande, qui êtes restée la petite amie d'autrefois.

ALYCE — Je vous souris, petite fille privilégiée du bonheur et je vous laisse une pensée d'amitié.

DRAPEE D'OMBRE — Le dernier mot ajouté à la devise de là-bas, semble être celle de mes correspondantes et vous la mettez en pratique, petite amie, qui m'en donnez si fidèlement la preuve. Je vous adresse mon volume; je souhaite que vous y trouviez tout l'intérêt attendu et je vous remercie de votre geste sympathique. Je comprends vos "oublis" de maman, je les admire comme les reflets de votre bonheur. Je sais que vous êtes 'là' et qu'au milieu de vos joies maternelles vous faites toujours la part de l'amitié. Je souhaite la guérison à votre cher bébé et à vous la continuation de votre grand bonheur.

PETITE BENOITONNE — Que votre geste me touche, ma petite amie, combien je vous en remercie! Votre: "En souvenir de l'amitié" a mis une belle joie dans mon cœur et votre souvenir s'attache plus intimement à ma pensée... car par 'eux', vous êtes 'là' tout près de moi. Qu'en retour la nouvelle année vous soit bonne comme le souhaite votre grande amie.

FLEURS CHAMPETRES — Je m'inquiétais du silence prolongé, je m'inquiétais de votre santé, mais je vous savais fidèle à l'amitié. Et la guérison parachevée me réjouit de tout le bonheur qu'elle vous donne. La vie vous est meilleure, plus douce, plus intéressante, c'est tout ce que je demandais pour vous que je veux heureuse. Merci de vos souhaits, de tout ce qui les accompagne, et que la nouvelle année vous ramène souvent au "coin" où nous restons "intimement liées de cœur et de pensées", car j'attache la fine gravure au mur là, au-dessus de mon bureau. Au revoir.

FRANCE — Les pensées sont les voix silencieuses du cœur. Je charge la mienne de vous dire le meilleur, le plus grand et le plus sincère merci.

MAGALI — Le joli travail! Vous avez des doigts de fée, petite amie, et je vous retrouve 'vous' dans la délicatesse du dessin. Merci, Magali, j'espère que l'année sera ce que vous me la souhaitez. L'avenir a d'impénétrables secrets qui s'entremêlent de joies et de tristesses, mais celles-ci seront certainement amoindries par vos jolis vœux. A bientôt... mon amitié reste vôtre toujours.

ENIGME — Le devoir filial est le plus important et quand le cœur est plein d'inquiétude, il faut tenir ferme l'espérance pour continuer son chemin. Les jours de tempête ont souvent des soirs sereins... je désire qu'il en soit ainsi de l'année qui vous fait peur et qu'elle vous apporte la surprise de douces joies. Je vous remercie pour vos bons souhaits, vos vœux de succès à mon volume et votre aimable encouragement. Je ne vous avais pas oubliée, seulement, les "fêtes" ont pris un peu de mon temps et retardé mes envois. Je me suis rendue à votre demande avec plaisir... mais en relisant votre lettre, j'ai peur de m'être trompée. Combien je le regretterais! Si oui, cela peut se réparer; dites-le moi. Je prie pour vous, petite amie, et n'oubliez pas que vous êtes toujours attendue.

PAPILLON ROSE — Je trouve la température un peu capricieuse et souvent désagréable, mais l'année débute clémente pour moi et cela fait bien oublier la maussaderie de l'hiver. Les bons souhaits de mes petites amies du courrier me seront favorables, je le sais, et je vous remercie de ceux que vous m'exprimez dans votre joli billet. Le "tribut" que vous m'offrez est un secours moral qui réconforte; que nous serions faibles sans lui! De l'accepter met une douceur de paix tout autour de moi. Merci d'aimer mes 'Gerbes d'Automne'... N'auriez-vous trouvé qu'un mot de consolation, d'encouragement ou d'espoir, mon but serait atteint. — Au revoir, petite amie, que les meilleures joies soient vôtres et qu'elles demeurent... toujours.

EDELWEISS — Oui, fidèle, ma petite amie, et si délicatement bonne! Si vous saviez quelle force m'a été, à certains jours, votre sincère amitié! Il y a des mots qui valent des phrases, qui disent plus que des volumes et que l'on 'regarde' quand on ne sent plus le courage dans son cœur. — Vous aimez l'hiver, vous le comprenez et vous savez en profiter. Pour vous, il n'est pas un sommeil; il a même une vie intense que vous découvre "l'enthousiasme qui vous insuffle une vaillance presque téméraire", et je l'aimerais comme vous, s'il ne traînait tant de rigueurs dont souffrent les malheureux. — J'ai fait la même constatation et j'en ai été peinée; mais je m'y attendais. Ces sentiments intimes ne s'extériorisent pas ainsi... il leur manque toujours la chaleur de la flamme. Ah! que le "tout petit peu" vacille depuis quelque temps! Pourquoi? — Cet auteur est un Canadien, ma petite fille, et votre désir serait aussi le nôtre, croyez-moi. Faites-moi quelques suggestions à ce propos; cela permettrait de s'orienter et si la chose est possible, elle sera. Ces abonnements seraient un geste charmant de votre part et il me semble que vous pourriez le faire avec une légitime fierté. Tout essor est à prix de sacrifices, et notre Revue mérite qu'on reconnaisse et apprécie ses efforts. — Continuez ainsi, mon amie, car votre sacrifice serait le mien. Jouissons pleinement du joli rayon qui se reflète sur notre route et que nous aimons.

PIERRETTE — Ce n'est pas par préférence; je ne savais lequel et j'ai mal choisi comme vous voyez. Qu'importe, la chose est facile à réparer et j'aime tout autant celui-ci, je vous assure. — La bonne nouvelle m'a été très agréable parce que je sais quelle joie a été la vôtre. Maintenant, soyez indulgente, petite amie; il ne faut pas être exigent avec les gens heureux, la notion du temps leur échappe et ils ne peuvent comprendre l'intime souffrance de l'oubli causé par leur bonheur. Attendez avec patience, les choses reprendront peu à peu leur cours et l'amitié ses droits. Le bonheur est si fragile qu'il ne faut jamais le heurter; il est une véritable sensitive et... si peu stable! — Avez-vous jamais regardé la vie bien en face, Pierrette? Avez-vous jamais réfléchi à ses obligations, à ses exigences, à ses sacrifices? et n'avez-vous jamais pensé que le moyen d'être heureux ici-bas, c'est d'avoir du courage, de la foi, de l'espérance? Qu'on se lasse vite, si on prend une autre route! — Les lettres de faire-part sont redigées au nom des deux familles et elles sont envoyées aux parents et aux amis des deux fiancés. — Revenez-moi bientôt, petite amie... Je souhaite qu'il fasse plus clair dans votre cœur tourmenté. Votre lettre était en parfait ordre.

YVRANDE — Je ferme mon courrier. Je mets un mot d'amitié qui vous dira tout ce que j'aurais voulu écrire et que je remets forcément au prochain courrier. — Vous ne m'ennuyez jamais, petite amie, et vous êtes toujours la bienvenue.

MARJOLAINE

Gerbes d'automne

Par MARJOLAINE

1 volume (broché) - .50
Par poste assurée - .60

(Mandats ou bons de poste)

S'adresser à

"MARJOLAINE",
LA REVUE MODERNE,
320, rue Notre-Dame Est
Montréal

COURRIER DE MADELEINE

(*Suite de la page 56*)

m'avez émue. Puisse la grande tendresse qui vous reste vous être encore longuement gardée. Je comprends que vous ayiez songé à lui égayer ses "fêtes" à votre bonne vieille maman, mais soyez certaine encore que si fort que soit son chagrin, il ne peut égaler au vôtre. Les vieilles gens atteignent à une étonnante sérénité; ils se sentent plus près de ceux qui sont partis, et la pensée de les rejoindre les console plus qu'on ne le pense. Puis le petit enfant de là-bas qui prolonge sa race doit lui verser une telle douceur. Je vous remercie d'avoir pensé à moi et puisse les épreuves s'éloigner de vous.

PERLE BRISEE — Mon amie et moi serons heureuses de vous revoir. Je suis passée l'automne dernier par votre petite ville, mais je ne savais pas que vous y viviez. Je souhaite à vous aussi toutes les prospérités pour l'an nouveau.

ANDREA — Il est assez naturel qu'il vous reste un peu de mélancolie de votre petite déception, mais à votre âge, entourée d'affections sûres, l'on oublie vite. Votre inactivité vous pèse, et vous voudriez faire quelque chose. Que ne vous intéressez-vous à la belle œuvre des gardes bénévoles de Ste-Justine? La douceur de tenir un petit enfant sur son cœur et de bercer sa souffrance est encore la plus calmante. Vous vous attacherez à ce rôle, puis la vie vous reprendra, une autre affection surgira que vous saurez mieux discerner parce que vous aurez passé par la rude école et regardé souffrir l'humanité dans ce qu'elle a de plus émouvant: l'enfance.

(*Suite à la page 60*)



AIRELLE DE JARDIN



L'Airelle de Jardin lève de la semence la première année. Un nouveau fruit qui ne peut pas être surpassé pour les Tartes ou les Confitures. Très prolifique, donnant une immense récolte de fruits. Elle est annuelle et la graine doit en être plantée chaque année. Elle lève et vient bien sous tous les climats, dans toutes les sortes de sol. Les fruits sont plus gros que ceux de l'Airelle ordinaire ou que les Bleuets. Cuits avec des pommes, du citron ou tout ce qui est aigre, ces fruits font la plus belle gelée. Vous serez heureux et étonnés de cette nouveauté merveilleuse qui pousse si facilement. Paquet 15c. Poste, 2c.

OFFRE SPECIALE — 3 paquets d'Airelle de Jardin et 2 paquets de la Célèbre Fève "Yard Long". 55c, frais de port payés. Commandez maintenant.

DOMINION SEED HOUSE
165, rue Elgin — — Georgetown, Ont.

"Si Décharnée qu'elle avait Honte en Costume de Bain, Gagna 15 livres"

—écrit Eulah Lanningham. Des milliers de gens gagnent de 5 à 15 livres en 3 semaines avec la Levure Ferrugineuse. La peau s'éclaicit comme par magie. La nervosité, la constipation disparaissent durant la nuit. Obtenez des tablettes de Levure Ferrugineuse chez votre pharmacien aujourd'hui.

viendra, je courrai. Et, s'il y a une lettre, je te l'apporterai.

Elle vit le facteur paraître tout au bout de la cour d'honneur, et fut en trois bonds dehors. Courant à toutes jambes, elle rejoignit cet homme.

— Vous avez une lettre?...

— Oui, mademoiselle.

— Donnez vite!... cria Toutoune exaltée.

Ce fut à coups de poing qu'elle cogna la porte de maman.

— Une lettre!... Une lettre!...

Un petit cri lui répondit. Adèle accourait. Toutoune entra dans la chambre parfumée, dont le parquet restait inondé tout autour du bain savonneux. Maman, dans son déshabillé clair, assise, commençait à se coiffer, car sa natte noire était défaite.

Elle arracha la lettre des doigts de Toutoune, la dépouilla de deux mains tremblantes, et ses yeux bleus commencèrent à lire, baissés, circulant vite sous les paupières foncées aux longs cils luisants.

Le visage penché changeait d'expression, à mesure que la pensée de l'autre pénétrait, confiée aux fragiles pages blanches.

Tout à coup, les deux mains portant la lettre tombèrent sur les genoux, d'un mouvement sec. Maman releva la tête, trouva Toutoune, et dit:

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(*Suite de la page 57*)

— Il faut que je parte!

L'exclamation étouffée de Toutoune répondit. La petite venait de sentir le sang se glacer dans ses veines.

Les yeux soucieux mais étincelants, Mme Villeroy la considérait en pensant à autre chose. Elle parla plutôt à elle-même qu'à la petite:

— Voyons... Il y a un train à quatre heures... Mais il me faut des sauf-conduits. Je n'aurai pas le temps... Il faudra donc que je prenne l'autre train, à huit heures... Voyager la nuit, en ce moment, c'est terrible... Mais il le faut... Il le faut...

La voix de Toutoune, sans timbre, articula difficilement, naïvement:

— Papa est blessé?...

Mme Villeroy qui se leva, répondit, l'esprit ailleurs:

— Mais non, mais non, mon petit...

Elle tourna vivement la tête.

— Ah!... Voilà Adèle!... Adèle, je pars! Monsieur est à Paris. Il m'appelle. Il faut absolument que...

Toutoune n'entendit pas la suite, car elle venait de quitter la chambre, pour ne pas faire voir qu'elle éclatait en sanglots.

***

Au retour de la gare, secouée dans la carriole au côté d'Adèle, dans la nuit tombée, elle regardait fixement les oreilles blanches du cheval Mouton, conduit par le fermier. Et elle avait la sensation extraordinaire qu'on avait vidé son petit corps, qu'on l'avait vidé de sa joie.

Quand Adèle tendit la clé pour ouvrir la porte de derrière qui donne sur la cuisine, l'enfant frissonna.

Une petite lampe, laissée sur la table de bois blanc, éclairait sinistrement.

Le silence de la maison était formidable.

Adèle referma la porte, la verrouilla, peureuse. Et Toutoune se vit avec cette étrangère dans cette cuisine de son enfance où sa petite vie triste avait tant soupiré, tant pleuré, parfois, contre le corsage dur de la mère Lacoste.

Alors, comme si elle venait d'apprendre à l'instant la nouvelle:

— Nounou est morte...

Un coup de couteau dans le cœur ne doit pas faire plus mal que certaines pensées qu'on a parfois. Toutoune, en chancelant, s'appuya contre la table. Une vague de désespoir la soulevait. Ce fut quelque chose de tellement insensé qu'elle se mit à trembler de tous ses membres.

Il vint à Toutoune une envie passionnée, insupportable de voir Nounou, d'entendre Nounou. L'horreur et la révolte de la mort entraient en elle maintenant seulement, maintenant qu'elle était toute seule, encore une fois abandonnée, maintenant qu'elle avait besoin de sa vieille pour la soigner, pour la bercer, pour la consoler.

Elle n'était même pas retournée sur la tombe depuis l'enterrement. Elle revit la morte dans son lit. Elle revit la bière. Elle revit la messe. Elle revit la fosse. Tout cela, qui ne l'avait pas atteinte, prenait tout à coup son vrai sens, tout cela qui eût du, sur le moment, lui faire dresser les cheveux sur la tête...

Adèle acheva de ranger ce qu'elle rangeait dans le buffet.

— Mademoiselle se couche?... fit-elle avec une nuance d'impatience. Moi, je monte.

Et la petite sentit passer quelque chose, une autorité qui ne demandait qu'à dominer la sienne. Elle était la demoiselle, et l'autre la bonne. Mais elle n'avait que dix ans et demi, et l'autre était une grande personne. Et on l'avait laissée toute seule en compagnie de cette subalterne inconnue, qui, livrée à elle-même, sans contrôle ni surveillance, avec une enfant à garder, n'allait pas tarder à traiter cette enfant autrement qu'en maître.

— Oui, je vais me coucher! dit sèchement Toutoune. Allumez-moi une bougie.

Et son ton fit que l'autre répondit avec humilité:

— Bien, mademoiselle.

XV

L'ABANDONNEE

NE sachant ce qu'elle voyait remuer au bout de la cour d'honneur, elle clignait des yeux derrière sa fenêtre.

(*Suite à la page 60*)

Clinique Privée du Dr Prevost

Ex-élève des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

3440, rue Hutchison, Montréal **Tél PLateau 6347**



Lisez...

La REVUE MODERNE

En Ecoutant

Votre programme préféré de radio.

ABONNEZ-VOUS! **VOUS ECONOMISEREZ!**

Deux offres d'abonnement

UN AN ..... $1.50 | **3 ANS $3.00**

Etats-Unis ..... $2.00 | Etats-Unis, 2 ans $3.00

PROFITEZ DE NOTRE ABONNEMENT A LONG TERME.

LA REVUE MODERNE,
320, est rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Veuillez me faire parvenir La Revue Moderne régulièrement chaque mois, pendant ..... ans. Ci-joint veuillez trouver la somme de $.....

Nom.....

Adresse.....

.....

FAITES VOS CHEQUES PAYABLES AU PAIR A MONTREAL.

AVIS

Aux abonnés de Montréal

Mademoiselle Raymonde Laplante n'est plus à l'emploi de LA REVUE MODERNE, et n'est plus autorisée a percevoir des abonnements pour cette Revue. Les personnes qui paieront leur abonnement à Mademoiselle Laplante après la publication de cet avis, le feront à leurs frais et risques.

La Direction

COURRIER DE MADELEINE

(*Suite de la page 59*)

Faites du bien, ma petite fille, et soyez certaine qu'il vous en reviendra du bonheur.

CHOSETTE — Quoique vous me disiez jamais? Chosette, je serais incapable de vous retirer mon amitié. Je vous trouverais toutes sortes d'excuses, pauvre petit oiseau laissé seul au nid. Les moinelles solitaires ont droit à toutes les sympathies, et vous n'avez que dix huit ans, et vous vous débrouillez toute seule ainsi, sans même d'amis. Vous me connaissez, et vous croyez que je vous connais. Ce que vous me confierez ne m'apparaîtront jamais des bêtises, comme vous dites, avec cette spontanéité qui donne un si grand charme à vos petites lettres. Je ne demande rien, mais si vous aviez jamais besoin d'un secours et que vous me croyez capable de vous le donner, n'oubliez pas que je suis là, Chosette. Et puisse l'année vous être douce, à vous qui me souhaitez avec tant de tact l'espoir que je pourrai accepter mon malheur.

ESTELLE LEBLANC — Je vous remercie de votre gentille attention et je vous souhaite tous les bonheurs.

ANNE DE ROUMILHAC — j'ai appris récemment la grande épreuve que vous aviez traversée, et je vous demande pardon si ma sympathie vous arrive bien en retard. Soyez sûre de sa profonde sincérité. Oui, l'on a confiance au temps pour guérir, mais le croyez-vous si grand guérisseur que cela le temps, ma chère amie, et ne croyez-vous pas qu'il creuse votre tristesse, et ne lui permet guère de s'oublier. Enfin, espérons malgré tout. Notre commune amie, Renée des Ormes, m'a transmis votre jolie pièce de vers que 'la Revue Moderne' publiera bientôt. Et je vous remercie de votre constant souvenir.

LE PAUVRE PIERRE — Oui, le pauvre Pierre qui est malheureux à fendre l'âme, parce qu'il s'est choisie une fiancée dont il sent percer déjà le mauvais caractère, qui tente de mettre l'emprise sur tous ces gestes et ces paroles, qui le dirige du haut de sa petite grandeur, se moque déjà de son idéal, et déclare bien haut que lorsqu'elle sera mariée, elle ne fera ni ceci, ni cela... Marié, vous ne l'êtes pas encore, et c'est le moment où jamais de vous dépêtrer d'une aussi peu sympathique compagne, car le mariage ne la domptera pas; elle se croira des droits nouveaux pour vous martyriser. Ayez l'énergie de rompre pendant qu'il en est temps encore. De toutes façons cette jolie personne gâtera votre vie entière. Il se trouve des jolies personnes qui ont des qualités de cœur et d'esprit, et qui savent encore ce que veut dire le mot devoir et celui de dévouement. Il y en a des quantités de "petits Pierre" qui pleurent et déplorent leur erreur, affligés qu'ils sont d'une compagne insupportable, prodigue, et pis souvent...

MERLE BLANC — ARTHUR V. — PETITE SŒUR — PAUL DE L. — ANDRE DE FOUQUIERES — MON VIEIL AMI — LE COMTE — EN ORAISON — AMI RESPECTUEUX ET DE TOUJOURS — JEANNE DE C. — L'ALOUETTE — AME QUI S'OUVRE — Sont ici remerciés, dans un seul et affectueux groupement pour leurs prévenances, leurs souhaits, et leur affection, et je souhaite à tous et à chacun d'eux, les plus grands bonheurs dans le présent et l'avenir.

REFLET D'ORIENT — Vous reviendrez? Oui, je comprends votre émoi de quitter la France qui est devenue votre vraie patrie, mais mon amitié vous attend, et vous espère, et il faudra mieux nous rapprocher et nous parler. De part et d'autre, nous y trouverons une mutuelle douceur.

MADELEINE

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(Suite de la page 60)

C'était bien quelqu'un qui s'avançait dans l'avenue, un homme... un homme en képi... oui... le télégraphiste!...

Quels bonds dans l'escalier! Quelle course dans l'avenue! Une dépêche!... Est-ce un bonheur, est-ce un malheur? Ce doit être un malheur, naturellement.

— Je crois qu'elle a été retardée, dit le télégraphiste. Vous ferez bien de vous en assurer, mam'zelle Villeroy!

Le télégraphiste se penche.

— Elle doit être d'hier, cette dépêche, mam'zelle Villeroy. Il y a tellement de retard, en ce moment... avec cette guerre...

Son doigt indique:

— Oui... Voyez-vous... Elle est d'hier...

— Alors?... fait Toutoune.

Et, soudain, elle comprend:

— Alors c'est aujourd'hui que maman...

Sans achever sa phrase, elle se met à courir vers le manoir, brandissant sa dépêche.

— Adèle! Adèle!... Maman arrive tout à l'heure... Oh! mon Dieu!... Personne à la gare! Pas de voiture... Qu'est-ce qu'on va faire?

— Si mademoiselle prenait sa bicyclette? Mademoiselle aurait peut-être le temps d'arriver jusqu'à la gare... Car d'ici qu'on prévienne les fermiers pour la carriole...

Toutoune frappe dans ses mains.

— C'est ça!... Quelle bonne idée! Vite, mon chapeau! Vite mes gants... Tant pis! Je ne change pas de robe!...

Couchée sur le guidon, elle fendait, avec son visage tendu, l'air chaud et glissant de l'été. Le vertige de cette course lui donnait envie de crier. Maman revenue!... Elle n'avait pas le temps de se perdre dans les détails de sa joie. Elle allait, tout à l'heure, tout de suite, revoir maman.

La grande descente... Elle se rua dedans comme une folle, sans freins, de toute la vitesse de sa roue libre.

Elle prenait sa droite pour éviter une victoria qui montait. Une malle, une valise... Maman!...

— Toutoune!... cria Mme Villeroy.

La petite eut de la peine à freiner. La voiture s'était arrêtée. L'enfant jeta sa bicyclette à terre pour se précipiter plus vite.

— Maman! Dépêche en retard... Reçue tout à l'heure... bicyclette... Quelle chance que tu aies trouvé une voiture!... Maman! Maman...

— Toutoune!... cria, Mme Villeroy.

Collée contre sa mère, remuante, ne se lassant pas d'embrasser le visage adoré, de respirer le parfum perdu, de se récrier, de rire de joie...

— Ma petite chérie!... dit Mme Villeroy, toute une affection dans la voix.

***

— Maman, puisque te voilà prête, veux-tu que nous fassions une jolie promenade?...

Toutoune était venue, à son réveil, lui jeter sur son lit les plus belles roses de la saison, ces remontantes de septembre qui déjà, commençaient.

La main dans la main, elles s'en allèrent.

— Quel dommage que tu n'aies pas une bicyclette... disait la petite fille. Je te ferais voir des coins que tu ne connais pas, et que tu aimerais comme moi.

— Je n'ai plus beaucoup d'argent, maintenant, Toutoune, dit Mme Villeroy sourdement.

Mais, complaisante, elle ajouta:

— Je pourrais encore bien acheter ça tout de même... Seulement, voilà!... Je ne sais pas monter.

— Mais je t'apprendrai, maman! Ce n'est pas difficile!...

L'après-midi, dans le parc, accoudée à la balustrade de pierre, Mme Villeroy, triste infiniment, regardait la route sans plus rien dire.

Toutoune se rapprocha, lui prit la main avec précaution, et commença presque tout bas:

— C'est ici que Marie Gautrin attendait son amoureux...

Madame Villeroy fit un mouvement de surprise.

— Comment sais-tu ça, Toutoune?

Toujours à mi-voix, selon son instinct qui lui dictait de parler ainsi de ses spectres, l'enfant, par bribes, avec toute la naïveté charmante de son âge, répéta ce qu'elle avait appris de la bouche de la pauvre nourrice. Mme Villeroy l'écoutait, appuyée contre l'un des vieux vases, attentive, prise par la séduction de ces anciennes histoires si suavement rapportées.

Quand ce fut terminé, le crépuscule s'annonçait au bout des grands labours mauves.

— Nous irons voir la mare, maman, dis?

Devant la mare de Marie Gautrin:

— Comme elle avait raison, ma mère!... fit Mme Villeroy pathétiquement. Elle aurait mieux fait d'y rester. Mon père s'est remarié tout de suite après sa mort, elle qui l'avait tant aimé, tant aimé!... C'est comme ça que sont les hommes.

Toutoune n'osait rien dire. Elle concentrait sa petite intelligence sur cette pensée: "Ne pas importuner maman."

Les jours qui suivirent, Mme Villeroy, seule dans sa chambre, écrivit fiévreusement des lettres. Elle ne les envoyait pas, et finissait toujours par les déchirer. Ensuite, recouchée, elle pleurait.

Parfois, Toutoune, entrée sur la pointe du pied, lui apportait des fleurs. A travers les persiennes fermées, le soleil brûlant du dehors faisait mal à voir, comme dans les chambres des malades. Adèle, dans les couloirs, parlait tout bas.

C'est à table, à l'heure du déjeuner, qu'on apportait les journaux terribles de la guerre. Mme Villeroy jetait d'un air de sombre triomphe:

— Le gouvernement à Bordeaux!... Les Allemands à Bruxelles!...

Elle ajoutait désespérément:

— Que tout finisse!

Ou bien:

— Je voudrais être dans le Nord pour qu'ils me fusillent!...

Un matin, pour la surprise de la maison, elle se leva tôt.

— Nous irons en ville aujourd'hui, déclara-t-elle, les dents serrées. Il faut que j'achète cette bicyclette.

Dès le soir, les leçons commencèrent.

Toutoune, trop faible, faisait des efforts inouis pour soutenir sa mère. Il y eut une chute. Il y eut quelques pauvres rires.

— Je crois que ça va m'amuser un peu. Et cela, en effet, l'amusa un peu.

Un jour, Toutoune annonça, surexcitée:

— Nous allons pouvoir faire notre première promenade!

Et, de ce jour, elles prirent l'habitude de sortir ensemble chaque après-midi.

— Comme c'est joli, ma Toutoune!... s'écriait Mme Villeroy. Et dire que j'aurais pu ne pas connaître tout ça!...

Ces promenades, tant de fois recommencées lors de son grand abandon, ce n'était donc pas en vain que la petite fille en avait, une à une, découvert les beautés...

Pédale contre pédale, sur les chemins ensorcelés déjà par la première automne, elles allaient, comme deux camarades. Et, quand le couchant était trop beau, tandis qu'elles contemplaient, arrêtées en silence, Mme Villeroy pleurait.

Un soir qu'elles étaient assises au pied d'un arbre, dans ce chemin Saint-Pierre d'où l'on voit l'estuaire et la ville, Mme Villeroy, qui n'avait pas desserré les lèvres de la journée, releva tout à coup son front bas. On eût dit que quelque chose, enfin, se déchirait en elle. Il y a des soirs où l'on ne peut plus garder un secret. Toutoune était bien trop petite, mais il n'y avait personne d'autre que Toutoune. Les sourcils froncés, l'oratoire jeune femme commença:

— Vois-tu, ce qu'il m'a fait, jamais, jamais je ne le lui pardonnerai!

Une branche de bruyère, qu'elle avait cueillie, s'agita dans sa main nerveuse. Elle fit un effort pour ravaler des larmes qui venaient, et, pendant un instant, sa bouche se tordit. Mais, ayant pu calmer son visage:

— Tu sais, je t'avais écrit qu'il partait pour le midi, n'est-ce pas, et que, moi, je rentrais au manoir?... Eh bien! à ce moment-là, je ne sais pas quel pressentiment m'a avertie. Alors, au lieu de revenir ici, je suis partie, moi aussi, pour le midi, sans le prévenir de mon arrivée. Je voulais voir, comprends-tu?...

Les yeux pâles remontèrent dans la nacre. Après une agonie d'une seconde, Mme Villeroy reprit:

— Pense que je venais de lui donner ma signature, de sacrifier pour lui les derniers restes de ma fortune...

La branche de bruyère fouetta l'espace.

— C'est horrible!...

Elle se pencha pour mieux regarder Toutoune, pour mieux l'écraser de cette confidence disproportionnée.

— Vois-tu, ton père ne m'a épousée que pour mon argent. Je le vois bien, maintenant! Moi, je l'aimais... Je l'aimais comme une folle. Je suis restée pendant des années magnétisée par lui, ne pouvant pas, ne voulant pas le voir tel qu'il était. Il m'avait tout fait, tu sais, tout! Mais je l'aimais toujours. Je lui pardonnais, je l'excusais... Il est vaniteux, joueur, dépensier... presque malhonnête! Car enfin il m'a dévoré ma dot sans scrupules, et, sans la guerre, il vendait encore ce pauvre vieux manoir, malgré le testament de tante Dorothée...

Son regard s'adressa plus directement à l'enfant.

(Suite à la page 62)

Pour amuser les enfants

LA LANGUE DE Mme CATHERINE

Un vieux hêtre marquait, au Dahfelsen (en Alsace), la place d'une tombe au bord du chemin, et jamais on ne passait là sans se raconter l'histoire de Catherine et de la hache volée!

C'est que Catherine avait pour mari un sorcier qui possédait, entre autres secrets, celui de faire revenir tous les objets qui lui avaient été volés. Il lui suffisait pour cela de faire tourner sa meule à aiguiser et bientôt il voyait tous les objets partis rentrer l'un après l'autre au logis, comme tirés par une ficelle. Or, un jour que Catherine était allée au marché, le fermier voulant fendre du bois, s'aperçut que sa hache était partie aussi. Ils avaient eu la veille, jour de dimanche, beaucoup de monde dans la ferme, et la hache, sans doute, avait trouvé un amateur.

Le fermier, qui avait besoin de son outil, résolut de le faire revenir et il fit tourner sa meule. Voleur et hache se trouvaient alors au village voisin, à Gebwiller, très embarrassés, l'un de l'autre; car dès que la meule de Dahfelsen commença à tourner, la hache se mit à remuer, à sauter, à danser, à frapper la porte, voulant sortir à toute force de la maison. Le voleur la regarda faire, d'abord tout étonné, puis inquiet et effrayé, et il n'aurait pas demandé mieux que de la rapporter à son maître, s'il n'eut craint de se compromettre. Il craignait surtout de voir arriver quelqu'un chez lui. Comme il regardait par la fenêtre, plein d'angoisse, pour s'assurer que personne ne venait, il vit passer Catherine qui s'en retournait au Dahfelsen. Il n'eut rien de plus pressé que de l'appeler et de lui remettre la hache, en s'excusant de son mieux, à l'aide d'un prétexte ridicule.

Cependant, la meule tournait toujours et elle tournait si bien que Catherine, se sentant de plus en plus poussée, sans trop savoir pourquoi, à rentrer au plus vite, pressait le pas, se hâtait et courait, tellement que lorsqu'elle arriva enfin, le cœur battant, hors d'haleine, toute essoufflée, au Dahfelsen, elle ne put dire un mot. La hache était retrouvée, mais cette pauvre Catherine à la langue si déliée, si bonne à raconter tant de commérages, avait perdu la parole!

A partir de ce jour, la ferme du Dahfelsen aurait pu être volée, pillée, le fermier n'aurait pas fait tourner sa meule, dans la crainte de voir revenir, avec les objets disparus, la langue de son épouse!

Abbé BRAUN

(*Légendes Alsaciennes*)

UN LAC EXTRAORDINAIRE

Un lac extraordinaire se trouve situé dans la région du Yukon et du Klondike.

Ce lac, auquel un missionnaire qui le découvrit, le P. Tossi, donna le nom de Salawick, offre ce phénomène étrange de ne pas geler l'hiver. De plus, et bien qu'on ne lui connaisse pas de communication avec la mer, son niveau monte en même temps que la marée sur les côtes de l'océan glacial.

Si le lac Salawick ne gèle pas ce n'est pas parce que ses eaux sont très salées — elles ne le sont nullement — c'est bien parce que sa température s'élève en hiver et elle s'élève au point que s'y baigner serait très agréable. Aussi ce lac devient-il le refuge de tous les poissons des cours d'eaux qui l'alimentent et l'affluence de ces poissons y serait telle qu'on pourrait en prendre à la main et en tuer une quantité avec un simple bâton.

LES PETITES SINGULARITES DU CALENDRIER

Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche.

Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier, avril le même jour que juillet, et décembre le même jour que septembre.

Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine.

Mai, juin et août débutent, au contraire, à des jours différents les uns des autres.

Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire commence et se termine toujours par le même jour.

Enfin, pour terminer cette rapide revue des singularités de l'almanach, le même calendrier peut servir tous les vingt-huit ans.

CHARADES

Mon premier est aussi mon second.
Mon second est aussi mon premier.
Les enfants et les vieux sont friands de mon tout.

Voyagez dans mon premier.
Mon second je vous offre à votre fête.
Mon tout dans les champs vous pique.

(Voir réponses, page 62)

Les Sourds Entendent de Nouveau Grâce à cette Aide Nouvelle

L'écouteur pas plus gros qu'un dix cents est accueilli partout avec enthousiasme. Offre d'essai gratuit de dix jours!

Après vingt-cinq années consacrées exclusivement à la fabrication d'écouteurs scientifiques, la Canadian Acousticon Ltd., Dépt. 234C, 45 Richmond Street West, Toronto 2, Ontario, vient de perfectionner un nouveau modèle d'Acousticon, qui marque le plus grand progrès atteint par la science pour faire recouvrer l'ouïe aux sourds. Ce dernier modèle d'Acousticon est caractérisé par un minuscule écouteur pas plus grand qu'une pièce de dix cents, à travers lequel les sons se transmettent clairement et distinctement aux oreilles défectueuses, d'où bienfait énorme tant pour l'ouïe que pour la santé. Les fabricants offrent un essai gratuit de 10 jours à toute personne que la chose pourrait intéresser et une demande par lettre vous vaudra l'envoi à votre domicile, de l'un de ces remarquables auxiliaires pour essai complet et convaincant. Envoyez aujourd'hui même votre nom et votre adresse.
L'on peut rédiger toute la correspondance en français.

CANADIAN ACOUSTICON LIMITED

TOUTOUNE ET SON AMOUR

(Suite de la page 61)

— Il t'a volé tes meubles, ma Toutoune! Oui! Car c'est lui qui les a vendus. Et, tu sais, c'était des meubles qui valaient beaucoup, beaucoup d'argent... Moi, qu'est-ce que tu veux?... J'ai été lâche à ce moment-là, comme toujours. Mais, au fond, je savais que ce n'était pas bien, ce que nous faisions-là!

Le petit visage, tendu d'attention, demandait la suite.

— Alors, voilà!... Il part donc pour le midi. Cinq jours après, je prends le train, et j'y arrive à mon tour, à l'improviste. Il était bien tranquille! Il se croyait bien débarrassé de moi!... Et sais-tu ce que j'ai trouvé, dans ce midi où je l'avais fait partir, à force de démarches, pour l'empêcher d'aller à la guerre?

Elle s'interrompit. La branche de bruyère entre ses mains, était réduite en petits morceaux.

— Eh bien!... J'ai trouvé une femme, oui. Et ils faisaient tous les deux une bombe scandaleuse, avec l'argent qu'il venait de me voler!

Toutoune, effarée, comprenait comme elle pouvait, avec son innocence de petite fille, le récit véhément de sa mère. Celle-ci ricanait, maintenant. Et ses yeux pâles s'étaient largement cernés.

— Voilà ton père!... conclut-elle.

Puis, dans un emportement qui fit gronder sa poitrine:

— Mais c'est fini! Il m'en a trop fait. Non seulement je ne l'aime plus, mais je le hais!

Toutoune ne pouvait pas savoir que ce mot est encore de l'amour. Elle reçut cette nouvelle avec un frémissement. Maman l'avait donc enfin chassé de sa vie, l'intrus, le personnage noir, le voleur de son cœur, l'ennemi de l'enfance de Toutoune?

Mme Villeroy semblait attendre quelque chose.

— Voilà!... répéta-t-elle.

Ne sachant comment répondre à toute la confiance dont sa mère venait de l'honorer, de l'écraser, Toutoune restait assise à sa place, comme interdite, et regardant par terre.

— Rentrons! dit Mme Villeroy brusquement.

Elle s'était levée. Mais comme elle allait reprendre sa bicyclette, l'enfant, s'accrochant à l'épaule trop haute, la força de plier. Et, de toutes ses forces, puisqu'elle ne pouvait pas parler, elle embrassa, sous ses yeux cernés, le visage passionné, le visage pâle de colère qui se penchait vers elle.

***

— Maman, raconte-moi...

Les jours raccourcis les ramenaient de bonne heure au manoir. Octobre commençait.

Madame Villeroy, les yeux égarés dans un songe, revenait à elle.

— Quand j'étais petite...

Et c'étaient les souvenirs d'enfance, et c'étaient les rêves de l'adolescence, et c'étaient les désillusions de la jeunesse.

— Maman s'appelait Marie. Moi, on m'avait appelée Marie-Ange, à cause de mes yeux bleus... Ton père en avait fait Minouche. C'était tout lui, cela!

Pelotonnée, égoïste, Marie-Ange, tristement, se laissait faire. La plupart des femmes, après tout, ne veulent que cela: quelqu'un qui les adore, quelqu'un qui s'occupe d'elles.

A présent, elle accepterait sans étonnement que la maison fût dirigée par l'enfant, que la femme de chambre ne s'adressât qu'à elle pour le service, que la mère Fringard la consultât pour les menus. Avec son âme et sa figure de chien de berger, Toutoune n'était-elle pas d'avance la vieille fille entendue et sans beauté qui passerait son existence à gâter une mère jolie, mélancolique et frivole?

— Tu t'ennuies, maman?... murmurait Toutoune au bout de longs silences. Veux-tu que nous cousions un peu?...

Et, pendant quelque temps, la mère se fit une distraction de tailler pour sa fille, dans des étoffes choisies à la ville, des petites robes à son goût. Elle lui fabriqua même deux ou trois chapeaux. Toutoune, ainsi parée, dans le banc des Gourneville, à la messe, était fière des regards d'admiration tournés vers l'élégante et jolie femme.

— Ça lui semble bon d'avoir sa mère!... disaient, à la sortie, les paroissiens.

XVI

L'OMBRE DU MANOIR

LE printemps, coup de baguette magique, venait, en quelques jours de transformer une fois de plus la campagne. Un étonnement était dans l'air. Ni la nature, ni les humains ne semblent s'habituer à cette belle surprise de tous les ans.

Toutoune arrivait, le matin, jusqu'au lit de maman, avec une branche noire couverte d'étoiles blanches ou roses, une branche miraculée par la saison. L'amertume de la petite odeur remplissait la chambre, où l'autre parfum, celui de maman, était plus grave et plus sucré.

— Lève-toi vite, maman! Si tu savais!... Les pommiers du grand herbage se sont mis en fleurs cette nuit!

— Tu ne veux pas que je lise les journaux, Toutoune?

— Oh! maman! disait la petite d'un air triste, c'est toujours la même chose: situation inchangée...

Et cette réflexion d'enfant, c'était toute la guerre, à cette époque.

— Il fait si chaud, aujourd'hui, maman. Si nous déjeunions dehors?

On leur mit une petite table dans le quartier du maître hêtre, celui dont les dernières branches touchent les ardoises du toit.

Comme Mme Villeroy venait d'allumer sa cigarette, un craquement dans l'allée inculte leur fit tourner à toutes deux la tête. Toutoune ne comprit pas immédiatement ce qu'elle voyait. Mais Mme Villeroy venait de se lever, renversant sa chaise, jetant sa cigarette.

— Toi...

Ce grand militaire noir et rouge, qui s'avançait c'était donc... Oh!... c'était donc papa?

Devant l'apparition, l'enfant frappée comme d'épouvante, avait mis son poing sur sa bouche. Restée assise à sa place, elle sentait qu'il lui était impossible de se lever, de dire une parole.

Il continuait d'avancer, comme si sa présence eût été toute simple parmi le petit charme de cette fin de déjeuner.

— Bonjour!... dit-il avec audace, en s'arrêtant à trois pas.

Un petit souffle d'air passa sur sa moustache tombante. Dans l'ombre du képi, les longs yeux noirs souriaient langoureusement.

Toutoune vit les lèvres de maman trembler sur des mots qui ne sortaient pas; et elle était certainement aussi pâle que peut l'être une créature vivante.

— Eh bien!... personne ne me dit bonjour?... demanda le bel officier.

Il fit un nouveau pas, regarda Toutoune:

— Tu ne me reconnais donc pas, ma fille?

Mais Marie-Ange venait de bondir. Elle fut devant lui, très près de lui. Sa parole entrecoupée sembla, sur les moustaches soyeuses, passer comme le petit souffle d'air de tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici?... Comment oses-tu venir ici?...

Il prit un air indulgent, avança les mains.

— Allons, Minouche... Allons!... Ne fais pas la méchante...: c'est ma première permission, et je viens te voir... Tu ne vas pas me recevoir comme ça!

Le rire court de Mme Villeroy déchira le printemps, le printemps où chantait ce merle soliste.

— Tu as besoin d'argent, n'est-ce pas?

Il était devenu pâle, lui aussi. Toutoune le vit mordre cette belle moustache, descendue comme celle des Gaulois.

Mme Villeroy regardant à son tour Toutoune:

— Je ne veux pas te dire ce que je pourrais te dire. Je respecte trop ma fille pour parler devant elle de tes saletés. Je respecte trop cette maison de mes parents pour...

— Tiens! Tiens!... Voilà du nouveau, par exemple! Minouche a pris sa bicoque au sérieux! Minouche est devenue mère de famille!... C'est vraiment très drôle!

Elle trépigna, les yeux clignés, les narines ouvertes.

— Va-t-en!... C'est la seule chose qui te reste à faire! Va-t-en! Et que jamais plus je n'entende parler de toi!...

— Tiens! Tu as toujours Adèle?... fit M. Villeroy d'un air qu'il voulait très naturel.

— Assez!...

Marie-Ange s'était dressée. Elle leva la main comme pour le souffleter. Il attrapa cette main au vol, et la maintint fortement par le poignet. Cela fit un ensemble de gestes assez brutal; et Toutoune, terrifiée, se mit à crier et à pleurer, en se jetant sur sa mère.

— Va-t-en, Toutoune!... dit M. Villeroy tout en repoussant l'enfant de sa main restée libre.

Mais la petite, au contraire, s'accrocha plus sauvagement.

— Maman!... Maman!...

— Toutoune ne s'en ira pas!... cria la jeune femme. Elle restera là, avec moi. Elle sait ce que tu es, d'abord!

Il lâcha brusquement le poignet emprisonné, recula.

— Allons!... dit-il. Je vois que tu es devenue tout à fait ridicule.

Pivotant sur ses talons, il siffiota, revint, et, sur un ton péremptoire:

— Ecoute!... Assez de bêtises comme ça. Je vais obtenir mon changement. On va m'envoyer dans peu de temps à Alger. Tu ne veux pas y revenir avec moi?...

Une malice passait sur sa figure aux beaux traits. Il avait mis sa tête de côté. Sûr de lui, paisible, il était le séducteur qui reprend sa proie un instant libérée.

Marie-Ange avait croisé les bras, et elle le regardait en hochant de pitié la tête. Toutoune, toujours accrochée à elle, ne la quittait pas des yeux. Elle comprenait obscurément que c'était la suprême partie qui se jouait, bataille dont son pauvre petit bonheur était l'enjeu.

— Alger... continua-t-il comme s'il racontait une belle histoire à quelque enfant maussade. Alger... Les randonnées dans l'auto du colonel... Les salons du Gouverneur... La maison de mes parents, qui nous est ouverte, avec son luxe et son confort... Les promenades à cheva dans le Sahel... Le yacht du baron Lorge... La bonne petite vie d'autrefois, avec son Charles qui l'aimera bien... qui la câlinera bien...

Elle haussa furieusement les épaules.

— Ça ne sait même pas qu'il y a la guerre!

— La guerre?... répliqua-t-il. Oh!... tu sais...

Puis, refaisant un pas vers elle:

— Eh! bien, Minouche?... Ça ne te dit rien, tout ça?

Madame Villeroy ne sut pas dire ce qu'il y avait de changé dans sa vie, et que sa jeunesse fatiguée avait maintenant compris autre chose que son premier passé de femme. Elle traduisit comme elle put ce qu'il y avait en elle de confus et d'irrévocable.

Calmée, très froide, elle articula lentement:

Je ne t'aime plus, comprends-tu? C'est fini. Alors, qu'estce que tu veux que ça me fasse, ton Alger, tes autos, tes parties de plaisir?... Ici, je suis chez moi, chez nous, avec ma fille. Malgré la guerre, nous sommes heureuses. Nous sommes bien... Alors laisse-moi tranquille, maintenant! Va-t-en où tu voudras... Fais ce que tu voudras. Nous, nous restons toutes les deux au manoir... N'est-ce pas, Toutoune?

Elle serra contre elle la fillette, qui la regardait tendrement. M. Villeroy, pendant une minute, les considéra sans parler. Elles étaient deux contre lui, maintenant, deux amies, deux douceurs alliées, deux poésies, deux femmes. Il était seul devant elles, avec son désordre, ses brutalités, ses égoïsmes, ses indélicatesses, ses vanités, son vacarme.

Aprement il murmura:

— C'est dit?... Tu ne veux pas revenir?...

Elle secoua la tête. Comme elle était calme! Il vit, il sentit, il comprit que c'était vrai, qu'elle ne l'aimait plus.

Il essaya sa dernière chance. Il prononça le mot d'autrefois, le mot épouvantail.

— Le divorce, alors?... siffla-t-il.

— Si tu veux... dit-elle simplement.

Il s'attarda quelques instants encore, prit le parti de hausser les épaules, montra ses dents magnifiques dans un petit rire, et conclut:

— C'est bon!... C'est bon!... Je t'écrirai... Je t'écrirai...

Puis, tournant enfin les talons, il s'en alla sans saluer, le long de l'allée herbue, et s'enfonça, noir et rouge, dans les profondeurs du printemps.

Quand il eut disparu, Mme Villeroy, tombant assise:

— Ah! Toutoune!...

Elle avait ouvert les bras. La petite s'y précipita.

Pelotonnée contre sa mère, elle restait là, dans le recueillement de son triomphe. Celle qu'elle entourait de ses petites mains, c'était sa conquête, sa difficile et lente conquête, le prix de ses souffrances précoces, la récompense de ses larmes de femme sur des joues de petite fille, son amour.

L'ombre tournante de la maison, poussée par l'heure, s'était lentement transformée. Foncé sur le sol lumineux, le dessin du toit s'avançait, tout doux, vers Toutoune et son amour, comme si l'âme même du manoir de Gourneville, faite de tant de vies antérieures, eût voulu couvrir les deux descendantes, les envelopper de sa protection.

F - I - N

CHARADES

REPONSES

1 — Bonbon.

2 — Chardon.

(Voir page 61)

Le Club de Cinégraphistes Amateurs de Montréal

Depuis quelque temps il s'est produit, parmi les cinégraphistes amateurs, un fort mouvement d'union afin de stimuler plus activement leur ambition dans le domaine des vues animées, et de leur permettre un travail plus étendu que celui de leurs productions personnelles des vues de leurs familles ou de leurs amis.

Les différents groupes qui se sont formés dans toutes les parties du monde, ont fourni des scenarios — d'une facture assez considérable — qui rivalisent avec les oeuvres des professionnels. De grands prix, offerts par différents périodiques et certaines organisations techniques pour les meilleures productions, ont été de puissants stimulants. Le groupe d'amateurs d'une des parties du grand empire britannique — l'Australie — a fourni des productions qui ont obtenu les plus grands succès dans le monde entier. Mais le Canada est considérablement arriéré sous ce rapport.

Les amateurs canadiens entrent enfin dans le mouvement et, depuis quelques mois, plusieurs clubs se sont formés dans différentes parties du Dominion qui vont compenser pour l'inactivité du passé. Le Club de Cinégraphistes amateurs de Montréal est de ce nombre et, supporté par l'influence de ses membres recrutés parmi les hommes les plus en vue dans les cercles sociaux et financiers, avec en plus l'appui et la coopération d'un certain nombre d'experts. il est permis de croire que dans un laps de temps relativement court, ils auront d'importantes productions à leur actif.

Le programme du Club de Montréal comprend une assemblée mensuelle. Les membres discutent les questions cinématographique, et un expert fait une causerie sur une des principales questions techniques de cet art.

Les films tournés par les membres du club sont aussi projetés.

T'a'pas ?

par — RACEY —



dites simplement — "Bière Black Horse Dawes s·v·p·"!

LE COMMERCE D'EXPORTATION DU

CANADA

REPOSE SUR UNE FONDATION SOLIDE

CHIFFRES COMPARES 1928 ET 1929 LES DIX PREMIERS MOIS

A première vue, les chiffres des exportations du Canada au cours de l'an passé donnent l'impression d'une dépression générale ou d'une tendance en ce sens. L'analyse prouve cependant que c'est tout le contraire.

En vertu de conditions que personne ne saurait contrôler, les exportations de matières premières, surtout le grain et les produits du grain, accusent une diminution de $70,700,000.

Mais, d'un autre côté, les exportations de marchandises, manufacturées ou en partie manufacturées, accusent une augmentation de $46,500,000, ce qui est au taux de 9.4%.

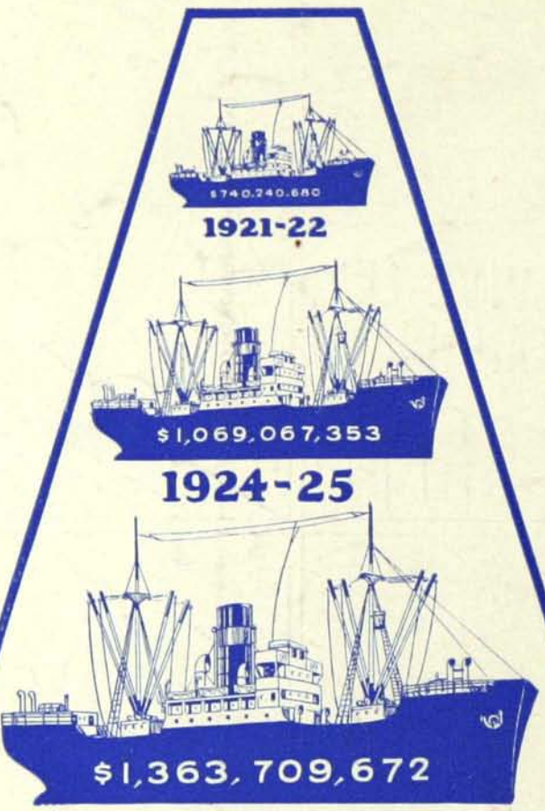
La tendance de l'activité des affaires d'exportation de l'année est clairement dans le sens suivant: augmentation dans les exportations de marchandises manufacturées ou en partie manufacturées, tandis que les exportations de matières premières accusent une diminution considérable.

EXPORTATIONS POUR LES DIX PREMIERS MOIS DE 1929 COMPARÉES AVEC LES DIX PREMIERS MOIS DE 1928

Marchandises, entièrement ou en partie manufacturées (excepté la farine)

1928	1929	
$470,582,601	$514,985,409	9.4%+
Autres commodités		
$209,767,048	$224,789,418	7. %+
Blé		
$304,170,889	$200,310,311	51. %—
Autres grains		
$ 34,944,278	$18,842,430	85. %—
Farine de blé		
$ 51,444,533	$45,707,655	12. %—

+Augmentation —Diminution.



COMMISSAIRES DU COMMERCE DU CANADA A L'ETRANGER

Argentine	E. L. McColl, Buenos-Ayres
Australie	D. H. Ross, Melbourne
Belgique	Jean J. Guay, Bruxelles
Brésil	A. S. Bleakney, Rio-de-Janeiro
Antilles Anglaises	R. T. Young, Port-d'Espagne, Trinidad
Antilles Anglaises	F. W. Fraser, Kingston
Chine	I. M. Cosgrave, Shanghai
Cuba	James Cormack, La Havane
France	Hercule Barré, Paris
Allemagne	L. D. Wilgress, Hambourg
Grèce	Henri Turcot, Athènes
Hollande	J. C. McGillivray, Rotterdam
Hong-Kong	Paul Sykes, Hong-Kong
Inde et Ceylan	Richard Grew, Calcutta
Etat Libre d'Irlande	J. H. English, Dublin
Italie	A. B. Muddiman, Milan
Japon	J. A. Langley, Secrétaire Commercial de la Légation Canadienne à Tokio. Kobe (Commissaire de Commerce Intérimaire)
Mexique	C. Noël Wilde, Mexico
Indes Néerlandaises	G. R. Heasman, Batavia
Nouvelle-Zélande	C. M. Croft, Auckland
Norvège	F. H. Palmer, Oslo
Pérou	G. R. Stevens, Lima
Panama	J. A. Strong, Panama
Afrique-Sud	C. S. Bissett, Le Cap
Royaume-Uni	Harrison Watson, Londres J. Forsyth Smith, Londres Harry A. Scott, Liverpool Douglas S. Cole, Bristol Gordon B. Johnson, Glasgow
Etats-Unis	Frederick Hudd, N. Y. R. S. O'Meara, Chicago San Francisco (sera ouvert plus tard)

Directeur du Service des Renseignements Commerciaux,
C. H. PAYNE, Ottawa

1928-29

CHAQUE ANNEE IL AUGMENTE EN VOLUME ET EN IMPORTANCE POUR CHAQUE LOCALITE DU DOMINION

PLUS **de deux** millions **de Canadiens** trouvent maintenant leur vie dans les affaires d'exportation. Le commerce du Canada à l'étranger est devenu tellement considérable, que près d'un quart de notre population en attend la nourriture et le vêtement; compte sur lui pour le foyer, les épargnes, le confort et le luxe. Le commerce d'exportation fait sentir ses bienfaits dans chaque localité et sur chaque ferme.

Environ un tiers de notre production annuelle totale — d'une valeur de $1,363,700,000 — est exporté en d'autres pays. Par tête, les Canadiens sont en deuxième place parmi les plus grands exportateurs du monde entier.

SUR UNE FONDATION SOLIDE

L'approvisionnement des marchés étrangers constituant une **Affaire Profitable**, l'effort canadien, d'année en année, est plus activement dirigé dans ce sens. Notre commerce d'exportation repose sur une fondation solide. Nos marchandises sont en demande. Au cours de l'an dernier, pas moins de 411 nouvelles agences d'affaires furent ouvertes en pays étrangers, par nos Commissaires du Commerce, dans l'intérêt des manufacturiers et des producteurs canadiens. Nos exportations sont devenues très variées. Elles comprennent plus de 600 classes distinctes de commodités et la liste s'allonge toujours. Nos marchandises trouvent leur chemin sur toutes les routes du commerce.

EN PAYS ELOIGNES

Pensez un moment à cette diversité et voyez comment nos gens multiplient leurs artères de commerce dans le monde entier. Voici quelques exemples: Broche à Clôture pour la Nouvelle-Zélande — Automobiles pour les Indes — Fanaux pour l'Afrique-Est — Outils de Constructeurs pour Fidji — Instruments Aratoires pour la Suède — Papier-Tenture pour le Chili — Planche à Boîtes pour l'Egypte — Crème Glacée pour la Chine — Lait pour l'Honduras — Cuir pour Hong-Kong — Poisson pour les Indes Néerlandaises — Pneus en Caoutchouc pour la Tchéco-Slovaquie — Chaussures en Canevas pour les Antilles — Farine pour l'Afrique Orientale Portugaise — Machinerie pour le Brésil — Camions pour la Mésopotamie — Radio pour l'Argentine.

Le terrain est bien préparé pour une plus grande expansion. Allez-vous en profiter? Les 32 Commissaires du Commerce du Canada à l'étranger ne cessent de chercher de nouveaux marchés. Partout, sans exception, où un Commissaire du Commerce a ouvert un Bureau, il y a eu une augmentation dans le commerce. La demande pour les marchandises canadiennes augmente dans chaque pays où nous sommes représentés.

COMMENT LES CANADIENS PEUVENT AIDER

Cependant, c'est aux Canadiens eux-mêmes de saisir les plus grandes opportunités qui sont offertes. Producteurs et manufacturiers peuvent aider nos exportations de plusieurs manières:

1. Produisant la sorte de commodités dont les autres pays ont besoin;
2. Maintenant la production de façon à assurer la continuité d'approvisionnement;
3. Gardant de rigides standards pour tous les produits;
4. Se familiarisant avec les méthodes d'affaires à l'étranger.

C'est l'affaire du Canada. C'est aussi l'affaire de chaque citoyen, car plus le Canada vendra de marchandises à l'étranger, plus il assurera la grandeur et la continuité de sa prospérité.

AYEZ LES DERNIERS RENSEIGNEMENTS

En plus des Bureaux des Commissaires du Commerce dans le monde entier, le Ministère du Commerce maintient à Ottawa un Service de Renseignements Commerciaux très spécialisé. Le seul devoir de cette organisation est d'assister les exportateurs. Quelque soit votre problème d'exportation, adressez-vous d'abord au Service de Renseignements Commerciaux. On vous fournira les derniers renseignements, et vos affaires seront facilitées de toutes les manières possibles.

MINISTERE DU COMMERCE

HON. JAMES MALCOLM, Ministre.

OTTAWA

F. C. T. O'HARA, Sous-Ministre.

845B-F

LA CIE D'IMPRIMERIE DES MARCHANDS, LIMITEE, MONTR